



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Boris PASTERNAK

(Russie)

(1890-1960)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "Le docteur Jivago").**

Bonne lecture !

Né à Moscou, il appartenait à une famille juive d'Odessa. Il était le fils aîné de deux parents juifs : Leonid Pasternak, peintre célèbre qui fut l'illustrateur préféré de Tolstoï et celui de Lermontov, qui fut professeur à l'École des beaux-arts de Moscou, et Rosalia Kaufman, une pianiste virtuose qui avait renoncé à sa carrière en se mariant. Il passa son enfance dans un milieu imprégné de culture et d'art, ses parents recevant des écrivains, des peintres, et des musiciens : Tolstoï (Leonid et Boris Pasternak assistèrent à la levée de son corps, le 8 novembre 1910, à la gare d'Astapovo), Verhaeren, Rilke, Rubinstein, Scriabine. Ses dons artistiques se révélèrent d'abord dans le domaine musical ; à l'âge de treize ans, l'émerveillement devant la musique de Scriabine éveilla sa première vocation : il s'orienta vers la musique et fit de sérieuses études de composition. Mais, même s'il fut l'auteur d'une sonate que le compositeur couvrit d'éloges, déçu de n'avoir pas l'oreille absolue et faute d'une vocation assez impérieuse, à l'âge de dix-neuf ans, il renonça brusquement à la musique pour se consacrer à des études universitaires de philosophie (1909-1913) en Russie et à Marbourg en Allemagne où l'attira la renommée du néokantien Hermann Cohen dont il suivit les cours pendant le semestre d'été 1912, tout en vivant aussi l'exaltation d'un premier amour qui l'éloigna de la philosophie en lui révélant sa vocation de poète. Cet été-là, il séjourna aussi en Italie, en particulier à Venise, où il découvrit la peinture vénitienne.

De retour à Moscou, grand admirateur des symbolistes A. Blok et A. Biely, il adhéra, en 1913, au groupe néo-symboliste "Lirika" ("Lyrisme"), qui publia ses premiers vers :

'Le temps qu'il fait'
(1913)

Recueil de poèmes

'Le poème d'avant les poèmes'

*«Laisse de toi les mots descendre
Comme d'un clos le zeste et l'ambre :
Distraitement et richement,
Lents, très lents, très lentement.»*

Commentaire

On peut y voir un art poétique.

Pasternak ne tarda pas à quitter les futuristes, et, sous l'influence de son ami, Maïakovski, dont la puissante personnalité le fascinait, il fonda avec deux autres poètes, Sergueï Bobrov et Nikolaï Asseïev, le petit groupe futuriste "Tsentrijouga" ("La centrifugeuse").

Il publia :

" Blíznec v tučah "
(1914)

"Un jumeau dans les nuées"

Recueil de poèmes

Commentaire

Ce premier recueil se distingue par la richesse du vocabulaire, la nouveauté des rimes, la variété des rythmes, l'abondance des allitérations et une certaine outrance baroque des images insolites.

Dans un article polémique paru dans le recueil collectif de "Tsentrijouga", "Rukonog" ("Le manupède"), "**Vassermanova reakcija**" (1914, "La réaction de Wassermann"), et dans "**Cěrnij bokal**" (1916, "La coupe noire"), Pasternak défendit le futurisme qui, à ses yeux, exprimait un besoin de renouveler le langage poétique des symbolistes, dont il partageait cependant l'idéalisme teinté de mysticisme. Mais il y dénonça comme un procédé mécanique la « *métaphore par ressemblance* » dont abusaient certains futuristes, et vanta la « *métaphore par contiguïté* » (ou métonymie), expression d'une « *conscience lyriquement submergée* ».

Néanmoins, ce qui deviendra sa marque poétique (ses formes rythmiques, ses images par association) était déjà présent dans ces poèmes de jeunesse.

En même temps qu'il s'affirmait comme l'un des premiers poètes de sa génération, il chercha aussi sa voie dans la prose, manifestant ainsi son désir de faire de l'oeuvre d'art un élément du monde réel :

"Apellesova éerta. Il tratto di Apelle"

(1915)

"Le trait d'Apelle"

Nouvelle

Le poète Henri Heine, de passage à Pise, reçoit un message énigmatique formé d'une carte blanche portant l'empreinte d'un pouce ensanglanté. À ce signe, il devine l'auteur de la lettre non signée reçue quelques jours plus tôt, le poète italien Emilio Relinquimini, connu par un grand poème d'amour intitulé "*Le sang*". Évoquant le « *trait d'Apelle* », Relinquimini lui annonçait son message, et le défiait de « signer » de la même façon une réponse aussi laconique sur le même sujet, c'est-à-dire l'amour. La réponse de Heine est inattendue : il découvre par un stratagème l'inspiratrice de son rival, la séduit et se laisse séduire par elle, « créant » l'amour là où on l'a sommé de le « figurer ».

Commentaire

Le titre (donné en italien lors de la première réédition en volume, en 1922) fait allusion à l'anecdote selon laquelle le peintre grec Apelle, n'ayant pas trouvé chez lui son rival, Zeuxis, aurait tracé sur le mur de sa maison un simple trait qui aurait suffi à le faire reconnaître. Le cadre de cette première oeuvre en prose de Pasternak, écrite dès 1915, fait revivre les impressions de son séjour de l'été 1912 en Italie. Par la vivacité de la narration et les développements imprévus de l'action, elle se rattache au genre de la nouvelle romantique, et témoigne peut-être de l'influence de Kleist. Mais elle est un apologue illustrant surtout, à travers la figure imaginaire d'un Heine transposé au XXe siècle et son triomphe « cynique » sur le romantique Relinquimini, une redéfinition des rapports entre l'art et la réalité, une remise en cause de l'esthétique de la représentation (l'art n'est pas duplication de la réalité existante, mais création d'une réalité nouvelle), l'idée que la poésie, autant qu'un moyen d'expression, est un mode de participation à l'élan créateur de la vie. En ce sens, cette nouvelle peut être interprétée comme un manifeste de l'esthétique que la génération de 1910 opposait à ses aînés réalistes et symbolistes.

La personnalité de Maïakovski, dans lequel Pasternak admirait le porte-parole et le chef de file de sa génération, lui fit prendre conscience des implications éthiques de la « *manière romantique* » qui

organise toute l'œuvre autour d'une certaine image du moi à laquelle le poète est condamné à subordonner sa vie. Cela le conduisit à écrire :

“Poverch bar'erov”
(1916)
“Par-dessus les obstacles”

Recueil de poèmes

Commentaire

Le « moi » du poète se dissout dans l'image du monde extérieur peinte à la manière d'une esquisse, par une accumulation de notations rapides, et qui, saisie dans l'instant concret, « *submerge lyriquement sa conscience* ».

En 1917, Pasternak, qui s'était engagé sur la voie d'un lyrisme fondé sur un sentiment de participation à l'élan créateur de la vie, adhéra spontanément à la révolution, la vécut avec exaltation, admira ce qu'il y avait de nouveauté imprévisible dans cette tempête, et, malgré son attachement aux traditions libérales de l'intelligentsia russe, approuva le coup d'État bolchevique.

L'artiste trouva alors définitivement sa voie et se sépara des futuristes, jugeant cette poésie expérimentale prétentieuse, maniérée et théâtrale, abjurant l'esthétisme de l'avant-garde dans :

“Pis'ma iz Tuly”
(1918)
“Lettres de Toula”

Nouvelle

S'opposent deux personnages. Le premier est un jeune poète qui, n'ayant pas su se séparer de sa bien-aimée au départ de son train et l'ayant accompagnée jusqu'à Toula, doit passer la nuit au buffet de la gare, d'où il lui écrit en attendant le train qui, à l'aube, le ramènera à Moscou. Dans un moment de lucidité, il reconnaît avec horreur sa propre image d'esthète et de cabotin dans un groupe de jeunes acteurs de cinéma qui festoient bruyamment à la table voisine. Il se souvient alors des funérailles de Tolstoï auxquelles il a naguère assisté en ces lieux, et qui en font le « *territoire de la conscience* ». Intervient alors le second personnage, que seul le lieu associe au premier : un vieil acteur de province qui, loin de jouer dans la vie un rôle qu'il se serait lui-même créé (comme tous les acteurs de cinéma et le poète qui leur ressemble), parvient à s'oublier lui-même dans un rôle qui le dépasse : tel est le remède que l'auteur propose au jeune poète dégoûté de lui-même.

Commentaire

Cet apologue était une sorte de manifeste marquant la rupture de Pasternak avec l'esthétisme affiché en 1915 dans sa première nouvelle, “*Le trait d'Apelle*”, illustrait la conception qu'il se faisait des rapports entre l'art et la vie, son rejet de la morale romantique du génie, propre à plusieurs de ses contemporains.

La nouvelle fut publiée en 1922.

Tandis que triomphait une poétique de l'éclair, fixant les associations spontanées et parfois obscures à travers lesquelles était éprouvée la sensation dans une expression verbale qui s'imposait par sa

forme rythmique, acoustique et articulatoire, chez Pasternak le thème lyrique sous-jacent s'explicita : c'était l'abandon à la « vie », source transcendante de toute valeur et de toute vérité, vécue dans l'instant comme une révélation éblouissante. D'où ce titre :

“Sestra moja zizn”

(1922)

“Ma sœur, la vie”

Recueil de poèmes

Sont évoquées les péripéties d'une passion qui a pour cadre principal des bourgs et des villages de la moyenne Volga, et pour arrière-plan l'atmosphère exaltée de l'été de la révolution.

Commentaire

Dans ce recueil lyrique, partagé en sections dont les titres suggèrent les chapitres d'un roman, sont saisis, dans l'éblouissement d'une révélation et décrits dans un langage métaphorique qui traduit cet éblouissement, des paysages d'été, auxquels se mêle parfois l'écho des événements intimes ou historiques de l'été de la révolution (dans sa première édition, le sous-titre est “L'été 1917”) qui ne fut désignée allusivement que dans quelques poèmes, mais que suggère la tonalité exaltée de l'ensemble. Les poèmes, des instantanés fixant une sensation dans un langage où la métaphore par contiguïté en traduit le syncrétisme pré-logique, remarquables par leur variété métrique, l'inventivité de leurs rimes et leur très riche organisation sonore, traduisent un « bonheur de posséder une forme » que le poète allait définir plus tard comme la « forme suprême du bonheur d'exister », et qui justifie le titre du recueil. C'est par là surtout qu'ils expriment cette sensation, vécue par le poète pendant l'été de la révolution, « d'un quotidien que l'on observe à chaque pas et qui en même temps devient l'histoire, ce sentiment d'une éternité descendue sur terre et qui vous tombe à chaque instant sous les yeux, cette atmosphère de conte de fées ». Ils illustrèrent pour la première fois le thème désormais central de la vie, participation à l'élan universel et impersonnel qui est à la source de toute création authentique et de toute personnalité véritable.

De ce troisième recueil, Pasternak fit dater sa maturité poétique : « Quand vint “Ma sœur, la vie”, écrivit-il, il me devint tout à fait indifférent de savoir comment s'appelaient la force qui avait donné naissance à ce livre, parce qu'elle était infiniment plus grande que moi et que les conceptions poétiques qui m'entouraient [...] En 1917 et 1918, j'avais envie de rapprocher mes témoignages de l'impromptu. [...] Je n'ai noté que ce qui par sa forme verbale, par son tour de phrase, paraissait jaillir spontanément et tout d'une pièce, involontaire et indivisible, inattendu et péremptoire. Le principe de la sélection [...] n'était pas l'élaboration et le perfectionnement des esquisses, mais bien la force avec laquelle certaines de ces choses partaient d'un seul coup et se couchaient en plein élan avec justement toute leur fraîcheur et tout leur naturel, leur hasard et leur bonheur. »

Le recueil fut accueilli avec enthousiasme par les contemporains (Maïakovski, Tsvetaïeva, Mandelstam, Ehrenbourg), rendit Pasternak aussitôt célèbre, le mit aux premiers rangs des poètes russes de ce siècle.

Furent encore écrits vers 1918 mais publiés seulement plus tard :

“Temy i variacii”

(1923)

“Thèmes et variations”

Recueil de poèmes

Commentaire

Ce quatrième recueil lyrique était proche du précédent.

En 1917-1918, la Révolution le ramenant à la prose, Pasternak acheva au brouillon un premier roman, dont la majeure partie s'est perdue mais dont il allait faire paraître plus tard le début dans un recueil de cinq nouvelles :

“*Detstvo Ljuvers*”

(1922)

“*L'enfance de Luvers*”

Nouvelle

La petite Génia Luvers est la fille cadette d'un avocat, conseiller juridique auprès d'entreprises minières de l'Oural. La vie de cette famille bourgeoise aisée à la veille de la révolution, les paysages urbains ou naturels qui lui servent de fond, les saisons qui la rythment, sont perçus à travers le prisme de l'esprit de cette petite fille, dont la maturation forme le sujet du récit. Celui-ci commence par un épisode de la première enfance où, à l'âge de trois ans, effrayée par le spectacle inhabituel qu'elle découvre en se réveillant en pleine nuit, elle est réconfortée par le nom que lui donne son père (celui d'une usine éclairée sur la rive opposée du fleuve), et sent ainsi s'éveiller sa conscience en éprouvant pour la première fois le pouvoir ambigu des mots. Il se poursuit avec la première appréhension du corps et l'initiation que représentent les premières règles de l'adolescente, puis avec le dépaysement et la lente appropriation d'un cadre de vie nouveau à la suite du déménagement de la famille à Ekaterinbourg, sur l'autre versant de l'Oural, où elle tombe amoureuse pour la première fois. Il s'achève sur un incident dramatique qui bouleverse l'enfant en associant dans son esprit l'accouchement prématuré de sa mère et l'accident dont est victime un homme qu'elle ne connaît que de vue mais dont la mort fait entrer pour la première fois dans sa vie l'« *autrui [...] que désignent les commandements* » (du christianisme), ce qui fait d'elle une adulte.

Commentaire

C'était la première esquisse d'un personnage féminin qui allait hanter l'œuvre romanesque de Pasternak. La nouvelle met l'accent sur ce qu'on peut considérer comme les moments clés dans la vie de chaque personne. Mais on peut voir aussi, dans la transformation de la jeune fille de « vilain petit canard » à « petite femme », la métaphore de l'évolution qui conduit une personne ordinaire à devenir poète, à avoir du génie : c'est pourquoi il a appelé son personnage « Genia » (Eugénie).

L'utilisation du langage poétique, dans une tâche d'investigation psychologique visant à retrouver le flux des impressions et des sensations immédiates par-delà les illusions de la conscience de soi et les catégories figées de la psychologie courante, rapproche ce récit de l'œuvre de Proust, que Pasternak ne connaissait pas encore, mais avec lequel il allait se trouver de nombreuses affinités. L'utilisation de la métaphore permet d'éviter le piège des mots dissimulant sous le cliché psychologique la vérité de la sensation immédiate. Cette prose poétique témoigna de ses dons d'observation.

En 1922, Pasternak, marié à une jeune artiste peintre, Evguénia Lourié, qui allait lui donner un fils, Evguéni, rejoignit avec elle ses parents émigrés à Berlin. Mais il revint l'année suivante en U.R.S.S..

En 1923, son passé futuriste et l'amitié qu'il gardait pour Maïakovski le firent adhérer au L.E.F. (Front de gauche) qui groupait les adeptes de l'art d'avant-garde. Mais, rebelle à toute vision corporative de la création artistique, aux restrictions imposées par les communistes à la liberté artistique, il ne tarda

pas à s'en détacher. Politiquement, il était classé parmi les « compagnons de route », était un objet de suspicion pour les critiques « prolétariens ».

Son œuvre s'orientant vers la poésie narrative, il publia alors :

‘Vysokaja bolezn’

(1923-1924)

‘Haute maladie’

Poème

C'est une évocation imagée des ruines de la guerre civile, de la chute du régime impérial et de la naissance de l'État nouveau incarné par Lénine, l'homme qui a compris le sens des événements et les aspirations profondes de la Russie et qui est glorifié dans le final.

Commentaire

Pasternak écrira : « *Lénine a été l'âme [...] de la grande tempête russe, unique et extraordinaire. [...] Il n'a pas craint de lancer un appel au peuple, d'en appeler à ses espérances les plus secrètes et les plus sacrées* », inscrivant la révolution d'Octobre dans l'histoire du messianisme russe. Il fit surtout un constat de faillite de l'épopée, témoignant d'un conflit entre la poésie, vécue comme une « *haute maladie* » contre laquelle la volonté ne peut rien, et une révolution que paraît légitimer l'Histoire. Pasternak exprima ses réticences face à l'idéologie et à la politique communistes par la façon dont il opposa deux types humains, celui du révolutionnaire et celui du poète. Unis par une commune sensibilité au malheur des êtres humains, en particulier au scandale de la condition féminine, et par une commune abnégation, le révolutionnaire et le poète se séparent dans leur attitude devant la vie : le premier en impose à Pasternak par sa maîtrise de soi, sa logique rigoureuse et son inflexible volonté. À son volontarisme s'oppose cependant l'abandon fataliste à la vie du poète que Pasternak ne voulut pas renier, bien qu'il ne cherche pas à le justifier. Cette résistance irrationnelle, presque honteuse, à la logique du révolutionnaire, au nom de la fidélité du poète à la vie, fait de la vocation poétique telle que l'éprouvait Pasternak, une « *haute maladie* » à l'époque de la révolution triomphante.

Le poème fut remanié en 1928.

En 1925-1927, Pasternak tenta encore de soumettre son inspiration à la Révolution dans quelques œuvres narratives.

En juin 1925, l'occasion du vingtième anniversaire de la première révolution russe, il commença :

‘Devjat' sot pjatyj god’

(1926)

‘L'an 1905’

Poème

Cette « *chronique versifiée de l'année 1905* » se compose de six parties évoquant, après le long prélude formé par l'industrialisation du pays et la montée souterraine du mouvement révolutionnaire (« *Les pères* »), les temps forts de la Révolution : le fameux « dimanche rouge » de janvier 1905 et ses suites, vues par le lycéen de quinze ans que Pasternak était alors (« *L'enfance* »), les mouvements sociaux du printemps (« *Moujiks et ouvriers d'usines* ») ; la mutinerie du cuirassé Potemkine (« *Mutinerie en mer* »), les affrontements des étudiants avec les activistes d'extrême-droite (« *Les étudiants* ») et enfin l'insurrection du quartier ouvrier de la Presnia (« *Moscou en décembre* »).

Commentaire

Écrits en trimètres anapestiques, fragmentés par une graphie (rappelant celle du vers de Maïakovski) qui en souligne le rythme martelé, ces tableaux ancrés dans le souvenir que le poète avait gardé de cette première incursion de l'Histoire dans sa vie d'adolescent, traduisent avec force le mouvement irrésistible de la vague révolutionnaire. L'évocation des laborantines révolutionnaires de la fin du siècle précédent, « *nos mères ou les compagnes de nos mères* », la personnification de la Révolution, dans l'exorde du poème, sous les traits d'une « *Jeanne d'Arc des bagnes de Sibérie* », trahissent dans cette œuvre, saluée comme la conversion d'un poète lyrique à la poésie « civique », sa fidélité à l'idéalisme politique de l'intelligentsia révolutionnaire.

À l'occasion du vingtième anniversaire de la première révolution russe, Pasternak écrivit un autre poème narratif, qui parut en revue en 1926-1927, en volume en 1927 :

‘Lejtenant Smidt’

(1927)

‘*L'enseigne de vaisseau Schmidt*’

Poème

Le 27 novembre 1905, à la demande du Comité local du parti social-démocrate de Sébastopol, l'enseigne de vaisseau Piotr Petrovitch Schmidt prit la tête de l'insurrection de la flotte de la mer Noire. Arrêté dès le lendemain, il fut jugé, condamné à mort et exécuté le 19 mars 1906.

Commentaire

Marina Tsvetaeva reprocha à Pasternak d'avoir fait de cet officier de marine une incarnation de l'intellectuel idéaliste luttant sans espoir pour une cause perdue d'avance. Mais ce sont précisément l'abnégation et l'idée chrétienne du sacrifice qu'il célébra à travers la figure du révolutionnaire, devenu un personnage historique illustre. À l'importance qu'il donna au roman d'amour de Schmidt avec une jeune femme, Zinaïda Riesberg, rencontrée peu avant les événements, et au rôle qu'a joué dans sa vocation l'image de la destinée féminine, on reconnaît déjà la thématique du ‘*Docteur Jivago*’. Associant étroitement les éléments naturels (notamment la mer) à la description des scènes d'action, il communique à celles-ci le dynamisme qui caractérise sa perception lyrique de l'univers et qui est encore accentué par la variété des mètres employés dans chacun des vingt-huit chapitres répartis en trois chants qui forment le poème, lui donnant une très forte expressivité rythmique.

Ce poème fut lui aussi salué par la critique communiste comme un témoignage de l'adhésion de Pasternak à la doctrine de la « commande sociale » prônée par le L.E.F. de Maïakovski.

‘Vozdusnye puti’

(1924)

‘*Les voies aériennes*’

Nouvelle

Le jeune aspirant de marine Lev Polivanov, de retour d'une croisière autour du monde, aide le jeune couple qui est venu l'accueillir à la gare à chercher le bébé qu'ils ont confié à une bonne et qui a disparu en leur absence. Au terme d'une nuit de vaines recherches, la mère lui révèle qu'il est le père de l'enfant disparu, mais elle se rétracte le lendemain, lorsque celui-ci est retrouvé. Cependant, une quinzaine d'années plus tard, au moment de la guerre civile, elle revient sur cette rétractation pour

solliciter la grâce de son fils, jeune volontaire Blanc pris par les Rouges, auprès de l'ancien aspirant de marine devenu membre du Comité exécutif révolutionnaire de la province.

Commentaire

Publiée en 1924 dans la revue "Russkij sovremennik" ("Le contemporain russe"), cette nouvelle fut, avec le poème "*Haute maladie*", la première œuvre de Pasternak qui soit explicitement consacrée à la révolution bolchevique : son titre est une métaphore des idées communistes, et suggère à la fois leur élévation et leur manque de contact avec les réalités terrestres. L'écriture expressionniste met en relief les moments dramatiques de l'action et laisse dans l'ombre les motivations et les transitions. La situation de conflit entre la vie privée et l'engagement civique est caractéristique de la prose des années vingt, de même que l'ascétisme héroïque de l'intellectuel révolutionnaire déchiré par ce conflit, qui annonce l'antagoniste de Iouri Jivago, Pavel Antipov, dans "*Le docteur Jivago*", dont Lev Polivanov apparaît comme le prototype.

Ces œuvres écrites sur des thèmes révolutionnaires furent interprétées comme le signe du ralliement de Pasternak à la poésie sociale et lyrique de la Révolution. Il n'était pas membre du Parti communiste, mais était considéré, selon la formule consacrée, comme un « compagnon de route ». Aussi les éditions d'État republièrent-elles ses premiers recueils. Sa réputation s'étendit en U.R.S.S. et à l'étranger.

Cependant, il revint à l'expression du sentiment d'incompatibilité du poète avec son temps en écrivant :

"Spektorskij"
(1925-1929)
"Spektorski"

Roman en vers

Serge Spektorski était, en 1912-1913, un jeune musicien et poète qui s'épanouissait dans une liaison à la fois sentimentale et spirituelle avec une jeune poétesse. Mais, après la révolution, il devint une épave sous le regard apitoyé d'Olga Boukhteïeva, la jeune femme qui l'avait initié à l'amour et qui, fidèle à la tradition révolutionnaire de l'intelligentsia russe (dont se réclame aussi la sœur aînée du héros, Natacha), est devenue une dirigeante communiste.

Commentaire

Serge Spektorski donna un visage concret à l'image de la « *haute maladie* » qui fait du poète un étranger à son temps. On reconnaît en lui une projection de l'auteur, dont il a l'âge et partage la destinée historique. L'image de la jeune poétesse fut inspirée par Marina Tsvétaeva.

La forme du « roman en vers », héritée de Pouchkine, permit à Pasternak de se projeter dans un personnage imaginaire. Le récit étant fragmentaire et discontinu, il fut, par les critiques « prolétariens », taxé d'hermétisme, d'individualisme et d'idéalisme.

Gêné par la forme du « roman en vers », Pasternak, pour continuer l'histoire de Serge Spektorski, passa à la prose romanesque dans :

"Povest"
(1929)
"Le récit"

Nouvelle

En 1913, Serge Spektorski a des liaisons simultanément avec deux femmes humiliées, la prostituée Sacha et Arild, une gouvernante danoise au service de riches bourgeois. L'épisode central est l'histoire du récit qu'il entreprend pour gagner l'argent qui lui permettrait de leur venir en aide. Il imagine un artiste qui exhibe ses dons dans une vente aux enchères pour aliéner à jamais sa liberté en échange de la fortune qui lui permettrait de soulager la détresse des femmes, exprimant ainsi sous une forme symbolique l'idée du sacrifice qu'il associe à sa vocation.

Commentaire

Le constat de la faillite du poète Serge Spektorski qui est condamné par l'Histoire est corrigé par son premier essai littéraire qui lui donne sa justification morale, lui fait exprimer symboliquement le sens sacrificiel qui lui fait voir dans sa vocation une impérieuse mission. Cela annonçait déjà la place centrale que l'idée du sacrifice allait prendre dans la destinée du héros du "*Docteur Jivago*".

Le malaise qu'exprimaient ses œuvres des années vingt incita Pasternak à un retour sur soi. Aussitôt après la mort de Rilke (31 décembre 1926), il entreprit, comme un hommage à celui qu'il considérait comme son premier maître :

"Ochrannaja gramota"
(1931)
"Sauf-conduit"

Récit autobiographique

Les deux premières parties ont pour sujet central les deux ruptures à travers lesquelles s'est déterminée la vocation de Pasternak : la rupture soudaine avec la musique, en 1909, au moment même où ses premières compositions recevaient l'approbation de son idole, le compositeur Scriabine ; la rupture avec la philosophie, à Marbourg en 1912, à l'occasion d'une première déclaration d'amour, au moment où son maître admiré, le néokantien Hermann Cohen, le remarqua et lui suggéra une carrière universitaire.

La troisième partie est dominée par la figure de Maïakovski qui se substitue au narrateur pour illustrer le principe lyrique dans lequel celui-ci voit l'essence de la poésie.

Commentaire

À la faveur de ces deux épisodes, Pasternak exposa sa conception de l'art en général et de la poésie en particulier ; l'art, lyrique dans son essence, naît du besoin lancinant de « *lancer à la poursuite de la vie ce que celle-ci a laissé en arrière* » ; grâce à la « *métaphore par contiguïté* », ou métonymie, qui traduit le syncrétisme de la sensation, la poésie parvient à fixer « *l'état dans lequel se trouve la réalité "bouleversée" par le sentiment* » (c'est-à-dire perçue en dehors des cadres fixés par le langage) ; elle exprime ainsi l'irréductible nouveauté de la sensation du réel par laquelle se manifeste la vie. Pasternak constata que la création artistique, et en particulier la poésie, échappe à l'idéologie communiste. Il définit l'art en lui assignant la catégorie de la « *force* », opposée à celle de la « *lumière* » qui fait l'objet de la connaissance scientifique.

L'actualité politique a marqué de son empreinte la seconde moitié de l'œuvre, écrite en 1930. Le récit d'un séjour à Venise, en 1912, marqué par la découverte de la peinture vénitienne, donna à Pasternak l'occasion de suggérer, par l'évocation des rapports entre l'art et l'État policier, les répressions secrètes qui accompagnaient l'établissement de la dictature de Staline, dont il mentionna indirectement l'une des victimes, Maïakovski, présentant son suicide (14 avril 1930) comme le tragique accomplissement du principe subversif inhérent à tout lyrisme. Dans la troisième partie, il exalta le « jeune Maïakovski » des années futuristes, l'opposant implicitement au poète officiel qu'il avait voulu être après la Révolution, et qu'il deviendra effectivement après sa mort.

Publié en volume en juin 1931, "*Sauf-conduit*" fut, par les critiques « prolétariens », dénoncé pour hermétisme, individualisme et idéalisme, Interdit par la censure en 1933, il ne fut réédité en U.R.S.S. qu'en 1982.

En 1931, Pasternak se sépara d'Evguénia Lourié pour s'unir à Zinaïda Neuhaus, elle-même séparée du pianiste Heinrich Neuhaus. La passion qu'elle lui inspira (elle allait lui donner un autre fils) et le séjour qu'il fit avec elle en Géorgie, où il fut accueilli et choyé par l'élite culturelle, furent vécus comme une « *seconde naissance* », dont l'euphorie le rendit perméable à la propagande présentant le « grand tournant » de la collectivisation et de l'industrialisation comme l'aube d'une ère nouvelle, et Staline comme son artisan.

Il publia :

"*Vtoroe rozdenie*"

(1931)

"*Seconde naissance*"

Recueil de poèmes

Commentaire

Dans ce recueil, la Géorgie amicale et ensoleillée, découverte avec les yeux de l'amour, rapprochait les « *lointains socialistes* » et triomphait des doutes et des hésitations du poète qui, tout en revenant à une poésie plus profondément individualiste, acceptait son « *anéantissement* » dans la volonté révolutionnaire. On y retrouve donc le déchirement entre l'adhésion de l'intelligence et la résistance de l'instinct poétique. Mais ici, au thème mélancolique de l'adieu au passé, la vision du paradis géorgien permit de superposer l'affirmation optimiste d'un avenir qui réconciliera la poésie et la révolution. Les instantanés éblouis de "*Ma soeur la vie*" cédèrent la place à des visions plus sereines, enrichies de réflexions et de souvenirs qui associaient la trame entière d'une vie, avec ses joies et ses soucis. La forme du vers se simplifia tout en gardant la densité de son tissu sonore, et le style gagna en clarté sans rien perdre de sa richesse métaphorique et de sa liberté d'intonation.

Les espoirs de Pasternak parurent confirmés en 1932 par le succès de la politique littéraire patronnée par Gorki, qui se traduisit par la dissolution des associations d'écrivains « prolétariens », qui persécutaient les « compagnons de route » non communistes, et la création de l'Union des écrivains soviétiques, qui leur apportait la protection du parti et de l'État. À son congrès inaugural (août 1934), l'ancien « compagnon de route » fut fêté par l'auditoire et encensé par le représentant du comité central, Boukharine.

Tous deux seraient intervenus pour sauver de la déportation le poète Ossip Mandelstam qui, en 1933, avait, dans un poème, dénoncé Staline, et avait été arrêté en 1934. Mais, si, tout d'abord, Pasternak avait fait officiellement savoir qu'il voulait intervenir en sa faveur, ce qui en soi témoignait d'un certain courage (car, s'il bénéficiait d'un grand poids, il était sous une menace permanente et on était à l'heure des grandes purges), il eut ensuite, dans une conversation téléphonique avec Staline en

personne, un moment de faiblesse ; il lui déclara : « *Ce n'est pas vraiment mon ami... je le connais...* » tandis qu'à la fin de la conversation, perversement, le dictateur le rassura : « Ne t'inquiète pas pour lui ». Cela permit à Andréï Makine de prétendre que Pasternak aurait trahi son ami qui est mort en 1938 en Sibérie.

La faveur officielle l'asservit et lui pèse : en juin 1935, souffrant d'une grave dépression, il fut enrôlé de force dans la délégation soviétique au Congrès des écrivains pour la défense de la culture qui se réunit à Paris, qui était un moyen de lutte contre le fascisme. Au début de 1936, à la demande de leur rédacteur en chef, Boukharine, il publia encore dans les "Izvestia", un poème célébrant sans le nommer Staline, désigné comme le « *génie de l'acte* ». Cependant, au cours de la même année, il rencontra André Gide qui raconta à quel point il vivait « aux abois » et avec quelle angoisse il l'avait supplié de ne rien publier à son retour à Paris de ce qu'il lui avait dit (de très négatif) sur le régime stalinien, l'ayant, en particulier, mis en garde contre sa propagande. Puis il critiqua publiquement la campagne officielle contre le « formalisme » (c'est-à-dire contre l'art moderne) et refusa de s'associer à une protestation collective contre "*Retour de l'U.R.S.S.*" de Gide; cela fit scandale et le rendit suspect. Pendant la terreur des années 1936-1938, qui fit de nombreuses victimes dans son entourage (notamment parmi les poètes géorgiens avec lesquels il avait, en 1931 et en 1934, noué des relations très chaleureuses), il cessa progressivement toute activité publique et se retira dans la « datcha » de Peredelkino, aux environs de Moscou, mise à sa disposition par l'Union des écrivains. En 1938, l'arrestation et le procès de Boukharine dissipèrent ses illusions sur Staline et firent désormais de lui un opposant silencieux.

Cette situation condamna le projet de roman qu'il avait conçu dès 1932 comme un bilan de son expérience historique, et qu'il dut abandonner à la veille de la guerre après en avoir publié quelques fragments. Seule la traduction put désormais assurer sa subsistance. Dès 1935, il avait publié une anthologie des poètes géorgiens qui, dit-on, lui aurait permis d'échapper aux purges de ces années-là car ils étaient admirés par Staline, lui-même géorgien (selon Andréï Makine, parmi ces poèmes, certains étaient de Staline et cela expliquerait la protection dont il aurait joui en cette période de purges). Ce furent ensuite des poèmes de Keats, de Shelley, de Verlaine (son poète français préféré), de Petöfi, de Slowacki, avec d'extraordinaires créations poétiques. En 1938, à la demande de Meyerhold (arrêté peu après), il entreprit une traduction de "*Hamlet*", qui, achevée et publiée en 1941, fut suivie par celle de six autres tragédies de Shakespeare dont le langage l'attirait par son mélange de familiarité et de richesse métaphorique : "*Roméo et Juliette*", "*Antoine et Cléopâtre*", "*Othello*", "*Henri IV*", "*Le roi Lear*", "*Macbeth*" (elles n'ont cessé d'être jouées sur toutes les scènes de l'Union soviétique, au moment même où ses œuvres étaient frappées d'interdit), puis, après 1949, par le "*Faust*" de Goethe et la "*Marie Stuart*" de Schiller. Ses traductions, qui recherchaient la spontanéité et la liberté de ton plus que la fidélité littérale, lui apportèrent au début la joie de la création originale, mais lui pesèrent à la longue comme une lourde obligation.

Il allait faire paraître :

"Remarques sur les traductions de Shakespeare"
(1956)

Essai

Extrait

« On traite toujours "Le roi Lear" sur un mode trop bruyant : le vieux despote capricieux, les assemblées dans la grande salle sonore du palais, les appels et les ordres puis les hurlements de désespoir et les malédictions, mêlées aux grondements du tonnerre et au bruit du vent. Mais, en fait, dans la pièce, seule fait rage la tempête nocturne, tandis que les gens, blottis dans leur hutte, mortellement effrayés, chuchotent entre eux tout bas. »

“Le roi Lear” est, comme “Roméo et Juliette”, une tragédie à voix basse, et pour la même raison. Dans “Roméo et Juliette”, l’amour réciproque de deux jeunes gens, persécuté, se cache ; dans “Le roi Lear, c’est l’amour filial, et, plus largement, l’amour pour le prochain, l’amour de la vérité.

Dans “Le roi Lear” seuls les criminels manient, frauduleusement, les notions de droit et d’honneur. Eux seuls sont hypocritement éloquents et raisonneurs, et logique et raison servent de base aux traîtrises, aux cruautés et aux assassinats de ces pharisiens. L’honnêteté, dans “Lear”, se tait au point de passer inaperçue, ou bien s’exprime dans un charabia incohérent, source de bien des malentendus. Les héros positifs de la pièce sont des innocents et des fous, des êtres promis à la mort et à la défaite.

Cette pièce, avec pareil contenu, est écrite dans la langue des prophètes de l’Ancien Testament, elle renvoie aux temps légendaires de la barbarie préchrétienne.»

Commentaire

Dans ce texte qui constitue une pure merveille de la critique, Pasternak offrit en peu de lignes une compréhension admirable du ‘*Roi Lear*’. Alors que Claudel n’avait pas su comprendre les rapports de Shakespeare et du judéo-christianisme, par sa dernière phrase Pasternak éclaira cette question définitivement.

En 1939, alors que leur amitié amoureuse et littéraire était profonde, Pasternak n’aida pas Marina Tsvetaeva quand elle revint en U.R.S.S. et qu’elle fut abandonnée de presque tous, alors qu’il semble qu’il aurait pu intervenir pour elle.

Dans son silence, il devint le héros des intellectuels russes, et ses très rares apparitions en public étaient accueillies avec une grande joie. La sérénité morale qu’il avait ainsi acquise fut sensible dans le cycle de poèmes lyriques inspiré en 1940-1941 par le paysage rural de Peredelkino. La guerre, qui entraîna en 1941 l’évacuation de sa famille et son propre enrôlement dans la défense civile de la capitale mais qui refit l’unité morale du pays, lui apparut comme une épreuve purificatrice, mettant fin à la « domination inhumaine de l’imaginaire », l’arrachant à son isolement et à son silence. L’élan de solidarité qu’il ressentit lui inspira des poèmes qui parurent avec le cycle de Peredelkino, sous le titre de :

‘*Na rannich poezdach*’

(1943)

‘Dans les trains du petit jour’

Recueil de poèmes

‘*Zemnoj prostor*’

(1945)

‘L’espace terrestre’

Recueil de poèmes

Ces deux recueils sont des œuvres patriotiques sans emphase, moins esthétiques que moralisantes, inspirées par le spectacle quotidien d’une nation en guerre, marquées par les thèmes de la solidarité et de la chaleur humaine. L’évolution amorcée dans ‘*Seconde naissance*’ aboutit ici à un langage poétique à la fois naturel et limpide, parfaitement accordé aux sentiments de large communion avec les êtres humains qui s’expriment dans ces recueils, qui n’en furent pas moins sévèrement censurés.

L'euphorie de la victoire, dans l'atmosphère de relative liberté qui survécut à la guerre, lui fit reprendre en octobre 1945 son ancien projet romanesque dont l'idée remontait aux années d'avant-guerre et dont deux fragments avaient paru en 1937 et 1939. Il confia à ses amis qu'il écrivait « *une grande œuvre où prennent place les images et les pensées qui l'ont marqué le plus profondément.* » Dès août 1946, les décrets de Jdanov annoncèrent pourtant de nouvelles persécutions, qui le frappèrent en octobre 1949 avec l'arrestation d'Olga Ivinskaïa, une blonde ravissante qui travaillait à la revue "Novi Mir", à laquelle il était lié depuis 1947, qui fut sa dernière passion, son amour clandestin ; emprisonnée alors qu'elle était enceinte, elle perdit leur enfant ; son image allait se refléter dans l'héroïne principale de son roman auquel pressions et menaces ne le firent cependant pas renoncer. Il continua à y travailler, en secret jusqu'à la mort de Staline et la libération d'Olga Ivinskaïa (avril 1953). Annoncé dès 1954, il fut refusé par la revue "Novy Mir", pour des raisons idéologiques. Seuls furent publiés en 1954 par "L'étendard" :

‘Poèmes tirés du roman’
(1954)

Recueil de poèmes

En novembre 1957, parut à Milan (en italien et en russe) chez l'éditeur communiste Feltrinelli, puis dans la plupart des pays occidentaux :

“Doktor Zhivago”
(1957)
“Le docteur Jivago”

Roman de 640 pages

Résumé

(la pagination indiquée est celle de l'édition chez Gallimard)

Première partie : ‘Le rapide de cinq heures’

Iouri Andréievitch Jivago était le fils d'un très riche industriel sibérien. « *Tout petit, il avait encore connu l'époque où le nom qu'il portait désignait une foule d'objets des plus divers.* » (page 15). En 1903, il avait dix ans lorsqu'on enterra sa mère, victime de la tuberculose. Elle « *aimait la nature et le prenait souvent avec elle en promenade* » (page 18). « *Tant qu'elle avait vécu, il n'avait pas su que son père les avait abandonnés depuis longtemps, qu'il voyageait sans cesse en Sibérie et à l'étranger, qu'il faisait la noce, et qu'il avait déjà semé aux quatre vents tous leurs millions.* » Il « *avait eu une enfance désordonnée et remplie de perpétuelles énigmes ; il était souvent chez des étrangers, et ce n'étaient jamais les mêmes.* [...] *Brusquement, tout cela s'était envolé. Ils étaient devenus pauvres.* » (page 16).

Il fut recueilli par son oncle, Nikolaï Nikoïévitch Védéniapine, « *un prêtre rendu à l'état laïc sur sa propre demande* » (page 14), qui l'emmena avec lui dans le Sud où il s'occupait d'un journal aux idées avancées, où il prônait une réforme agraire, s'inquiétait des révoltes paysannes, car il allait devenir un philosophe de la révolution, rêvant « *d'une pensée concrète et inspirée, dont le mouvement tracerait une voie nette et sans détours, qui rendrait le monde meilleur, et que même un enfant ou un ignorant devraient remarquer.* » (page 18).

Un jour que, devant son ami, Ivan Ivanovitch, il affirmait qu'« *il fallait être fidèle au Christ* », être animé de « *l'amour du prochain, cette forme évoluée de l'énergie vitale* », de « *l'idée de la personne libre et*

l'idée de la vie comme sacrifice » (page 21), ils virent « *le rapide de cinq heures* » (page 22) s'arrêter dans la plaine. Grigori Ossipovitch Gordon, un avocat qui voyageait avec son fils, Micha, « *un petit garçon de onze ans* » (page 23), avait tiré le signal d'alarme quand « *un richard célèbre* », qui avait été entraîné à boire par un autre « *avocat corpulent, insolent, rasé de près et tiré à quatre épingles* » (page 27), s'était jeté sur la voie. Or c'était le père d'Iouri dont son conseiller juridique, Viktor Ippolitovitch Komarovski, l'avocat insolent, avait embrouillé les affaires au point de l'avoir acculé à la banqueroute et d'avoir précipité sa perte.

Un autre garçon de quatorze ans, Innokenti Doudorov, dit Nika, fils de l'anarchiste Dementi Doudorov « *qui était au bagne où il purgeait la peine qu'une grâce impériale avait substituée à la pendaison* » (page 29) et de la princesse géorgienne Nina Galaktionovna, au cours d'une promenade en barque, confia à son amie, Nadia Kologrigova, fille d'un riche industriel, qu'il en avait assez d'aller en classe : « *Il est temps de commencer à vivre : gagner sa vie, être indépendant.* » (page 31). Ils se disputèrent et tombèrent à l'eau.

Deuxième partie : " *La petite fille d'un autre milieu* "

Au temps de la guerre contre le Japon et des premières vagues de la révolution de 1905, « *arriva à Moscou, venant de l'Oural, la veuve d'un ingénieur belge, une Française russifiée, Amélie Karlovna Guichard. Elle avait deux enfants, un garçon, Rodion, et une fille, Larissa. Elle mit Rodion à l'École des cadets et Lara dans un lycée de jeunes filles, qui se trouva être par hasard celui où, dans la même classe, Nadia Kologrivova poursuivait ses études* ». « *Sur les conseils de l'avocat Komarovski, un ami de son mari qui l'avait prise sous sa protection, un homme d'affaires à la tête froide, qui connaissait la vie commerciale de la Russie comme sa poche* », elle « *avait acheté une petite entreprise* », un atelier de couture. Il les avait installés à « *l'hôtel du Monténégro* » (page 35). « *Depuis la mort de son mari* », Mme Guichard « *vivait dans une terreur perpétuelle de la misère. Rodia et Lara s'étaient habitués à entendre dire qu'ils étaient au bord de la ruine* » (page 36) et « *comprenaient que dans la vie ils auraient tout à conquérir à la force des poignets* » (page 39). « *Le tombeur* » Komarovski, qui était, pour les couturières, « *le Jules de Madame* », pourtant « *lançait à la fillette des regards qui la faisaient rougir* » (page 36). En fait, « *elle avait un peu plus de seize ans* », « *était déjà une jeune fille entièrement formée* », était « *très jolie* » et « *avait l'esprit clair et bon caractère* » (page 39). Sa mère invita Komarovski à la mener, à sa place, à une fête où il la fit danser, la séduisit par son habileté et l'embrassa, ce contre quoi elle se révolta : « *Mais l'embrasser ainsi, elle ne le permettra jamais plus à personne. Elle n'aurait jamais cru qu'il pût se concentrer tant d'impudeur sur les lèvres d'autrui, lorsqu'on les presse si longuement contre les siennes.* » (pages 40-41). Elle décida d'« *oublier la danse, ne plus y penser. Tout le mal est là.* » (page 41).

« *En automne, il y eut des troubles au centre ferroviaire de Moscou* » (page 41) où le cheminot contremaître Pavel Ferapontovitch Antipov se plaignait en vain du matériel auprès de son chef. Son ami, l'ouvrier Kipriane Tiverzine, outré de voir un autre contremaître martyriser un petit apprenti, se serait battu avec lui si on les avait pas retenus, et se réjouit d'entendre que la grève avait été décidée. Quand il apprit qu'Antipov a été arrêté et qu'il pensa fuir, Marfa Gavrilovna, sa mère, lui annonça que le tsar voulait par un oukase « *donner la terre aux paysans et mettre tout le monde à égalité avec les nobles* » (page 50). Le fils d'Antipov, Pacha, vint habiter chez les Tiverzine. Or, « *peu après le manifeste du 17 octobre* » 1905, manifeste par lequel le tsar accordait une constitution (page 50), Marfa Gavrilovna alla avec lui à une manifestation où les cosaques chargèrent : elle reçut un coup de cravache.

Nikola Nikolaiévitch Védéniapine, qui était venu à Moscou pour y écrire en paix, vit les manifestants et se rappela ce qu'il avait vu « *l'hiver précédent à Saint-Petersbourg, le pape Gapone, Gorki, la visite de Witte* » (page 55). Il avait placé Iouri dans la famille des deux frères Nicolaï Alexandrovitch et Alexandre Alexandrovitch Groméko, qui étaient tous deux professeurs d'agronomie, et il y avait trouvé « *une atmosphère favorable au-delà de tout espoir* » (page 56) car, avec son camarade de classe, Gordon, et la fille de la maison, Antonina Alexandrovna, dite Tonia, ils formaient « *une espèce de triumvirat* » (page 56).

Nikola Nikolaïévitch reçut la visite de Vyvolotchnov, « un disciple de Tolstoï » venu lui demander « de prendre la parole dans une école au profit des déportés politiques » (page 57), mais la discussion dérivant, il lui opposa que « l'essentiel est ce que le Christ a exprimé en paraboles tirées de la vie courante, éclairant la vérité par la lumière du quotidien » (page 59).

Komarovski se prélassait dans sa « luxueuse garçonnière » et paradait dans les rues avec son bouledogue (page 61).

Lara, de retour chez elle, se considéra « une fille perdue », se demandant : « Comment cela est-il arrivé? Comment cela a-t-il pu arriver? [...] Maintenant elle est... une fille perdue. » (page 62).

Komarovski savourait le souvenir de « la tête de la jeune fille reposant dans ses mains » (page 63), mais sentit « la voix de la conscience qui se réveille », voulut « se reprendre en main » (page 63).

Mais Lara n'éprouvait pas que du dégoût, « trouvait flatteur qu'un bel homme grisonnant, qui aurait pu être son père, un homme qu'on applaudissait dans les assemblées et dont on parlait dans les journaux, dépensât pour elle son temps et son argent, l'appelât divine, l'emmenât au théâtre et au concert et la "développât intellectuellement", comme on dit ». « Les galanteries de Komarovski, au fond d'une voiture, sous le nez du cocher, ou dans une avant-loge isolée sous les yeux du théâtre entier, avaient quelque chose de sournoisement audacieux qui la captivait et qui incitait à la riposte le diabolin qui se réveillait en elle. » (page 64). Cependant, « cette ardeur effrontée d'écolière » était cependant vite remplacée par « une douloureuse déchirure et l'horreur de soi » (pages 64-65) qui faisait qu'elle se sentait « sa prisonnière pour toute la vie » (page 65) tout en envisageant de l'épouser comme il disait le vouloir, et en se réfugiant dans la piété. Il était sa malédiction, elle le haïssait. C'était à cause de sa mère qu'elle ne pouvait rompre avec lui. Elle ne pouvait pas lui dire de ne pas le recevoir. Autrement tout se découvrirait.

Elle remarqua deux garçons qui se rendaient à la barricade de la rue Presnia, qui « jouaient au plus terrible et au plus adulte des jeux, à la guerre, et à une guerre pour laquelle on exilait et on pendait » : Nika Doudorov, qui ne l'intéressait pas, et Pacha Antipov, « qui l'aimait éperdument » et qu'elle aurait voulu « apprivoiser plus sérieusement » (page 68). Les deux garçons se réfugièrent à l'hôtel Monténégro où, la grève touchant l'atelier d'Amélie Karlovna, celle-ci et Lara vinrent elles aussi. Lara pensa : « Quel bonheur, elle ne verrait pas Komarovski pendant tout le temps qu'ils seraient coupés du reste de la ville ! » (page 71).

En janvier 1906, chez les deux frères Groméko, qui habitaient la cité des Minotiers, qui appartenaient à l'élite intellectuelle de Moscou, qui « étaient des gens cultivés, de fins mélomanes qui aimaient à recevoir », était donné un concert de musique de chambre. L'un des deux frères, Alexandre Alexandrovitch, était « marié à Anna Ivanovna, née Krüger, fille d'un maître de forges qui possédait des mines abandonnées et improductives dans une immense propriété forestière qu'il avait à l'ouraltine dans l'Oural » (page 72). Un de leurs invités, un médecin, fut appelé à l'hôtel Monténégro où « quelqu'un était en train de mourir » (page 75). Alexandre Alexandrovitch y alla avec lui, et Micha Gordon et Iouri « obtinrent la permission de l'accompagner » (page 76).

« Quoique la vie eût retrouvé son cours normal après les événements de décembre, on échangeait encore des coups de feu çà et là et les incendies nouveaux - ceux de toujours - paraissaient être les derniers vestiges de l'insurrection » (page 76). À l'hôtel, ils découvrirent qu'Amélie Guichard « avait essayé de s'empoisonner à l'iode » (page 78). Surtout, Iouri vit, dans sa robe de lycéenne, sa fille qui échangeait des regards avec un homme « fort, bien rasé, d'une belle prestance et sûr de lui » (pages 79-80), et « leur entente mutuelle avait quelque chose de magique et d'effrayant, on aurait dit qu'il était un montreur de marionnettes, et elle la poupée obéissante aux mouvements de sa main [...] Aux regards enjoués de l'homme, elle répondait par le clin d'oeil malicieux d'une complice. L'un et l'autre étaient heureux que tout se fût si bien passé, que leur secret n'eût pas été découvert et que l'empoisonnée eût survécu ». Iouri était fasciné : « La vision de cette jeune fille réduite en servitude était indiciblement mystérieuse et effrontément révélatrice. Des sentiments contradictoires se pressaient en lui. Ils lui serraient le coeur avec une force qu'il ignorait jusque-là. » (page 80). Micha lui révéla que cet homme était l'avocat Komarovski qui, dans le train, avait poussé son père à boire et à se suicider.

Troisième partie : 'L'arbre de Noël chez les Sventitski'

Au mois de novembre 1911, « *louri terminait sa médecine, Tonia son droit et Micha ses études de philosophie* » (page 86). « *Tout était sens dessus sens dessous dans l'esprit de louri ; ses opinions, ses habitudes de pensée et ses prédispositions de pensée tranchaient par leur originalité. Sa sensibilité avait une acuité singulière, la nouveauté de ses impressions échappait à toute description.* » (page 87). La médecine le mettait face au « *mystère même de la vie et de la mort* » (page 87). Il « *savait penser et écrire. Depuis qu'il était au lycée, il rêvait d'une oeuvre en prose, un livre de "biographie" où, dissimulées comme des charges explosives, pourraient entrer les images et les pensées qui lui avaient fait la plus grande impression. Mais il était encore trop jeune pour faire ce livre, aussi se contentait-il d'écrire des vers.* » (page 88).

Son oncle vivait à Lausanne, publiant des livres où « *il développait sa vieille idée que l'Histoire était un deuxième univers, que l'homme, à l'aide des phénomènes du temps et de la mémoire, avait édifié en réponse au phénomène de la mort. L'âme de ces livres était une nouvelle conception du christianisme, leur conséquence directe, une nouvelle vision de l'art.* » (page 88).

Un soir de la fin de novembre, mois que, ayant une pneumonie, elle avait passé dans un lit d'hôpital, Anna Ivanovna fit part à louri de sa crainte de la mort, et il tenta de la rassurer en évoquant sa croyance en « *une vie toujours identique et infinie qui remplit l'univers et se renouvelle d'heure en heure en d'innombrables combinaisons et métamorphoses* » (page 90), en lui disant que l'immortalité de son âme, c'était sa « *vie dans les autres* », que « *la mort n'existe pas. La mort n'est pas notre affaire.* » (page 91). Allant mieux, elle parla à louri et Tonia de la propriété de Krüger dans l'Oural (page 91-92) et les incita : « *Mariez-vous. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Là, je vous ai fiancés, ajouta-t-elle, et elle fondit en larmes.* » (page 94). louri lui déclara renoncer à l'héritage criblé de dettes de son père.

« *Six mois de liaison avec Komarovski avaient passé la mesure de la patience de Lara. Il était très habile à profiter de son abatement, et lorsqu'il le lui fallait, il savait, sans le faire paraître, lui rappeler subitement son déshonneur. Lara tombait alors dans le désarroi que les voluptueux cherchent chez les femmes. Ce désarroi la livrait chaque jour davantage au cauchemar sensuel qui lui faisait dresser les cheveux d'horreur lorsqu'elle était dégrisée.* » (page 94). Elle craignit la fin des classes « *car le lycée était le dernier refuge qui lui permit de l'éviter* » (page 95). Mais elle allait pouvoir pendant plus de trois ans donner des leçons à la soeur de son amie, Nadia Kologrivova, et être dans cette maison « *traitée comme un membre de la famille* » (page 96). C'est alors que son frère, Rodia, qui avait une dette de jeu, lui demanda d'aller voir Komarovski qui ne l'épongerait qu'à cette condition. Elle y consentit, mais lui demanda son revolver. Elle avait obtenu de l'argent de Kologrivov, mais ne put le lui rendre car elle soutenait Pacha Antipov qui « *l'aimait à la folie et lui obéissait en tout* » et qu'elle rêvait d'épouser quand ils auraient obtenu leurs diplômes (page 98). Pendant l'été de 1911, elle fit un dernier séjour dans la propriété campagnarde des Kologrivov où « *le sens de l'existence lui redevenait évident. Elle était là, comprenait-elle, pour y voir clair dans la beauté forcenée de la terre et pour donner un nom à toute chose* » (pages 98-99). Elle voulait partir puisqu'on n'avait plus besoin d'elle et, « *résolution fatale* », rompit avec eux à la Noël 1911 pour demander à Komarovski « *de lui apporter une aide chevaleresque, propre et désintéressée, sans exiger d'explications* ». Elle alla le voir en ayant chargé le revolver de Rodia, ayant « *l'intention de tirer sur Komarovski s'il refusait, s'il se trompait sur ses intentions ou s'il l'humiliait d'une façon ou d'une autre* » (page 100). Mais il était invité à « *un arbre de Noël* » chez les Sventitski. Elle s'y rendit (page 101) non sans s'arrêter un moment chez Pacha pour lui demander de l'épouser.

Dans un traîneau de louage, louri et Tonia se rendaient également chez les Sventitski, tous deux troublés par le conseil que leur avait donné Anna Ivanovna. Tonia était maintenant une femme et louri, déconcerté par cette découverte, se sentait soudain « *submergé par cette ardente compassion et cette stupéfaction craintive qui est le début de la passion.* » (page 104).

L'« *arbre de Noël* » des Sventitski était une brillante réception où l'on dansait et où l'on jouait comme le faisait Komarovski dont Lara aurait voulu être remarquée. Il jouait avec Kornakov, le juge qui avait condamné Tiverzine et les autres cheminots, et il semblait avoir séduit sa fille. « *Soudain un coup de feu retentit dans la maison* » (page 109) : le juge était blessé à la main, et « *on menait Lara en la*

tenant par les bras ». « louri fut stupéfait de la voir. C'est elle ! Et de nouveau dans quelles circonstances extraordinaires ! Et de nouveau cet homme grisonnant. [...] Quelle est belle, fièrement belle », pensa-t-il. (page 110).

Il soigna le juge. Mais il lui fallut partir avec Tonia car « *il était arrivé quelque chose chez eux* » (page 111) : Anna Ivanovna était morte. louri se souvint de ce qu'il avait ressenti lors de la mort de sa mère et comprit combien il avait changé : « *Maintenant, il n'avait peur de rien, ni de la vie, ni de la mort, tout le monde, toutes les choses existantes étaient des mots de son glossaire. Il se sentait de plain-pied avec l'univers. [...] À l'égard des puissances suprêmes de la terre et du ciel, il était leur héritier, il s'inclinait devant elles comme devant de grands prédécesseurs.* » (page 112). « *Il voyait maintenant que l'art, toujours et sans trêve, a deux préoccupations : il médite inlassablement sur la mort et par là, inlassablement, il crée la vie.* » (page 115).

Quatrième partie : 'Les échéances approchent'

*« Komarovski fulminait. Il était étouffé par des sentiments contradictoires. Quel scandale ! Quelle honte ! Il écumait de rage. Sa situation était compromise. Cet incident sapait sa réputation ». Mais « il avait éprouvé une fois de plus combien cette fille folle et désespérée était irrésistible. On voyait au premier regard qu'elle n'était pas comme les autres. » (page 119). Aussi voulait-il « *lui venir en aide* » et « *ne plus la toucher* » (page 120). Chez Roufina Onissimovna Voït-Voïtkovski, dans une grande maison de l'Arbat, il loua pour elle une chambre où on la transporta encore délirante. Il « *se tenait à distance* » (page 122), et le scandale fut étouffé. Comme la propriétaire, même si elle était « *une femme aux idées avancées* », « *prit sa nouvelle locataire en aversion* » (page 121), Kologrivov, qui vint lui rendre visite, lui laissa de l'argent et la fit déménager. Elle fit alors venir chez elle Pacha, s'accusa et l'invita à l'oublier : « *Je ne suis pas digne de toi. Il y eut des scènes déchirantes, toutes plus pénibles les unes que les autres* ». Il « *la soupçonnait de tous les péchés mortels, ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait, était prêt à la maudire et à la haïr tout en l'aimant éperdument ; il était jaloux de ses pensées intimes, de la timbale où elle buvait, de l'oreiller sur lequel elle était couchée.* » Pourtant, ils décidèrent de se marier, et cela se fit « *quand leur succès à l'examen final fut devenu chose certaine* » (page 124). Ils passèrent leur nuit de noces à parler, et « *l'étudiant d'hier, Antipov, [...] connut tour à tour le comble de la félicité et le fond du désespoir* ». Aux aveux de Lara, « *son cœur défaillait comme s'il volait dans un précipice [...] Le lendemain il était un autre homme* » (page 126).*

Lors du « *deuxième automne de la guerre* » où, « *après les succès de la première année, les revers commençaient* » (page 130), louri avait quitté l'hôpital où il exerçait pour passer à la maternité où Tonia donna naissance à un garçon ; mais « *cette filiation qui lui tombait du ciel le laissait froid.* » (page 133). Il lui fallut devenir médecin militaire.

À louriatine, Pacha et Lara enseignaient au lycée des filles, et elle s'occupait de la maison et de leur fille, Katenka, qui avait maintenant trois ans. C'était exactement la vie dont elle rêvait. Mais il regrettait la capitale et se plaignait d'étouffer parmi ses collègues car il lisait beaucoup, et lui, qui enseignait le latin et l'Histoire ancienne, voulut reprendre ses études pour devenir professeur de mathématiques. Ils s'entendaient, mais « *leurs relations manquaient de simplicité. Elle l'écrasait de sa bonté et de ses attentions et il ne se permettait pas de la critiquer. Il craignait que, dans la remarque la plus innocente, Lara ne sentît un reproche déguisé : elle pouvait avoir l'impression que le plébéien qu'il était lui reprochait ses mains blanches, ou qu'il lui en voulait d'avoir appartenu à un autre. La crainte qu'elle ne le soupçonnât de quelque sentiment injuste et blessant pour elle mettait une note de contrainte dans leur vie. Ils rivalisaient de générosité, et par là même ils compliquaient tout.* » (page 136). « *Cela ne pouvait durer plus longtemps, pensa-t-il [...] Pourquoi lui avait-elle permis de la couvrir des yeux comme il le faisait quand il était enfant, pourquoi avait-elle fait de lui ce qu'elle voulait? Pourquoi n'avait-il pas eu le bon sens de renoncer à elle en temps voulu, quand elle-même le demandait avec insistance, pendant l'hiver qui avait précédé leur mariage? Il comprenait que ce n'était pas lui qu'elle aimait, mais la tâche généreuse qu'elle remplissait envers lui, l'incarnation de son propre sacrifice. Qu'y avait-il de commun entre cette digne et sainte mission et une véritable vie de famille? Le pire, c'était qu'il l'aimait encore avec la même force. Elle était belle à vous faire damner. Et peut-être le*

sentiment qu'il éprouvait lui-même à son égard n'était-il pas de l'amour, mais un désarroi plein de gratitude devant sa beauté et sa grandeur d'âme. » (pages 137-138). Il trouva une issue en prenant la décision de participer à la guerre. Il fut admis à l'école militaire d'Omsk, fut affecté à l'armée en campagne. Bientôt, ses lettres arrivèrent du front où il voulait se distinguer. Mais, soudain, elles cessèrent d'arriver. Pour aller à sa recherche, Lara fit des études d'infirmière, passa son diplôme à l'hôpital. Convaincue de l'inutilité des recherches faites à distance, elle résolut de les mener sur les lieux même des récentes opérations militaires et prit du service dans un train sanitaire qui se dirigeait vers la frontière hongroise.

Gordon, lui aussi sur le front de Galicie pour rendre visite à Iouri, arriva à un endroit où l'aspirant Antipov avait été capturé. Il rencontra son ami, Galiouline, nul autre que « *l'apprenti que battait jadis le contremaître Khoudoléiev* » (page 143), mais qui, « *dans chacun de ses gestes, s'était vengé du passé* » (page 144), puis avait préféré être muté et partir sur le front où, maintenant sous-lieutenant, il avait retrouvé Pacha Antipov, l'avait eu sous ses ordres et avait été surpris de le voir « *devenu un homme chagrin, méprisant, nerveux et un puits de science* » (page 144). Comme il croyait qu'il avait été tué, il n'osa pas donner une vraie réponse à Lara.

Gordon retrouva Iouri et vécut avec lui dans une isba. Le médecin lui dit « *la difficulté qu'il avait eue à s'habituer à la logique sanglante de l'extermination mutuelle, à la vue des blessés et surtout à l'horreur de certaines blessures modernes, qui laissaient des survivants mutilés, transformés en morceaux de viande monstrueux par les progrès de la technique militaire.* » (page 146). Dans une scène terrible, « *le mutilé qui venait de mourir était le deuxième classe de réserve Himazedine, l'officier qui criait dans le bois était son fils, le sous-lieutenant Galiouline, l'infirmière était Lara, les témoins Gordon et Jivago. Tous étaient là, réunis côte à côte ; les uns ne se reconnurent pas, les autres ne s'étaient jamais connus ; certaines voies du destin restèrent à jamais cachées, d'autres, pour se révéler, devaient attendre une nouvelle occasion, une nouvelle rencontre.* » (page 149).

Iouri, voyant un Cosaque tourmenter un vieux juif « *le réprimanda* » et confia à Gordon : « *Tu ne peux pas imaginer quel calice d'amertume a dû boire la malheureuse population juive pendant cette guerre [...] Notre haine même pour eux repose sur une contradiction. Ce qui irrite, c'est justement ce qui devrait émouvoir et disposer en leur faveur. Leur pauvreté et leur entassement, leur faiblesse et leur incapacité de répondre aux coups. C'est incompréhensible. Il y a là quelque chose de fatal.* » (page 150). Pour Gordon, il faudrait une soumission au message de l'Évangile car on y lit qu'« *il n'y a plus de peuples, il y a des personnes* » (page 153), et il regretta que le peuple juif, pour son malheur, ne l'ait pas entendu.

Iouri lui raconta aussi la visite du tsar aux troupes : il faisait pitié par sa retenue et sa timidité, car « *en Russie, le ton théâtral est impensable* » (page 152).

Alors qu'il leur fallut, sous la pression des Allemands, quitter le village et qu'il avait dit adieu à Gordon, Iouri fut « *blessé par un éclat de shrapnell* » (page 156). À l'hôpital, il retrouva Galiouline, et tous deux se reconnurent en l'infirmière Lara à laquelle Galiouline donna des nouvelles d'Antipov, ce qui la fit pleurer et empêcha Iouri de lui dire qu'il l'avait déjà vue deux fois. Elle ne manqua pas d'être intriguée par cet « *homme étrange et curieux, jeune et peu aimable. Le nez camus, on ne peut pas dire qu'il soit bien beau. Mais intelligent dans le meilleur sens du terme, avec un esprit vif, séduisant.* » (page 158). Elle songea surtout à rentrer pour retrouver sa petite fille. Son mari était perdu, la guerre était perdue : « *On voudrait maintenant s'appuyer sur l'essentiel, sur la force de la vie, ou sur la beauté ou sur la vérité.* » (page 158).

Iouri « *apprit qu'à son insu Gordon et Dodourov avaient publié son livre, qu'on en disait du bien, qu'on promettait un grand avenir littéraire à son auteur* », mais aussi que « *l'irritation sourde des masses allait croissant et qu'on était à la veille de changements importants. On voyait s'annoncer de graves événements politiques.* » (page 159). Puis surgit la nouvelle : « *On se bat tous les jours dans les rues de Saint-Petersbourg. Les troupes de la garnison sont passées du côté des rebelles. C'est la Révolution !* » (page 160).

Cinquième partie : 'L'adieu au passé'

En 1917, dans la petite ville de Méliouzéïev oeuvraient le docteur Jivago, le lieutenant Galiouline, l'infirmière Antipova. Dans une lettre, Iouri indiqua à sa femme que « *le désarroi et l'anarchie persistent dans l'armée* », mentionna les étranges différentes rencontres qu'il avait faites de l'infirmière et ses efforts pour rentrer, ce à quoi elle répondit par un accès de jalousie coléreuse dont il voulut la rassurer. Dans les environs de la ville, des déserteurs avaient formé une république. L'hôpital s'était établi dans l'hôtel d'une comtesse Jabrinski dont la vieille gouvernante française, Mlle Fleury, pensait « *que le docteur et l'infirmière étaient faits pour se plaire* » (page 167).

Pourtant, Iouri faisait ses adieux et, ayant besoin pour ses papiers de se rendre au siège du gouvernement, y découvrit le laisser-aller des militaires et l'exaltation d'un jeune commissaire politique nommé Hinz. Au sortir, il goûta le printemps : « *Tout fermentait, poussait et montait en graine. Partout, on sentait le levain magique de l'existence. La joie de vivre, vent paisible, courait comme une large vague, sans savoir par où, par la ville et par les champs, par-dessus murs et palissades, à travers les corps des arbres et des hommes, faisait tout trembler sur son passage.* » (page 174). Il entendit Hinz parler dans un meeting où « *il accusait les gens de Méliouzéïev de se laisser désorganiser, de trop facilement s'abandonner à l'influence dissolvante des bolcheviks* » (page 175), où « *il disait que l'heure des épreuves avait sonné pour la Russie.* » (page 176). Venu faire ses adieux à Lara, Jivago apprit qu'elle partait elle aussi. Il lui fit part de son angoisse : « *Songez, la Russie tout entière a perdu son toit, et nous, avec tout un peuple, nous nous trouvons à ciel ouvert. Personne pour nous surveiller. La liberté ! la vraie liberté, pas celle des mots et des revendications, mais celle qui tombe du ciel, contre toute attente.* » (page 179). « *Elle s'est réveillée, notre petite mère la Russie, elle ne tient plus en place, elle va et vient sans se lasser, elle parle, parle, sans se lasser. Et ce ne sont pas les hommes seulement. Les étoiles et les arbres sont réunis et bavardent, les fleurs de nuit philosophent et les maisons de pierre tiennent des meetings. Ça a quelque chose d'évangélique. [...] La moitié de l'ouvrage a été faite par la guerre, le reste par la révolution. La guerre a été un arrêt artificiel de la vie, comme si on pouvait accorder des sursis à l'existence, quelle folie ! La révolution a jailli malgré nous, comme un soupir trop longtemps retenu. Chaque homme est revenu à la vie, une nouvelle naissance, tout le monde est transformé, retourné. On pourrait croire que chacun a subi deux révolutions : la sienne, individuelle, et celle de tous. Il me semble que le socialisme est une mer dans laquelle, comme des ruisseaux, doivent se jeter toutes ces révolutions particulières, personnelles, un océan de vie, d'indépendance.* » (page 180). Mais il lui fit part aussi de son intérêt pour elle : « *Je rencontre votre regard triste on ne sait de quoi, qui erre on ne sait où.* » (page 180). Mais elle le retint, et « *il n'y eut plus entre eux d'explication de ce genre.* » (page 181).

Le télégraphiste Kolia Frolenko n'ayant pu empêcher l'entrée en gare d'un train qui amenait des renforts de cosaques, ils encerclèrent les rebelles d'un régiment auxquels Hinz fit un discours, les menaçant des cours martiales révolutionnaires. Mais cela entraîna la fraternisation entre les rebelles et les cosaques. On accusa le télégraphiste d'être un espion et, quand il tenta de s'échapper, on l'abattit. (pages 185-189).

Jivago parvint à monter dans un train pris d'assaut par une foule. Puis on le fit passer dans un autre où la tranquillité lui permit de retrouver « *sa fidélité à la révolution, et l'enthousiasme qu'elle lui inspirait. Mais c'était la révolution dans le sens où la prenaient les classes moyennes, la révolution telle que l'imaginait la jeunesse étudiante de 1905. [...] Il avait envie de retrouver, de ranimer ce climat spirituel, autant qu'il désirait rentrer chez lui après cette longue séparation.* » (page 195). Il pensait à « *la révolution présente, sanglante, la révolution militaire qui faisait fi de tout et que dirigeaient les bolcheviks, seuls à saisir le sens de cette tempête.* » Il pensait aussi à l'infirmière Antipova, « *cette femme mystérieusement laconique, et si forte de son silence* », et aux « *efforts sincères, surhumains* » qu'il faisait « *pour ne pas l'aimer, lui qui toute sa vie s'était efforcé de témoigner de l'amour non seulement à sa famille et à ses proches mais à tout être humain.* » « *Il écoutait la grande nouvelle : la Russie allait être déchirée par des troubles effrayants, bientôt ce serait la révolution, avec ses heures terribles, la révolution qui finirait sans doute par imposer sa grandeur.* » (page 196). Il découvrit en son compagnon de compartiment un tenant des « *théories anarchistes* », « *annonçant pour un avenir très proche des bouleversements meurtriers* », considérant que « *les destructions sont*

les éléments préparatoires naturels d'un plan constructif plus ample. La société n'est pas encore assez détruite. Il faut qu'elle s'effondre complètement, ensuite un véritable pouvoir révolutionnaire la reconstruira, pièce par pièce, sur des fondements nouveaux » ce à quoi Jivago opposa que « le temps était mal choisi pour faire des expériences aussi risquées, en plein chaos, devant la poussée de l'ennemi » (page 199). Soudain, « il comprit avec une pleine clarté où il était, et ce qui l'attendait » : « Trois années de changements, d'imprévu, de voyages ; la guerre, la révolution, tous leurs bouleversements, les fusillades, les scènes de ruine, les scènes de mort, les destructions, les incendies, tout cela se transforma en un vide dénué de tout sens. Après un long intermède, le premier événement d'importance, c'était cette course vertigineuse du train vers une maison encore intacte, dont la moindre pierre était précieuse. C'était la vie, c'était cela l'épreuve, c'était cela le but des chercheurs d'aventures, c'était cela le but final de l'art : retrouver les siens, rentrer chez lui, recommencer sa vie. » (page 200). Ils arrivèrent à Moscou.

Sixième partie : 'La halte de Moscou'

Jivago constata qu'au marché de Smolensk, les étals étaient vides, mais qu'« on revendait tout un bric-à-brac mystérieux qui augmentait de prix en passant de main en main » (page 205). Mais il allait apprendre que, pour les autorités, existaient des magasins « réservés ». Quand il vit Tonia, « ils se jetèrent comme des fous dans les bras l'un de l'autre » (page 206). Elle lui apprit que tous les domestiques avaient été congédiés (sauf le portier, Markel, et la cuisinière, Nioucha) ; que Sacha, son fils, allait bien ; qu'Alexandre Alexandrovitch était président du comité de district ; qu'une partie du rez-de-chaussée avait été cédé à l'académie agricole, ce qu'approuva Jivago : « Dans la vie des "gens bien", il y avait quelque chose de malsain. Un abîme de superflu. Trop de meubles, trop de pièces dans les maisons, trop de finesse dans les sentiments, trop de façons de s'exprimer. On a bien fait de les restreindre un peu. Mais c'est encore insuffisant. Il faudrait aller plus loin. » Et il ajouta : « Un homme doit serrer les dents et partager le sort de son pays. Pour moi, c'est l'évidence même ; vous c'est autre chose. Comme je voudrais vous garantir du malheur, vous envoyer dans un endroit sûr, en Finlande, par exemple. » (page 209). Tonia craignait l'avenir : « On dit que nous resterons sans bois, sans eau, sans lumière. On va abolir la monnaie. Le ravitaillement ne se fera plus. » (page 210). Jivago se rendit compte que leur chambre était « l'ancien débarras de feu Anna Ivanovna » (page 212). Sacha, qu'il avait à peine vu bébé, fut effrayé par « cet inconnu mal rasé », le gifla et « éclata en sanglots amers, inconsolables ». Jivago « sortit de la chambre comme si on l'avait aspergé d'eau froide, avec le sentiment d'un mauvais présage. » (page 213). « Pendant les quelques jours qui suivirent, il découvrit à quel point il était seul. » (page 214). Ses amis avaient été des privilégiés qui paraissaient alors ternes : Gordon ne faisait plus que « jouer les joyeux drilles » (page 215). Doudorov était devenu professeur d'Histoire à l'université. On servit un repas exceptionnel où il y avait un canard et de l'alcool, tandis que « dehors s'étendait la ville muette, obscure et affamée. Les boutiques étaient fermées, on avait oublié jusqu'au nom de choses comme le gibier ou la vodka. On sentait que seule une vie semblable à celle de tous les autres, perdue sans retour parmi les autres vies, était une vie véritable ; que le bonheur à huis clos n'est pas le bonheur. » (page 215). L'oncle Nikolaï Nikolaïevitch, de retour de Suisse, était devenu bolchevik ; Jivago put parler avec lui « de la jouissance créatrice et de la vocation d'écrivain » (page 218), mais Alexandre Alexandrovitch discutait avec lui de politique et ils s'opposaient. Choura Schlesinger était « une vieille pétroleuse » qui s'était « battue sur les barricades », qui annonçait « un déluge de sang » (page 221), des « événements cyclopéens » (page 222), qui pensait « qu'il appartient à la Russie d'être le premier empire socialiste depuis la création du monde ». Jivago avait « un sentiment de malheur imminent, une conscience de son impuissance devant l'avenir, qui n'étaient dissipés ni par sa soif de justice, ni par sa disposition naturelle au bonheur » (page 222).

« L'hiver venait et, dans l'univers des hommes, on sentait se préparer on ne savait quoi de fatal » (page 223). Jivago « ne pouvait pas ignorer que la vie d'autrefois était vouée à la disparition. [...] Il fallait s'attendre à de grandes épreuves, à la mort peut-être. [...] Il fut sauvé par le quotidien, par l'humble, par l'habituel, par son travail, par les soins qu'il donnait aux malades. [...] Il redoutait cet avenir et il l'aimait, il en était secrètement fier. » (page 224). À l'hôpital de l'Exaltation de la Croix, il se

tenait entre les modérés et ceux qui étaient politiquement engagés. « *En dehors de ses obligations professionnelles, il s'était vu imposer par le directeur de l'hôpital le contrôle général de la statistique.* » (pages 224-225). De plus, « *par brusques inspirations* » (page 225), il écrivait des vers, de la prose.

Le quartier était devenu dangereux : on pouvait y être attaqué par des voleurs. Un jour, on se battit dans la rue, des opérations étant engagées entre les « junkers », partisans du gouvernement provisoire, et les soldats de la garnison, qui marchaient avec les bolcheviks. « *Les combats de rue battaient leur plein. [...] La vie s'était arrêtée dans toute la ville.* » (page 232).

Bientôt, les ouvriers eurent le dessus. En octobre, fut annoncée « *la formation d'un soviet des commissaires du peuple, l'instauration en Russie du pouvoir soviétique et de la dictature du prolétariat* », et Jivago fut « *ébranlé par la grandeur, par l'éternelle grandeur de cette minute.* » (page 234). Il vit « *dans cette façon de tout pousser jusqu'au bout, sans rien craindre, quelque chose de bien russe et qui nous est familier depuis longtemps* » (page 236).

Arriva un « *hiver de famine, sombre, glacial, brisant toute habitude, reconstruisant l'existence à sa guise et contraignant les hommes à des efforts inhumains pour s'accrocher à une vie qui se dérobait.* » « *On procédait partout à des réélections administratives : dans les immeubles, les organisations, les bureaux, les services publics. Tout le personnel dirigeant changeait. On nommait partout des commissaires aux pouvoirs illimités, hommes d'une volonté de fer, vêtus de vestes de cuir, utilisant toutes les mesures d'intimidation, armés de revolvers, qui se rasaient peu et dormaient encore moins.* » « *L'hôpital de l'Exaltation de la Croix s'appelait maintenant "Hôpital réformé no 2".* » (page 237). Des médecins bourgeois le quittèrent, mais le docteur Jivago continua d'y travailler.

La nourriture et le bois manquaient et, comme on avait supprimé le commerce privé, Tonia en obtenait en cédant des meubles. Mais demeuraient des « *fournisseurs agréés* » par l'État, tandis que des « *hommes d'affaires éphémères étaient tirés du néant par la guerre et la révolution* » (page 240).

Jivago fut appelé chez l'un deux dont la femme semblait victime d'une secousse nerveuse mais était atteinte du typhus exanthématique.

Le comité d'immeuble s'apprêtait à évincer les locataires sans travail. La concierge, qui était la mère de Galiouline révéla à Jivago que son fils avait « *pris le mauvi route* » (page 246) car, dans la guerre civile entre les Rouges et les Blancs qui avait commencé, il avait pris le parti de ces derniers.

Le médecin, lui aussi atteint du typhus, « *perdit conscience* », fut, « *pendant deux semaines* », victime d'un délire où il voyait « *un jeune garçon aux yeux de Kirghize, vêtu d'une pelisse en peau d'élan* » qui était « *l'esprit de sa mort* » et, en même temps, l'aidait à écrire un poème intitulé « *Désarroï* » (page 249). En fait, c'était son demi-frère d'Omsk, Evgraf, qui s'employa à nourrir la famille pendant sa maladie et les invita à le rejoindre, à « *retourner à la terre* » (page 250), à « *avoir un potager et une forêt à proximité* ». « *Au mois d'avril de la même année, toute la famille Jivago devait partir pour le lointain Oural, vers l'ancienne terre seigneuriale de Varykino, près de la ville de louriatine.* » (page 251), qui avait appartenu à Krüger, le grand-père de Tonia.

Septième partie : « Le voyage »

Jivago s'opposa d'abord au départ, se demandant quels parents pouvaient vivre encore à Varykino. Puis il y consentit, mais apprit qu'il avait besoin d'un ordre de mission. Pendant qu'il s'était mis à sa recherche, Tonia évaluait ce qu'il fallait emporter, non tant de bagages personnels mais de marchandises destinées au troc. Alexandre Alexandrovitch, sa fille, son gendre, son petit-fils et la jeune bonne d'enfants, Nioucha, partirent à l'aube, dans une tempête de neige. À la gare, ils durent prendre place dans une immense queue où on leur dit que l'ordre de mission serait inutile : « *Il n'y a plus de trains spécialisés de nos jours, y en a qu'une sorte, et on vous y fourre les soldats, les déportés, le bétail et les gens.* » (page 262). Ils purent monter dans un des wagons de marchandise qui « *ressemblaient à des étables ambulantes* ». « *Les wagons de tête étaient réservés aux militaires, ceux du milieu au public, les wagons de queue aux recrues du Travail Obligatoire.* » (page 264), qui avaient été arrêtées au hasard et étaient envoyées en différents points lointains.

Au cours du voyage, il fallait à chaque gare essayer d'échanger quelque bien avec les paysannes qui proposaient des victuailles car « *le commerce libre était désormais interdit* » (page 266). Jivago, discutant avec un compagnon de voyage, manifestait toujours son optimisme et ses espoirs (« *Il y a*

des gens heureux. Tout le monde ne gémit pas. Cela justifie tout le reste »), mais l'autre voyait tout en noir (« *Partout, sans interruption, ce sont des révoltes paysannes. Contre qui? Contre les Blancs ou contre les Rouges, selon que le pays est dominé par les uns ou par les autres.* » - Le moujik « *des griffes de l'ancien État renversé, est tombé dans l'étau encore plus étroit du super-État révolutionnaire.* ») (pages 271-272).

Plus le train avançait vers l'est, plus la région était dangereuse et plus sa progression était ralentie. Une nuit, le chauffeur refusa de continuer et s'enfuit dans la neige, mais fut rattrapé par des soldats. Le lendemain furent découverts une gare et un village qui avaient été incendiés par un terrible commissaire politique de l'Armée rouge appelé Strelnikov, car les habitants, des Tartares, s'étaient rebellés contre ses décrets. La voie étant au-delà enneigée, les passagers furent réquisitionnés pour la dégager, ce qui demanda trois jours qui furent, pour la famille Jivago, « *le meilleur moment de leur voyage* » (page 278). Puis le train « *s'enfonça entre des collines et des plateaux* », « *la forêt s'étendant par paliers sur les montagnes* » (page 282). Arriva le printemps qui fit fondre la neige. « *À mesure qu'on approchait des houillères, la région se peuplait, les distances entre les gares se faisaient plus courtes et les arrêts plus fréquents.* » (page 283). Tandis que passait le train blindé de Strelnikov, Jivago apprit qu'louriatine avait été pris par les Blancs qui étaient commandés par un nommé Galiouline. Jivago eut une discussion avec Alexandre Alexandrovitch qui lui rappela l'enthousiasme avec lequel il avait accueilli le projet des révolutionnaires alors que lui-même pensait que « *ces choses-là ne conservent leur pureté primitive que dans la tête de leur créateur, et encore, le jour même de leur proclamation. Le jésuitisme de la politique vous met tout à l'envers, dès le lendemain. [...] Leur philosophie m'est étrangère. Ce pouvoir est dirigé contre nous.* » Toutefois, s'il se demandait ce que la famille allait faire arrivée à destination (cultiver des légumes? « *tâcher de végéter comme on peut le faire à notre époque* »?), il ne voudrait plus être un « *patron d'usine à l'ancienne mode* » : « *L'histoire de la propriété est terminée en Russie.* » (page 292).

Le train s'étant arrêté, Jivago entendant le bruit de « *pièces à longue portée* » et constatant que la locomotive et les wagons de tête étaient partis, put penser : « *Nous sommes arrivés au front.* » (page 293). Il apprit qu'ils étaient aux abords d'louriatine. Menacé par des sentinelles, il fut conduit au train spécial du commissaire politique, Strelnikov qui, « *en peu de temps, était devenu la gloire et la terreur de toute une région* » (page 296). « *Comment, parmi tant de rencontres fortuites, le docteur n'avait-il pas encore fait celle de cet homme?* » Il « *incarnait la force de la volonté à son plus haut degré. Il était à tel point l'homme qu'il voulait être que tout en lui semblait exemplaire : sa belle tête au port magnifique, la rapidité de sa démarche, [...] la présence d'un talent naturel qui n'avait rien de guindé et dont l'aisance devait être parfaite en toutes circonstances. Cet homme devait posséder un don [...] peut-être le don d'imitation.* » (page 299). Il était « *un sans-parti ignoré de tous, originaire de Moscou, qui, après avoir terminé ses études à l'université, avait demandé un poste de professeur en province, avait été fait prisonnier à la guerre, avait longtemps été porté disparu et venait de réapparaître depuis peu de temps.* » (pages 300-301). « *Les hommes qui à l'époque décidaient de toutes les nominations lui avaient fait confiance. Dans ces jours de romantisme effréné et d'extrémisme, la sincérité révolutionnaire d'un Strelnikov (que rien n'arrêtait) se distinguait par sa pureté, son fanatisme authentique mûri par toute une existence, et qui ne devrait rien au hasard.* » (page 301). « *Il pensait juste et avec une extrême clarté. Il possédait à un rare degré le don de pureté morale et d'équité, il avait le don des sentiments nobles. Mais, pour un savant soucieux de défricher des voies nouvelles, il manquait d'intuition, de cette force dont les découvertes soudaines renversent l'ordre stérile du prévisible. Et, pour qu'il fût le bien, il aurait fallu que son rigorisme se doublât de cette tolérance du coeur qui ignore les cas généraux, ne veut connaître que des cas particuliers et atteint à la grandeur en faisant de petites choses. Depuis l'enfance, Strelnikov aspirait à tout ce qui est grand et pur. Il voyait dans la vie un immense champ clos où les hommes luttent pour arriver à la perfection en obéissant à des règles scrupuleuses. Quand il comprit qu'il n'en était rien, l'idée ne lui vint pas qu'il avait eu tort de simplifier l'ordre du monde. Ravalant son humiliation, il se mit à caresser l'idée qu'il servirait d'arbitre entre la vie et les principes mauvais qui la souillaient ; qu'il prenait sa défense, qu'il la vengerait. Sa déception l'avait rempli de rage. La révolution devait lui donner des armes.* » (page 302). « *Partout il arrivait à l'improviste, il jugeait, condamnait et faisait exécuter ses arrêts rapidement, durement, sans sourciller. [...] On lui avait donné le surnom de Rastrelnikov (le fusilleur).* » (page 301).

Il se félicita de la victoire remportée sur les Blancs, indiquant que « *leur commandant est un ancien ami. D'origine, il est plus prolétaire que moi. Nous avons grandi dans la même cour. Il a beaucoup fait pour moi, je suis son obligé.* » (page 300).

L'interrogeant, il découvrit vite que Jivago était lié aux Krüger, la famille de Tonia, qui avait des usines dans la région. Aussi le suspecta-t-il d'avoir « *la nostagie des Blancs* », constata qu'il était « *médecin et militaire* », donc « *déserteur* », un de ces « *Verts* » qui « *vont se cacher dans les forêts, en quête de calme.* » Mais il le laissa libre, tout en le menaçant : « *En ce moment, c'est le Jugement dernier, cher monsieur, nous vivons parmi des hommes armés de glaives, parmi les monstres ailés de l'Apocalypse. Et je ne veux rien savoir des docteurs à demi loyalistes et à demi sympathisants [...] Je pressens que nous nous rencontrerons de nouveau et alors nous aurons une tout autre conversation.* » (page 303).

Strelnikov pensa alors à sa femme et à sa fille qui devaient se trouver à Iouriatine : « *S'il allait les voir? [...] mais était-ce pensable? Tout cela était une autre vie. Il fallait d'abord en finir avec la vie nouvelle.* » (page 304).

Huitième partie : "L'arrivée"

Comme la ville d'Iouriatine était en train de brûler, le train fut dirigé vers Torfianaïa, justement la destination de la famille. Un nouveau passager, Anfime Efimovitch Samdéviatov, homme de loi exerçant dans la région, donna des explications à Jivago sur les combats et les dommages causés, et ce bolchevik dut admettre que « *tout est sens dessus dessous dans notre bonne vieille Russie* » (page 313), mais prétendit : « *C'est une nécessité historique* », « *des goinfres et des fainéants ayant vécu sur le dos des travailleurs affamés, les ayant opprimés à mort* », d'où « *la colère du peuple, le désir de vivre dans la justice, la recherche de la vérité* ». Pour sa part, Jivago pensait « *qu'on n'obtient rien par la violence* », qu'« *il faut attirer au bien par le bien* » (page 315). Ils s'opposèrent sur le marxisme qui, pour l'un « *est une science positive, une théorie de la réalité, une philosophie de la situation historique* », tandis que l'autre contesta sa valeur scientifique et son objectivité, manifesta son dédain de la politique : « *Je n'aime pas les gens qui sont indifférents à la vérité* » (page 312). Samdéviatov comprenait que les Jivago étaient animés par « *l'éternelle errance de l'homme vers la terre, le rêve de se nourrir à la sueur de son front* » (page 314). Il avait remarqué que Tonia ressemblait à son grand-père Krüger, et cela ne manqua pas de les inquiéter.

Ils descendirent du train à la gare déserte de Torfianaïa, « *dans le fin fond de la province où la vie était en retard, dépassée par la marche de l'Histoire. Il lui restait encore à atteindre l'état de barbarie qui régnait dans la capitale.* » (page 319). Mais ils goûtèrent « *la clarté des cris d'oiseaux, la pureté du bois solitaire, la douce sérénité diffuse alentour.* » (page 320). Et le chef de gare, prévenu par Samdéviatov, s'employa à les faire conduire à Varykino, invitant Tonia à être prudente du fait de sa ressemblance avec son grand-père que constata aussi leur cocher.

« *La première rencontre des voyageurs avec les maîtres de la maison [...] fut une scène pénible.* » (page 325). « *Pendant quelques instants, pris au dépourvu, ils restèrent cloués dans une stupeur bien réelle, tandis que les malheureux intrus, non moins sincères dans leur confusion, ne savaient où se cacher.* » (page 326). Ils voulaient « *seulement un coin dans un vieux bâtiment vide, un bout de terre abandonné dont personne n'a besoin comme jardin potager, et enfin un peu de bois que nous irons ramasser dans la forêt, quand personne ne nous verra.* » (page 327). Mais l'intendant Averki Stépanovitch Mikoulitsyne était un bolchevik qui « *avait été l'un des premiers à fonder à l'usine de Krüger un comité d'entreprise* », dont le fils était « *un rouge* » ; mais il « *restait Gros-Jean comme devant, hors de la course, dans une bourgade désertée par les ouvriers qui, presque tous, étaient pour les mencheviks.* » (page 327). Et voilà que survenait chez lui ces bourgeois : il leur proposa une annexe. Alexandre Alexandrovitch envisagea aussitôt de faire des semis.

Neuvième partie : "Varykino"

Au cours de l'été, Jivago travailla à « *construire un gîte* », à « *cultiver la terre pour en tirer sa subsistance* », à « *bâtir son propre monde, comme Robinson* », à « *imiter Dieu créant l'univers* » et à

« *renaître* », à « *se refaire à chaque instant comme une mère donne le jour à son enfant* » (page 335). Il écrivit : « *Je ne prêche ni le renoncement tolstoïen, ni le retour à la terre, je ne songe pas à corriger le socialisme par une solution nouvelle de la question agraire* », admettant qu'ils utilisaient illégalement la terre. Il renonça à exercer la médecine « *afin de ne pas aliéner ma liberté* », mais accepta de donner des conseils contre quelque cadeau. Ils furent protégés par Samdéviatov. (page 336). Ils s'installèrent « *à l'arrière de la vieille maison seigneuriale, dans les deux pièces d'un apprentis de bois.* » (page 337).

L'hiver leur permit de se reposer, de lire « *'La guerre et la paix'*, « *'Eugène Onéguine'*, et tous les poèmes de Pouchkine, « *'Le rouge et le noir'*, de Stendhal, la nouvelle des « *Deux villes* » de Dickens, et les petits récits de Kleist. » (pages 338-339). Constatant que Tonia était enceinte, Jivago médita sur la maternité. Il réfléchit aussi sur l'art, commenta les vers d'adolescent de Pouchkine, envisagea de créer « *une oeuvre durable, essentielle* » (page 343) en commençant « *par suivre et par imiter ses précurseurs et s'incliner devant eux* » ; mais il pensa que ce qui l'en empêchait était « *cet esprit d'emphase qui est maintenant si répandu : le genre "aube du futur" ; "édification d'un monde nouveau" ; "flambeau de l'humanité"* » (page 344).

Au printemps, il leur fallut préparer les travaux des champs. Mais survint Evgraf qui était « *encore plus influent que Samdéviatov, son activité et ses relations étant encore moins explicables* », ; « *comme un bon génie, un sauveur qui résout toutes mes difficultés* », il faisait, pour la deuxième fois, irruption dans la vie de Jivago qui se disait : « *Peut-être faut-il que parmi tous les personnages qui figurent dans une vie, il se trouve une force inconnue, un être presque symbolique qui vient à votre secours sans qu'on l'appelle.* » (page 347).

Jivago fréquentait la bibliothèque municipale d'Iouriatine, et lui qui n'allait pas dans la ville avait l'impression de l'y rencontrer. Il y consultait avec ardeur « *des revues statistiques locales et quelques travaux ethnographiques* » quand il remarqua un autre lectrice en qui il reconnut Larissa Fiodorovna Antipova. Son premier mouvement fut « *de se lever et de s'approcher d'elle. Mais il fut retenu par un sentiment de gêne et de contrainte qui était étranger à sa nature, mais qu'il éprouvait toujours devant elle [...] Il la voyait de trois quarts, presque tout à fait de dos, elle lisait avec passion, comme les enfants.* » Il se dit : « *Elle ne tient pas à plaire, à être belle, séduisante. Elle méprise cet aspect de la nature féminine et on dirait qu'elle veut se punir d'être si belle. Et cette hostilité hautaine envers soi-même la rend dix fois plus irrésistible.* » (page 351). Quand elle fut partie, il put voir qu'elle avait consulté des manuels de marxisme ; il put lire son adresse qui était celle du comité urbain du parti. Quelques jours plus tard, il alla la voir. Il lui parla de sa rencontre avec Strelnikov et de l'impression favorable qu'il lui avait faite, ajoutant : « *Son alliance avec les bolcheviks est un hasard. Tant qu'ils auront besoin de lui, ils le toléreront, ils feront route ensemble. Mais dès que la nécessité s'en fera sentir, ils le laisseront tomber sans pitié et le piétineront.* » (page 357). Elle constata : « *Autrefois, vous jugiez la révolution sans irritation, avec moins de dureté.* » et il rétorqua : « *Les promoteurs de la révolution n'aiment que le tohu-bohu et les chambardements. [...] Ils manquent de capacités réelles, ils n'ont pas de talent.* » Il affirma : « *L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre. Et la vie elle-même, le phénomène de la vie, le don de la vie, quoi de plus précieux, de plus enivrant?* » (page 358). Elle évoqua le temps où la ville fut occupée par les Blancs, des Tchèques, dont un des généraux était Galioulline qui l'avait beaucoup aidée car elle l'avait connue dans sa jeunesse qui avait été pauvre, précisant : « *C'est pourquoi mon attitude à l'égard de la révolution est différente de la vôtre.* » (page 359). Elle ajoutait : « *C'est seulement dans la mauvaise littérature que les vivants sont divisés en deux camps et n'ont aucun point de contact. Dans la réalité, tout est tellement entremêlé. Il faut être d'une irrémédiable nullité pour ne jouer qu'un seul rôle dans la vie, pour n'occuper qu'une seule et même place dans la société, pour signifier toujours la même chose !* » (page 359). Elle lui révéla que Strelnikov était en fait son mari, Pavel Pavlovitch Antipov, qui, tout en bombardant la ville, les protégeait, elle et sa fille, et, « *par un excès de sentiment* », ne cherchait pas à les voir ; il combattait pour lors en Sibérie contre Galioulline. Au passage, à l'égard des juifs, si elle regretta les pogroms, elle manifesta aussi son indignation devant leur incapacité à « *s'élever au-dessus de leur propre condition et à se fondre dans le reste de l'humanité dont ils ont eux-mêmes fondé la religion et qui leur serait si proche si elle les connaissait mieux.* » (page 362).

Un jour, Jivago ne revint pas de la ville le soir même. Il était resté chez Lara et avait ensuite prétendu chez lui que ses affaires l'avaient retenu à Iouriatine. Il « *trompait Tonia et lui cachait des choses de plus en plus graves, impardonnables. C'était la première fois que cela lui arrivait. Il aimait sa femme jusqu'à l'adoration. Il n'avait rien de plus cher que le calme de Tonia, sa sérénité. Il était prêt à défendre son honneur de toutes ses forces [...] Si quelqu'un l'eût blessée dans sa fierté, il aurait déchiré l'offenseur de ses propres mains. Or l'offenseur, c'était lui. [...] Il avait le sentiment d'être un criminel impuni [...] Il était accablé sous le poids de la mauvaise conscience* » (page 364). Il prit la « *décision de tout avouer à Tonia, implorer son pardon et ne plus voir Lara.* » (page 365).

Un jour, alors qu'à cheval il revenait à Varykino, il fut arrêté par « *trois cavaliers en armes* » qui le « *mobilisèrent comme médecin* » (page 367).

Dixième partie : 'Sur la grand-route'

Jivago fut conduit sur la grand-route, « *vieille comme le monde* », « *la plus ancienne de Sibérie* » (page 371), tout le long de laquelle « *les premiers soviets avaient été renversés depuis longtemps* » (page 372), le pouvoir étant passé aux mains de l'amiral Koltchak.

À Khodatskoïé, était célébrée la fin de la semaine sainte. Mais on y avait affiché un ordre de « *mobilisation des trois dernières classes* » (page 372) dans l'armée blanche : il concernait Terenti Galouzine, le fils du marchand Vlas Pakhomovitch Galouzine et d'Olga Nilovna (dont on suit les pensées tandis qu'elle erre dans la ville). À une réunion clandestine des opposants fut souhaitée l'union du « *prolétariat urbain* » et de « *la paysannerie laborieuse* » « *avec les Kirghizes et les Bouriates de la classe pauvre* » (page 382) pour « *renverser le pouvoir absolu des amiraux et des atamans, haïs du peuple, et établir celui des soviets des paysans et des soldats au moyen de l'insurrection générale.* » (page 383). S'y trouvaient Tiverzine et Antipov : « *mis au rang des divinités aux pieds desquelles la révolution déposait tous ses présents et tous ses sacrifices, ils étaient assis, silencieux et sévères comme des idoles ; la vanité politique les avait dépouillés de tout ce qu'ils avaient eu de vivant et d'humain.* » (pages 383-384). Mais les partisans se méfiaient de l'Armée rouge, car « *l'armée est toujours le fourrier de la contre-révolution* » (page 386).

Dans le village de Koutéiny, « *on célébrait le départ des recrues* » (page 387) qui furent félicitées par Galouzine. Soudain retentit « *le fracas tonitruant d'une détonation* » et « *une colonne de fumée noire s'éleva lentement au-dessus du bureau de l'administration cantonale* » (page 390).

Onzième partie : 'La Milice des Bois'

Jivago était prisonnier des partisans depuis un an, dans une armée sans cesse en mouvement. Il avait fait trois tentatives de fuite, et s'en était tiré à bon compte, car « *il était dans les bonnes grâces* » du chef, Livéri Mikoulitsyne, nul autre que le fils de l'intendant de Varykino, « *qui aimait sa compagnie et le faisait dormir dans sa propre cagna* ». Il était « *surchargé de travail. L'hiver, c'était le typhus, l'été la dysenterie, et avec la reprise des opérations le nombre des blessés augmentait* » (page 400). À cette époque, « *les partisans se repliaient presque constamment vers l'est* » (page 397) mais « *leur armée avait décuplé* » (page 400).

Alors que, « *d'après la convention de Genève, les médecins militaires et les membres des services sanitaires n'ont pas le droit d'être armés ni de prendre part aux combats* », Jivago fut un jour « *surpris en plein champ par une escarmouche* » contre des Blancs, parmi lesquels « *des jeunes gens qui appartenaient à la bonne société bourgeoise de la capitale* », qui montraient « *une crânerie exaltée, inutile, provocante.* » (page 401) et qu'il aurait aimé rejoindre. Mais il prit plutôt un fusil et « *se mit à tirer coup sur coup* »... sur un arbre ! (page 402). L'escarmouche terminée, il découvrit sur un partisan mort un papier contenant « *des citations du psaume 90 avec les altérations et les variantes que le peuple introduit dans ses prières et dont la répétition a fini par rendre l'original méconnaissable.* » (page 403), texte qui « *passait pour miraculeux* » (page 404). Mais, sur un Blanc qu'il avait lui-même involontairement atteint, il trouva le même psaume ! Or ce Blanc n'était qu'évanoui et Jivago lui fit revêtir le vêtement du partisan afin de pouvoir le soigner puis le laisser repartir pour qu'il continue « *à se battre contre les Rouges.* » (page 405).

Livéri Mikoulitsyne l'empêchait de dormir de nuit en nuit pour l'interroger sur la position de son père. Mais Jivago lui disait s'y connaître mal « *dans les diverses nuances du socialisme* » (page 405), ne pas voir de « *différence particulière entre les bolcheviks et les autres socialistes* », considérer qu'Averki avait « *un caractère de révolutionnaire* », représentait « *le principe de fermentation inhérent à l'âme russe.* » Livéri trouvait que Jivago avait « *l'instinct social atrophié comme une paysanne inculte ou un indécrottable bourgeois.* » Pourtant, il donnait des cours pour « *le développement spirituel des soldats* », leur apprenant à se bien conduire « *envers les êtres sans défense* ». Mais, pour Livéri, « *c'est un genre de tolstoïsme.* » (page 406). Jivago reconnaissait : « *Tout d'abord, le perfectionnement général comme on le comprend depuis Octobre ne m'enthousiasme pas. Deuxièmement, ce ne sont encore que des phrases et on les a déjà payées de tant de sang que, vraiment le jeu n'en vaut pas la chandelle. Troisièmement, et c'est le principal, lorsque j'entends parler de transformer la vie, je ne me possède plus et je tombe dans le désespoir. Transformer la vie ! Ceux qui parlent ainsi en ont peut-être vu de toutes les couleurs, mais la vie, ils n'ont jamais su ce que c'était, ils n'en ont jamais senti le souffle, l'âme. L'existence pour eux, c'est une poignée de matière brute qui n'a pas été ennoblie par leur contact et qui attend d'être travaillée par eux. Mais la vie n'est pas une matière ni un matériau. La vie, si vous voulez le savoir, n'a pas besoin de nous pour se renouveler et se refaçonner sans cesse, pour se refaire et se transformer éternellement. [...] Vos maîtres à penser ont la manie de citer des proverbes, mais ils ont oublié le plus important : "L'amour ne se commande pas", et ils ont pris l'habitude tenace de vouloir apporter la liberté et le bonheur à tous, et, en particulier à ceux qui ne leur demandent rien.* » (pages 406-407).

Le bruit courant qu'à Varykino « *tout a été détruit et pillé* », qu'a été « *fusillé tout ce qui était vivant dans le village* », Jivago voulait qu'on lui permît de s'y rendre, de savoir si Tonia avait accouché d'un garçon ou d'une fille. (page 408).

Un jour, il se dit qu'il avait toujours aimé la forêt « *lorsque le soir elle est transpercée par le feu du couchant. À ces moments, il avait l'impression de se laisser lui aussi pénétrer par ces colonnes de lumière. Comme si l'esprit de vie entraînait à flots dans sa poitrine, traversait tout son être et faisait jaillir des ailes de son dos. Tout adolescent se crée une image qui l'accompagnera toute sa vie, que, plus tard, il appellera son monde intérieur, sa personnalité. Cette image venait de renaître en lui avec sa force et son innocence primitives. C'est elle qui lui faisait voir dans la nature, dans la forêt, dans le couchant, dans tout le monde visible, le visage immense et innocent d'une petite fille. "Lara !" chuchota-t-il, les yeux à demi fermés. Et ce murmure s'adressait à toute sa vie, à toute la terre, à tout ce qui s'étendait devant lui, à l'espace illuminé par le soleil.* » (pages 412-413).

Prenant un moment de repos, il pensa à des questions médicales qu'il avait traitées : « *la volonté et la finalité conçues comme le résultat d'une adaptation progressive ; le mimétisme ; les pigments d'imitation et de protection ; la survivance des êtres les mieux adaptés ; la similitude probable entre la voie de la sélection naturelle et celle de la formation et de la genèse de la conscience ; la nature du sujet et celle de l'objet, leur identité et la manière de la définir.* » (page 415).

Il surprit un complot d'enlèvement de Livéri : on voulait « *le livrer aux Blancs ou le tuer* » (page 417). Cependant, « *l'attentat n'eut pas lieu* ». (page 418).

Il alla voir le partisan Pamphile Palykh qui souffrait de troubles mentaux, voyait des « *feux follets* ». C'« *était un moujik solide, aux cheveux ébouriffés, à la barbe noire,* » un de ces paysans dont le « *manque d'humanité* » était présenté par les intellectuels de gauche « *comme un miracle de la conscience de classe* », la « *barbarie comme un modèle de fermeté prolétarienne et d'instinct révolutionnaire* ». Mais, « *aux yeux de Iouri Andréievitch, ce costaud ténébreux et insociable était un dégénéré.* » (page 419). Il était tourmenté par le souvenir, entre ses nombreuses victimes, du meurtre gratuit d'un jeune commissaire politique qui avait été envoyé auprès des soldats.

Douzième partie : 'Le sorbier givré'

Alors que « *les familles des partisans suivaient dans leurs charrettes le gros de l'armée, avec leurs enfants et leurs biens* », un nouveau camp fut établi dans la taïga (page 425). Se promenant aux alentours, Jivago remarqua « *un beau sorbier solitaire, couleur de rouille, le seul de tous les arbres à avoir gardé ses feuilles* », qui avait « *créé une sorte d'intimité vivante avec les oiseaux* », qui, « *pris*

de pitié » pour eux, « avait cédé comme une mère qui dégrafe son corsage et donne le sein à son enfant » (page 426).

Eut lieu l'exécution des comploteurs qui devint « *une scène insensée* » (page 428).

À cette époque, « *les partisans subissaient leurs plus lourds revers. À la veille de leur propre écrasement, les Blancs décidèrent d'en finir une fois pour toutes avec les unités irrégulières de la forêt* » (page 429) et les encerclèrent. Jivago n'avait plus de médicaments. On décida d'envoyer les familles hiverner ailleurs. Après un rude combat, l'encerclement fut rompu. Ce qui fit affluer d'autres fuyards qui voyaient dans la Milice des Bois « *leur seule protection* » (page 432) mais provoquaient une effroyable pagaille. Parmi eux se trouvait une vétérinaire « *qui pratiquait secrètement la sorcellerie* » (page 425), une guérisseuse en laquelle Jivago s'amusait à voir une rivale. « *Sous le charme* » (page 439), il l'observa tandis qu'elle exorcisait une vache qui ne donnait pas de lait. Et, soudain, il fut envahi par l'image de Lara : « *Oh, comme il l'aimait ! Comme elle était belle !* » (page 442).

Un jour, on crut à une attaque ; « *c'était une fausse alerte* » (page 443), mais avait été envoyé par les ennemis un homme aux membres coupés portant une pancarte indiquant qu'« *un sort analogue attendait tous les partisans qui ne feraient pas leur soumission et ne rendraient pas leurs armes* » (page 443). Et le malheureux eut assez de force pour raconter les atrocités qui étaient commises en ville. Cela conduisit Pamphile Palykh à tuer « *lui-même sa femme et ses trois enfants* » (page 444) avant de disparaître du camp, « *tel un animal enragé* ». (page 445).

Livéri apprit à Jivago que « *la guerre civile est terminée. Koltchak est battu à plate couture. L'Armée rouge le poursuit.* » (page 447), que leurs familles n'étaient pas à Varykino qui « *avait été complètement abandonné* » (page 447), que les Blancs seraient encore à Iouriatine.

Inquiet, Jivago se décida, après ces « *dix-huit mois passés chez les partisans* » (page 448), à prendre la fuite. Sous le prétexte d'aller manger des baies gelées du sorbier, il « *s'éloigna du camp* » (page 450).

Treizième partie : 'En face de la maison aux statues'

Alors qu'« *il y avait peu de temps que les Blancs avaient abandonné* » Iouriatine, que les bolcheviks y imposaient leurs décrets, y proclamaient des menaces contre les bourgeois, y apparut « *un homme à l'aspect sauvage* » (page 454) : c'était Jivago, « *affaibli et épuisé* » par ces journées de marche où il avait vu « *des convois entiers de l'armée blanche* » arrêtés par « *la déroute de Koltchak* » (page 455), où il s'était méfié de toute rencontre.

Il se rendit en face de la maison aux statues, où habitait Lara. Il trouva la clé dans sa cachette et une lettre qui lui était adressée. Elle lui disait qu'à la nouvelle de son retour, elle s'était rendue à Varykino, l'invitait à profiter de l'appartement et terminait par : « *Je suis folle de joie.* » (page 458). Il fut inquiet : si elle était allée à Varykino, c'était que les siens n'y étaient plus.

Lisant les décrets, « *ces cris forcenés et ces exigences immuables* », il se dit qu'« *une fois dans sa vie, ce langage définitif, cette pensée sans détour l'avaient rempli d'enthousiasme* », se demanda « *comment peut-on divaguer des années de suite, avec cette fièvre qui ne se refroidit pas, sur des sujets inexistantes, depuis longtemps épuisés?* », en tomba évanoui (page 458). Mais, réanimé, il eut « *l'impression que tout irait pour le mieux, que tout lui réussirait, qu'il retrouverait et réconcilierait tout le monde, qu'il saurait tout méditer et tout exprimer.* » (page 460). Il vit dans cette « *folle excitation* » l'annonce d'« *un début de maladie* » (page 461).

Une couturière qui lui coupa les cheveux lui conseilla de se taire, de ne pas parler de ses aventures. Par contre, elle lui exposa les malheurs subis par la ville sous le règne des Blancs, les malheurs plus grands encore survenus à Varykino ; elle lui apprit qu'on était certain de sa propre mort, que son beau-père avait été « *rappelé à Moscou* » (page 466) et que Tonia avait accouché d'une fille, Macha. Constatant que le bois dont disposait Lara venait de Samdéviatov, « *cette découverte lui déchira le coeur* » car il « *se représenta la désinvolture d'Anfime Andrévitch et l'impétuosité féminine de Lara. Comment serait-il possible qu'il n'y eût rien entre eux? [...] La jalousie l'aveuglait.* » Il se traitait d'« *imbécile* » et se reprochait « *son manque de caractère et le langage ténébreux, irréel, de son adoration* » (page 469). Mais il se réjouit aussi de savoir les siens à Moscou, se promettant de les

rejoindre. Enfin, il s'exalta à la pensée de la Russie, « *cette mère glorieuse, incomparable, dont la renommée s'étend au-delà des mers, cette martyre, têtue, extravagante, exaltée, adorée, aux éclats toujours imprévisibles, à jamais sublimes et tragiques ! Oh, comme il est doux d'exister ! Comme il est doux de vivre sur la terre et d'aimer la vie !* » Et, voyant en Lara « *à la fois l'ouïe et la parole offertes en don aux principes muets de l'existence* », il se reprocha « *cet instant de doute* » : « *Comme tout en elle est au contraire parfait, irréprochable !* » (page 470).

Incapable de remuer, il se sentit atteint d'« *une sorte de typhus* » (page 472) et « *murmura silencieusement contre le ciel qui s'était détourné de lui et l'avait abandonné : "Pourquoi m'as-tu rejeté de ta face, Lumière éternelle, et livré aux ténèbres extérieures?"* » (page 473). Mais il se rendit compte qu'il était « *déshabillé, lavé, couché, avec une chemise propre, non pas sur le divan mais dans un lit, avec des draps tout frais et, mêlant aux siens ses cheveux et ses larmes, Lara pleurait avec lui.* » (page 473). « *Il fut précipité dans un abîme de félicité comme on tombe évanoui* » (page 474). « *Toute sa vie, il n'avait cessé de faire quelque chose, d'être occupé, de travailler chez lui, auprès de ses malades, de penser, d'étudier, de produire. Qu'il était bon de ne plus agir, de ne plus vouloir, de ne plus penser et, pour un moment, d'abandonner ces soins à la nature, de devenir soi-même une chose, un dessein, une oeuvre entre ses mains miséricordieuses, adorables, prodigues de beauté.* » Elle « *le nourrissait, le guérissait par des soins, par son charme radieux de cygne blanc, par le murmure grave et tiède de ses questions et de ses réponses.* » « *Plus encore que leur communauté d'âme, l'abîme qui les séparait du reste du monde les unissait. Tous deux avaient la même aversion pour tout ce que l'homme contemporain a de fatalement typique, pour son enthousiasme de commande, pour son emphase criarde et pour cette mortelle absence d'envolée que répandent avec tant de zèle les innombrables travailleurs des sciences et des arts afin que le génie continue de rester une grande rareté.* » (page 474).

Lara, si elle incita Iouri à, dès qu'il serait rétabli, retourner à Moscou, lui recommanda de rétablir sa situation de déserteur en exerçant la médecine à Iouriatine. Elle-même devait travailler car elle était en danger du fait que Strelnikov était un sans-parti ; elle se sentait redevable à celui qui était son mari. Elle disait qu'il était « *un coeur noble, généreux* », « *un homme d'une immense valeur, d'une telle droiture* » (page 475). Elle lui assura que, si Samdéviatov l'avait aidée et lui faisait la cour, il ne s'était pas « *glissé quelque chose de plus personnel* » parce qu'elle détestait « *ce contentement de soi masculin, moustachu, dressé sur ses ergots* » (page 477). Elle retrouvait en lui Komarovski qui avait fait d'elle « *une femme trop tôt, criminellement tôt, en m'initiant à la vie par son plus mauvais côté, en me la montrant dans un jour menteur, comme une comédie de boulevard.* » Jivago lui confia : « *Je ne t'aimerais pas avec autant de force s'il n'y avait rien à te reprocher, rien à regretter en toi. Je n'aime pas les justes, ceux qui ne sont jamais tombés, qui n'ont jamais fait un écart. Leur vertu est morte, elle a peu de prix. La beauté de la vie n'a pas été révélée à ceux-là.* » (page 478). Jivago connaissait Komarovski pour l'avoir vu quand la mère de Lara avait « *essayé de s'empoisonner* », pour avoir appris par Mikhaïl Gordon qu'il était le conseiller judiciaire de son père qu'il avait « *acculé à la banqueroute* » et poussé au suicide : « *C'est lui qui a fait de moi un orphelin.* » Il en était jaloux car « *la nature humaine et surtout la nature féminine est si obscure et contradictoire. Par un certain repli de ton dégoût, peut-être lui es-tu plus profondément soumise qu'à n'importe qui d'autre que tu aimes de ton plein gré, sans containte.* » Mais il ajouta : « *Je t'aime infiniment, à la folie, à en perdre la tête.* » (page 480).

Lara, revenant à Strelnikov, confia qu'elle l'avait vu devenu « *la personnification d'un principe, la représentation d'une idée* », « *livré aux mains d'une certaine force, d'une force très haute, bien sûr, mais qui tue sans pitié et qui un jour ne l'épargnera pas lui non plus.* » (page 481). Dans leur enfance, il était pour elle « *la pureté incarnée* » et elle s'était déjà fiancée à cet homme exceptionnel, ce « *fils d'un simple aiguilleur* » qui, « *par son seul talent et sa ténacité* », allait atteindre « *le sommet des connaissances universitaires contemporaines dans deux spécialités : les mathématiques et les lettres* » (page 481). Si leur union a été troublée, c'est que « *tout ce qui était l'usage courant, qui était réglé par des coutumes, le foyer des hommes, l'ordre humain, tout cela a été réduit en poussière par les bouleversements de la société et sa reconstruction. [...] Il ne reste que la force inhabituelle, inadaptée, d'un certain besoin d'amour mis à nu, dépouillé de tout, pour lequel rien n'a changé parce que de tout temps il a grelotté, il a tremblé, il s'est élancé vers une détresse proche de la sienne,*

aussi dépouillée, aussi solitaire. Toi et moi, nous sommes comme Adam et Ève qui au début du monde n'avaient rien pour se vêtir. Voici venir la fin du monde et nous n'avons guère plus de vêtements ni de foyer. Et nous sommes le dernier souvenir de tout ce qui a été infiniment grand, de tout ce qui s'est fait au monde pendant des millénaires qui se sont écoulés entre eux et nous et, en souvenir de ces merveilles disparues, nous respirons, nous aimons, nous pleurons, nous nous cramponnons l'un à l'autre, nous nous serrons l'un contre l'autre. » (page 482).

Chacun poussé par « *l'appel du devoir* », Lara retournerait vers un Strelnikov redevenu l'homme qu'il était avant, comme Jivago irait vers Tonia. Elle et Antipov avaient été victimes de l'« *égarement de la société* » quand « *le mensonge vint sur la terre russe* », quand furent perdues « *les inspirations du sens moral* », quand s'est imposée « *cette imbécillité déclamatoire, ce besoin impératif de philosopher pour la montre, sur les sujets à la mode, sur la marche du monde* ». Se considérant alors comme « *un pédant, un médiocre, un homme étriqué* », « *il est parti à la guerre* » et alors commença « *son extravagance provocante* » : « *il marche à une perte certaine à cause de cette ambition stupide.* » (page 484). Quand elle soupira : « *Oh ! si je pouvais le sauver !* », Jivago s'écria : « *Aime-le, aime-le. Je ne suis pas jaloux de lui, je ne t'empêcherai pas de l'aimer.* » (page 485).

Avant de partir pour Moscou, il « *prit du service dans trois endroits* », tandis que Lara s'employait aux soins du ménage (page 485). Mais il se lassa d'être soumis à des autorités qui ne voyaient en lui qu'« *un partisan des ténèbres et de l'asservissement de l'homme* », qui attribuaient son habileté à porter des diagnostics à son intuition, qui lui reprochaient son intérêt pour « *la question du mimétisme* » (page 487). Lara constata : « *L'instauration de ce régime nouveau se fait en plusieurs étapes. Au début, c'est le triomphe de la raison, l'esprit critique, la lutte contre les préjugés. Ensuite vient la seconde période. La prépondérance des forces obscures, des "intrus", des faux sympathisants. Les soupçons, la délation, les intrigues, la haine grandissent.* » (page 488). Ils pouvaient craindre d'être arrêtés tous les deux. Comme il était impossible de fuir, ils décidèrent de se cacher à Varykino qui était « *complètement désert* ».

Une lettre de Tonia lui apprit qu'avec « *quelques hommes politiques en vue* », « *l'oncle Nicolai Alexandrovitch Groméko, papa et nous [elle et sa fille, Macha] sommes exilés de Russie* » (page 496), qu'elle espérait qu'il pourrait les rejoindre car elle était certaine qu'il était vivant. Elle ajoutait : « *Tout le malheur vient de ce que je t'aime et de ce que tu ne m'aimes pas* » (page 497) ; elle lui souhaitait : « *Arrange ta vie comme tu veux, pourvu que tu t'en trouves bien* ». Mais, signalant que Lara l'avait « *aidée au moment de ses couches* », elle continuait : « *Je dois reconnaître en toute sincérité que c'est quelqu'un de bien, mais [...] elle est exactement le contraire de ce que je suis. Je suis venue au monde pour rendre la vie plus simple et chercher la voie droite, elle pour tout compliquer et détourner du droit chemin* ». Iouri « *poussa un gémissement involontaire et porta la main à la poitrine. Il sentit qu'il allait s'évanouir, fit quelques pas en titubant et s'écroula sur le divan sans connaissance* » (page 498).

Quatorzième partie : « *Retour à Varykino* »

Komarovski survint, en route vers l'Extrême-Orient où allait se former, en Mongolie, une république indépendante tolérée par les Soviétiques et où il serait ministre de la justice. Il avait fait un détour par Iouriatine pour faire savoir que Lara, Strelnikov et Jivago étaient « *en danger de mort* » (page 501) car ils contredisaient la manière de vivre communiste, et qu'il était le seul à pouvoir les sauver en emmenant avec lui Lara et Iouri et en écartant la menace sur Antipov. Mais Iouri refusa, et Lara ne voulut pas partir sans lui. Komarovski, buvant de « *l'alcool pharmaceutique étendu d'eau que Iouri avait rapporté de l'hôpital* », « *s'enivrait peu à peu* » (page 506), ratiocinait au sujet de la Mongolie, s'incrusta au point qu'il leur fallut lui offrir le gîte.

Par une autre source, Lara apprit que Jivago allait être arrêté. Ils décidèrent de se cacher à Varykino, même si « *s'installer dans ce trou sauvage au plus dur de l'hiver, sans provisions, sans forces, sans espoir, est la plus grande des folies* » (page 509). Avec Katia, ils partirent dans un traîneau tiré par un cheval. Comme Jivago ne pouvait supporter l'idée de s'installer dans son ancienne maison, ils allèrent dans celle des Mikoulitsyne que ceux-ci avaient abandonnée et dont il leur sembla qu'elle avait un « *locataire mystérieux* » (page 516). Jivago y fut attiré par la table, brûlant de l'« *envie de gribouiller,*

d'écrire des lignes » (page 515), pensant obtenir de Samdéviatov qu'il les nourrisse pendant six mois et qu'en guise de paiement il ait l'ouvrage qu'il s'engagerait à écrire, « *un manuel de médecine par exemple, ou une oeuvre littéraire, un recueil de vers* » ou la traduction d'« *un livre très connu, de réputation mondiale* » (page 519). Aussi, dans « *la nuit de gel qui était d'une splendeur ineffable* », « *entouré d'un silence béni, plein de bonheur, où passait le souffle délicieux de la vie* » (page 520), il transcrivit des poèmes anciens dont '*L'étoile de Noël*', '*Nuit d'hiver*'. Il en conçut de nouveaux où il chanta la nature (page 521). Se sentant pénétré du « *sentiment de la pureté triomphante de l'existence* », il remercia Dieu de ses dons (page 522). Il entendit alors des loups et s'en effraya, voyant en eux « *l'image de la force hostile qui voulait leur mort ou leur départ de Varykino* » (page 525).

La nuit suivante, il déchira ses essais de la veille car « *leur artifice lui sautait aux yeux et le désolait. Toute sa vie, il avait rêvé d'une originalité estompée et mise en sourdine, invisible au premier abord, dissimulée sous le voile d'une forme courante et familière. Toute sa vie, il s'était efforcé d'élaborer ce style direct et sans prétention qui permet au lecteur et à l'auditeur d'accéder au contenu sans même remarquer comment il s'en rend maître. Toute sa vie, il avait eu le souci d'un style qui n'attire l'attention de personne, et il était effaré de voir combien il était encore loin de cet idéal.* » Il se mit alors à raconter « *la légende de saint Georges le Brave* » (page 525). Mais il fut interrompu par Lara qui, ayant entendu les loups, voulait qu'ils partent. Et, tandis que Jivago se sentait fatigué, elle souffrait d'« *une liberté aussi chaotique* », aurait voulu être soumise « *à une règle, n'importe laquelle* », « *avoir un travail, des obligations* », « *pouvoir mener une vie honnête et raisonnable* » (page 527). Si « *retourner en ville après leur récente disparition, au moment où les arrestations y battaient leur plein, était de la déraison pure, il était à peine plus raisonnable de s'attarder seuls et sans arme, en plein hiver, dans cette effroyable solitude pleine de ses propres dangers.* » (pages 527-528). Il attela, mais au moment de partir, Lara trouva que c'était trop tard dans la journée.

Le lendemain, Komarovski survint, les invitant de nouveau à partir avec lui en Extrême-Orient ou du moins à Iouriatine, ce que voulait Lara tandis que Jivago entendait rester là. Komarovski lui révéla que « *Strelnikov a été pris, condamné à mort et fusillé* » (page 534). Aussi, pour inciter Lara à partir avec Komarovski, Jivago décida de prétendre qu'il les suivrait dans son traîneau. Mais, dès qu'il furent partis, il se déchira : « *Qu'est-ce que j'ai fait? Je l'ai donnée, j'ai renoncé à elle, je l'ai livrée. Se jeter à leur poursuite, les rattraper, la faire revenir.* » (page 535). Il pensait qu'elle voyait en lui un « *fantaisiste entêté* » (page 536). De loin, il lui dit : « *Adieu, mon unique, mon aimée perdue à jamais !* » (page 536) - « *Adieu, Lara, au revoir dans l'autre monde, adieu, ma beauté, adieu, ma joie, insondable, inépuisable, éternelle.* » - « *Je ne te reverrai plus, plus jamais, plus jamais de ma vie, jamais je ne te reverrai.* » (page 537). Mais, bientôt, il se dit aussi : « *Avant tout survivre. Ne pas s'abandonner à l'insomnie. Ne pas se coucher. Travailler toute la nuit jusqu'à l'abrutissement. [...] Je mettrai toutes mes larmes dans quelque chose qui soit digne de toi, et qui reste. J'inscrirai ton souvenir dans des images tendres, tristes à vous fendre le coeur. Je resterai ici jusqu'à ce que ce soit fait. Et, ensuite, je partirai, moi aussi.* » (page 538).

Mais « *il devenait lentement fou* », « *perdait la notion du temps* », « *buvant et écrivant des vers consacrés à Lara* », obéissant cependant « *aux exigences d'une retenue intérieure qui lui interdisait de dévoiler trop franchement des sentiments personnels et des événements réels* » (page 539). « *À côté de cette lamentation sur Lara, il achevait de griffonner des barbouillages écrits à des époques différentes sur toutes sortes de sujets* ». Ainsi, il voyait l'Histoire « *à l'image de la vie du règne végétal* » au fil des saisons : « *personne ne fait l'Histoire, on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit l'herbe pousser.* » (page 540). Il nota aussi que « *l'art est toujours au service de la beauté et que la beauté est le plaisir de posséder une forme, que la forme est à son tour la clé organique de l'existence, que tout être vivant doit posséder une forme pour exister et qu'ainsi tout art, y compris l'art tragique, est un récit sur le bonheur d'exister.* »

Dans une draine, « *Anfime Éfimovtch vint prendre de ses nouvelles* », remporta la jument mais promit de revenir le chercher « *pour l'emmener définitivement de Varykino* ». (page 541).

Survint plutôt un homme qui se conduisit comme s'il connaissait les lieux, qui devait donc être le « *locataire mystérieux* » auquel ils avaient pensé à leur arrivée. C'était Strelnikov. Lui et Jivago parlèrent des heures « *comme seuls savent parler les Russes en Russie, comme parlaient en*

particulier les affolés et les angoissés, les enragés et les frénétiques que tous étaient alors. » Jivago « sentait que Strenikov cachait un secret important, qui lui pesait, et il n'en était que plus prodigue en confidences sur tout le reste. C'était la maladie du siècle, la folie révolutionnaire de l'époque. » (page 543). « Les gens inventaient, s'accablaient eux-mêmes, non seulement sous l'effet de la peur, mais encore à la suite d'un vertige de destruction, de leur plein gré, dans un état de transes métaphysiques, dans cette passion d'auto-accusation que l'on ne peut plus arrêter une fois qu'on lui a lâché la bride. » Strelnikov avoua être venu pour voir sa femme et sa fille (page 544). Il se cachait depuis qu'il avait été dénoncé par un « petit va-nu-pieds » et devait passer devant un tribunal militaire. Jivago devina que ce dénonciateur était Térenti Galouzine. Strelnikov avait pu fuir de la Sibérie orientale jusqu'à cette région où il était connu, avait pu se cacher un temps mais était maintenant dépesté. Aussi invita-t-il Jivago à partir sans délai car autrement il serait compromis avec lui. Parlant de la révolution, il disait qu'on ne pouvait la comprendre que si on venait de « l'univers des faubourgs, des voies ferrées et des casernes de travailleurs », que si on faisait partie « des spoliés, des offensés » (page 546) ; il affirmait que lui et les autres révolutionnaires avaient « pris la vie comme une campagne militaire » ; que, s'ils n'avaient « apporté que du malheur », ils étaient aussi des martyrs ; que la pensée socialiste et le marxisme avaient montré la racine du mal au XIXe siècle : « l'appétit bestial et éhonté de l'argent » (page 547) ; que toutes les révolutions du XIXe siècle s'étaient « exprimées dans la personne de Lénine, pour s'abattre sur le passé comme une incarnation du châtement. Et, à côté de lui, s'est dressé l'immense, l'ineffaçable visage de la Russie, qui s'est mise à flamber brusquement aux yeux du monde entier comme un cierge expiatoire pour tout le malheur et toute l'infortune humaine. » (page 548). Résumant son destin, il faisait tout partir de la vue d'une lycéenne chez laquelle on pouvait lire « l'alarme du siècle, son inquiétude » (page 548). « C'est pour cette petite fille que je suis allé à l'université, pour elle que je suis devenu professeur, et que j'ai pris un poste dans ce louriatine que je ne connaissais pas. J'ai englouti une masse de livres et acquis une foule de connaissances pour lui être utile et être auprès d'elle lorsqu'elle aurait besoin de mon aide. Je me suis engagé dans l'armée pour la reconquérir après trois ans de mariage, puis après la guerre et mon retour de captivité, j'ai profité de ce que l'on me tenait pour mort pour me consacrer tout entier à la révolution sous un nom d'emprunt, et pour la venger jusqu'au bout de tout ce qu'elle avait souffert, pour effacer à jamais tous ces tristes souvenirs, pour qu'il n'y ait plus de retour au passé. [...] Mais je voulais d'abord mener à bien la tâche de ma vie. » (page 549). Après « six ans de séparation », « six ans pendant lesquels je me suis dominé », il aurait pu s'élancer vers sa femme et sa fille, mais « il me semblait que la liberté n'était pas encore entièrement conquise. Je devais d'abord la conquérir et ensuite, me disais-je, je leur appartiendrais tout entier, mes mains seraient libres ! Et maintenant tout l'édifice est réduit en poussière. Demain on se saisira de moi. [...] On me prendra et on ne me laissera pas me justifier. Ils se jeteront sur moi, ils me fermeront la bouche avec leurs cris et leurs injures. Est-ce que je ne sais pas comment cela se passe ? » (page 550). Au matin, après une nuit tourmentée de rêves, Jivago, qui lui avait fait part de l'admiration que Lara avait pour lui, constata qu'il s'était suicidé (page 552).

Quinzième partie : 'La fin'

Pendant les « huit ou neuf dernières années de sa vie », Jivago « ne cessa de décliner et de se laisser aller ». Au printemps de 1922, avec un jeune compagnon, « il était arrivé à Moscou [...]. Il était maigre, hirsute, il paraissait encore plus sauvage qu'à son retour à louriatine. » (page 555). « Tout le monde s'écartait de lui, comme s'il avait été dangereux de le fréquenter ». Il « s'était rendu à la vieille maison des Sventitski » où « on lui avait dit que sa famille n'y était plus revenue » (page 566). « L'ancien concierge Markel était devenu administrateur de la cité des Minotiers ». Dans les salons où il avait passé son enfance, Jivago « apprit dans quelles circonstances sa famille avait quitté Moscou pour l'étranger. » (page 556).

Il avait traversé des régions dévastées par la guerre civile, où les champs de seigle, abandonnés, étaient envahis par les mulots, tandis que, « délivrées de l'homme, les forêts resplendissaient comme des prisonniers rendus à la liberté. » Il « était suivi de loin par une meute de chiens de garde, campagnards, sauvages et velus, effrayants » (page 558). C'était dans un de ces villages

abandonnés qu'il avait rencontré « *un adolescent qui était pieds nus, en guenilles, et hirsute* » (page 559). Or c'était Vassia Brykine avec qui il avait voyagé dans le train. Le docteur l'emmena et, en route, « *Vassia lui raconta toutes sortes d'horreurs.* » (page 560).

En 1922, c'était « *la N.E.P., la plus équivoque et la plus fausse des périodes du régime soviétique* » (page 555). « *L'entreprise privée n'était plus interdite, le commerce était libre, quoique sévèrement réglementé. Les affaires étaient réduites aux proportions du troc [...] L'agitation mesquine des hommes d'affaires ne produisait rien de nouveau, n'enrichissait en rien la ville dévastée. Mais la revente stérile d'objets déjà vendus dix fois faisait faire des fortunes.* » (page 564).

Vassia fit des études pour devenir un ouvrier du livre et imprima les « *minces brochures* » que Jivago écrivait et où il « *exposait sa philosophie, ses opinions de médecin, ses définitions de l'état de santé et de l'état de maladie, ses idées sur le transformisme et l'évolution, sur la personne considérée comme le fondement biologique de l'organisme, ses considérations sur l'Histoire et la religion [...] ses descriptions des lieux de la rébellion de Pougatchev [...], ses vers et ses récits.* » Ces brochures « *se vendaient bien* » (page 565).

Puis « *les relations du docteur avec Vassia se refroidirent* » car le jeune homme était attiré par la révolution. Il « *s'étonnait de la froideur et de la nonchalance des démarches* » que faisait Jivago qui « *essayait de faire réhabiliter politiquement sa famille, afin de permettre son retour en Russie* » et « *demandait un passeport pour l'étranger et l'autorisation d'aller chercher sa femme et ses enfants à Paris.* » (page 566). « *Ils finirent par se séparer.* » Jivago se vit « *attribuer une partie de l'ancien appartement des Sventitski* ». « *Peu après, il abandonna la médecine, commença à se laisser aller, cessa de voir ses amis et tomba peu à peu dans la misère.* » (page 567). Il se fit alors traiter de haut par l'ancien concierge : « *Tu as fait des études sans fin et tous ces efforts pour rien. [...] Il ne fallait pas filer en Sibérie et lâcher la maison à un moment grave [...] Tu n'as pas su garder ta Tonia, elle vagabonde maintenant à l'étranger. [...] On ne peut même pas se mettre en colère contre toi, pauvre type, va !* » (page 569). Seule, dans la famille de Markel, sa fille, Marina, avait de la considération pour lui ; elle vint de temps en temps « *chez lui pour l'aider à faire son ménage* » ; puis elle y resta et « *devint ainsi, sans passer par l'état civil, la troisième femme de Iouri Andréievitch.* » « *Ils eurent des enfants,* » deux filles (page 570). Ils vécurent de petits métiers et, un jour qu'ils livraient du bois qu'ils avaient scié, il constata que l'occupant de l'appartement soulignait le texte d'une des brochures qu'il avait écrites. (page 571).

Un jour de l'été 1929, Jivago, Marina et Doudorov se trouvaient chez Gordon et avaient « *une de ces conversations d'été, paresseuses et lentes, que nouent entre eux des camarades de classe dont l'amitié remonte à un nombre incalculable d'années.* » Les deux amis de Jivago étaient de « *bons professeurs* » qui « *passaient leurs vies parmi de bons livres, en compagnie de bons penseurs, de bons compositeurs, écoutant de la musique qui serait toujours bonne et qui n'était que de la bonne musique, et ils ne savaient pas que d'avoir un goût moyen est pire que de n'avoir pas de goût.* » (page 572). Et ils n'avaient guère de vocabulaire. Pourtant, ils accablaient de reproches un Jivago qui les écoutait « *avec humilité* ».

« *Doudorov revenait de son premier exil.* » Après être allé en prison, avoir été « *politiquement rééduqué* », « *ses paroles vertueuses étant dans l'esprit du temps* », « *il avait été rétabli dans ses droits. Il avait reçu l'autorisation de reprendre ses cours et ses travaux à l'université.* » « *Cette tartuferie était précisément ce qui mettait Iouri Andréievitch hors de lui.* » (page 573). Il « *ne pouvait supporter ce mysticisme politique des intellectuels soviétiques* », mais il cachait à ses amis ce sentiment « *pour éviter toute querelle* ». Cependant, il préféra les quitter, alléguant, bien que n'ayant « *pas encore quarante ans* » et n'étant « *ni un ivrogne ni un noceur* », « *la sclérose des vaisseaux cardiaques* » dont il souffrait et dans laquelle il voyait « *la maladie des temps modernes* » dont les causes seraient « *d'ordre moral* » car « *l'immense majorité d'entre nous est contrainte à une duplicité constante, érigée en système. On ne peut, sans nuire à sa santé, manifester, jour après jour, le contraire de ce qu'on ressent réellement ; se faire crucifier pour ce que l'on n'aime pas.* » (page 574). Mais Gordon voulut lui faire la leçon : « *Convienst-tu que tu dois changer, réformer ta vie? [...] Tu dois mettre un peu de clarté dans tes relations avec Tonia et Marina [...] En outre, un homme comme toi devrait avoir honte d'enterrer son talent. Tu dois t'éveiller de ton sommeil et de ta paresse, te redresser, essayer de comprendre ce qui se passe, renoncer à cette arrogance injustifiée, oui, à cette*

morgue inadmissible, tu dois reprendre ton travail de médecin. » Jivago prétendit : « *Il me semble que tout va s'arranger. [...] J'ai une envie folle, passionnée, de vivre, et vivre, cela signifie toujours s'élançer en avant, vers quelque chose de supérieur, vers la perfection* ». (page 575). Il révéla qu'avec Marina, qui le vouvoyait tandis qu'il la tutoyait, « *l'égalité est rétablie* », qu'il recevait, dans des lettres de Paris, « *chaleureuses et tendres* », des nouvelles de ses enfants.

Le lendemain, « *Marina accourut chez Gordon* » : Jivago n'était pas rentré à la maison (page 576). Le surlendemain, il envoya des lettres où il disait que, « *pour réformer plus vite et complètement sa destinée, il désirait rester seul quelque temps* » (page 577). Marina, « *habituée aux bizarreries passées du docteur, finit par prendre son parti de cette dernière extravagance* ». Il avait rencontré son demi-frère, Evgraf, qui, « *comme d'habitude, semblait tomber du ciel* » et qui avait eu l'idée de sa « *retraite clandestine* » (page 578), lui loua une chambre, lui donna de l'argent, lui trouva un emploi, entreprit de le réunir à sa famille parisienne. Il put « *mettre en ordre des oeuvres anciennes* » (page 579) et en composer de nouvelles, des articles et des vers qui « *avaient tous le même thème. Ils parlaient de la ville* » : son état, son rayonnement artistique, la langue qu'on y parle, etc. (page 580). « *Un matin, à la fin d'août* », alors qu'il allait pour la première fois « *à son travail à l'hôpital* » (page 581), le tramway dans lequel il se trouvait ne cessant d'être ralenti, il « *eut soudain une nausée qui le priva de toutes ses forces* » et, essayant d'ouvrir la fenêtre, « *ressentit une douleur inconnue, irréparable, et comprit que quelque chose en lui s'était déchiré, qu'il avait fait un geste fatal et que tout était perdu* ». (page 583). Étant parvenu à sortir, « *il s'écroula sur le pavé et ne se releva plus* » (page 584).

« *Lorsqu'on eut ramené le défunt dans la maison où il avait vécu* », Marina, « *semblant avoir perdu la raison* », « *s'était agrippée au corps et on ne pouvait l'en détacher. [...] Le lendemain, sa frénésie était tombée, cédant à une hébétude muette.* » (page 586). Elle et les amis de Jivago s'effacèrent devant Evgraf et Lara qui s'occupèrent de tout. Elle n'était « *arrivée d'Irkoutsk que depuis deux jours* » et était venue « *par hasard* » (page 588) dans la maison où avait sa chambre Antipov dont elle voulait croire qu'il avait été fusillé ; quand elle apprit qu'il s'était suicidé (page 589), elle se dit : « *Il ne reste plus personne. L'un est mort. L'autre s'est tué. Seul survit celui qu'il aurait fallu tuer, celui que j'ai essayé de tuer, mais que j'ai manqué, cet homme nul, inutile, qui a transformé sa vie en une chaîne de crimes [...] qui s'agite, va et vient dans des coins mythiques de l'Asie.* » (page 592). Ressentant, en pensant à Jivago, « *une vague de fierté et de soulagement* », se sentant enveloppée du « *souffle de liberté et de détachement qui émanait toujours de lui* », « *couvrant le milieu du cercueil, les fleurs et le corps de son propre corps, de sa tête, de sa poitrine et de ses mains grandes comme son âme* » (page 593), « *remplie maintenant de cette connaissance sombre, indistincte, connaissance de la mort, disponibilité envers elle, sans aucun désarroi* » (page 594), elle regretta qu'« *on ne fasse pas de service religieux* » (page 592).

En effet, Jivago reçut une « *incinération civile* », et furent assez nombreux ceux qui vinrent lui « *rendre un dernier hommage* » : « *beaucoup de personnes qui avaient connu Jivago à différentes époques de sa vie* » et « *les admirateurs inconnus de ses idées scientifiques et de sa muse* » (page 585). Lara « *prit part au tri des papiers* » avec Evgraf. Un jour, elle « *sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir ou disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue dans un des innombrables camps de concentration du Nord.* » (page 596).

Seizième partie : "Épilogue"

À l'été 1943, le commandant Doudorov et le sous-lieutenant Gordon, qui rejoignaient le front, se rencontrèrent. Ils étaient tous deux passés par des « *camps pénitentiaires* » (page 601), celui de Gordon étant particulièrement sévère ; il avait pu y échapper quand, la guerre venue, il put s'engager dans « *un régiment pénitentiaire* » et, malgré tout, survivre à « *des mois et des mois dans une tempête de feu* » (page 602), que Doudorov considérait « *comme une tempête purificatrice, une bouffée d'air pur, un vent de délivrance* », ajoutant que « *la collectivisation a été une faute, un échec, qu'on ne pouvait pas avouer. Afin de masquer l'échec, il a fallu recourir à tous les moyens d'intimidation possibles pour ôter aux gens l'habitude de juger et de penser, pour les forcer à voir ce*

qui n'existait pas et à prouver le contraire de l'évidence. [...] Lorsque la guerre a éclaté, la réalité de ses horreurs, du danger qu'elle nous faisait courir, de la mort dont elle nous menaçait, a été un bien auprès de la domination inhumaine de l'imaginaire ; elle nous a apporté un soulagement parce qu'elle limitait le pouvoir magique de la lettre morte. Les forçats comme toi n'ont pas été les seuls à respirer soudain plus librement, à pleine poitrine ; tous sans exception, à l'arrière comme au front, ont ressenti un véritable bonheur en se jetant avec ivresse dans le creuset de la lutte terrible, mortelle et salutaire.» (page 603).

Doudorov avait subi la pratique de « l'éreintement des professeurs », à laquelle s'était particulièrement employée une élève, Khristina Orletseva, « cette hostilité invétérée masquant un amour jeune mais profond, inavoué et ancien » (page 604). Il s'étaient aimés et fiancés au cours de l'été 41, tandis qu'ils se préparaient à la guerre qui, cependant, les avait séparés. Elle y avait fait une « action d'éclat » et avait connu une « mort héroïque » (page 601).

Doudorov et Gordon se trouvèrent dans une « ville dynamitée et à demi réduite en cendres » (page 606) où ils écoutèrent « Tania la lingère » parler de « son entrevue avec le général de brigade Jivago » auquel elle raconta sa vie très malheureuse, et qui lui promit de la revoir et de s'occuper d'elle (page 607). Doudorov et Gordon comprirent qu'elle était la fille de Lara et du docteur Jivago. Gordon put méditer : « Ce n'est pas la première fois qu'on voit cela dans l'Histoire. Ce qui est conçu d'une façon idéale et élevée devient grossier, se matérialise. [...] C'est ainsi que la Russie des Lumières est devenue la révolution russe. » (pages 614-615).

« Cinq ans, dix ans plus tard, peut-être, par une paisible soirée d'été, Gordon et Doudorov étaient de nouveau réunis » à Moscou, et « feuilletaient le recueil qu'Evgraf avait fait des écrits de Iouri Jivago ». « La victoire n'avait pas apporté la lumière et la délivrance qu'ils en attendaient ; pourtant les signes avant-coureurs de la liberté flottaient dans l'air depuis la fin de la guerre [...] Ils avaient l'impression que cette liberté intérieure était venue, que l'avenir, ce soir-là justement, s'était posé, palpable, dans les rues qui couraient à leurs pieds, qu'ils étaient entrés dans cet avenir et qu'ils s'y trouvaient désormais. Un sentiment de sécurité heureuse et attendrie pour cette sainte ville, pour toute la terre, pour les personnages de cette histoire qui avaient vécu jusqu'à cet instant et pour leurs enfants, les pénétrait et les baignait de la musique silencieuse du bonheur qui se répandait au loin autour d'eux. Et le livre qu'ils tenaient dans leurs mains paraissait savoir tout cela et apporter à leurs sentiments une confirmation et un soutien.» (pages 615-616).

Dix-septième partie : «Vers de Iouri Jivago»

1. «Hamlet»

Hamlet, ou l'acteur qui l'interprète, confondu avec le Christ au jardin de Gethsémani, craint et accepte le dessein de son père qui le soumet aux « pharisiens ».

2. «Mars»

C'est un hymne au printemps, au dégel, à la reprise des travaux agricoles.

3. «La semaine sainte»

Elle est identifiée à la renaissance de la nature au printemps.

4. «La nuit blanche»

Le poète rappelle à une amie d'autrefois une « nuit de printemps transparente » à Saint-Pétersbourg.

5. "La débâcle du printemps"

Dans l'Oural, un cavalier entendait les bruits de la nature au printemps qu'écoutaient aussi les partisans.

6. "Aveu"

Avec le retour de la vie, les femmes sont « à nouveau crucifiées » et « à nouveau » le poète « cherche des prétextes » pour échapper à celle qui le « rend fou » car « c'est la passion / Qui me pousse aux ruptures ».

7. "Été en ville"

De la figure d'une femme on passe à l'orage qui éclate dans la nuit, le jour faisant revenir la chaleur.

8. "Le vent"

Il ébranle tout « pour donner à ton chagrin / Les mots qu'il faut à ta berceuse ».

9. "Le houblon"

Plutôt que le « lierre » ou qu'« un plaid », le poète préfère « le houblon » (qui, en russe, a le sens d'ivresse).

10. "L'été de la Saint-Martin"

À la Saint-Martin, pour les humains comme pour la forêt, s'imposent l'automne, le sentiment « que toute chose ici-bas a sa fin ».

11. "La noce"

La musique de l'accordéon résonne le jour du mariage et encore le lendemain, et fait danser les invités, le poète se demandant : « Et la vie, est-ce autre chose [...] Que se fondre en tous les autres / Comme en don de soi? »

12. "L'automne"

Le poète et sa compagne vivant dans une cabane de rondins, elle s'y dépouille de sa robe « tel de ses feuilles notre bois » et se jette dans son étreinte, le consolant quand « vivre inspire le dégoût ».

13. "Conte"

Un guerrier à cheval qui s'était vu conseiller par une voix de craindre l'abreuvoir se rendit tout de même à la rivière où il vit un dragon enserrant le corps d'une femme. Le monstre mort, ils sont « tantôt tout en larmes / par excès de joie, / Et tantôt leur âme / dans l'oubli se noie. / Tantôt ils renaissent. »

14. "Août"

Le poète sort d'un rêve où il se vit, le dix août, jour de la « Transfiguration de Jésus-Christ », sur le point d'être enterré et faisant ses adieux au Christ, à la femme, à la poésie.

15. "La nuit d'hiver"

Tandis que sévit l'hiver, à l'intérieur, « *jambes et mains se recouvrent / Destins mêlés* ».

16. "Séparation"

Un homme constate « *les traces de dévastation* » laissées par le départ de la femme aimée, dont il se souvient comment il l'avait recueillie, dont l'image s'impose à lui.

17. "Rendez-vous"

Un jour d'hiver, vient chez le poète la femme aimée, et il se dit : « *Que nous importe / Si le monde est sans coeur* », ce monde « *où seuls des commérages / Sont restés de ces ans* ».

18. "L'étoile de Noël"

Vient vers la crèche de Jésus, éclairée par une « *étoile jamais vue* », une foule de porchers, de vachers, de bergers, parmi lesquels les mages, et, arrivés, ils voient que « *l'étoile de Noël contemplait Notre Dame* ».

19. "L'aube"

Après la tristesse du souvenir de l'amie perdue, le poète veut se « *mêler à la foule* », se fondre avec l'hiver : « *Je suis vaincu par tous ceux-là / Et cela seul est ma victoire.* »

20. "Le miracle"

Le Christ « *accablé déjà de tristes pressentiments* » cheminait dans un désert où il aperçut un figuier auquel il reprocha d'être inutile et qui, « *foudroyé, devint comme une pierre* », ce qui fut un miracle puisque les lois de la nature n'avaient pas agi.

21. "La terre"

Le printemps se manifeste « *insolemment* », et, « *si l'horizon brumeux se plaint, / Si l'odeur d'humus est amère* », le poète est « *là pour réconcilier / Les lointains dans leur solitude* » car « *toute existence attend / Sa chaleur d'un peu de souffrance* ».

22. "Les derniers jours"

Ce sont ceux du Christ que les pharisiens veulent faire condamner tandis que le peuple se rappelle son histoire, les miracles qu'il a faits.

23. "Marie-Madeleine (I)"

Elle s'adresse au Christ, lui sachant gré de l'avoir sauvée, se disant attachée à lui, lui serrant les pieds avant « *la croix où tu seras cloué* ».

24. "Marie-Madeleine (II)"

Lavant les pieds du Christ, elle voit « *l'avenir clairement* » jusqu'à la Résurrection.

25. "Le jardin de Gethsémani"

Le Christ, qui se sentait « *seul et mortel comme nous* », réveilla ses compagnons puis, une foule ayant surgi, il demanda à Pierre de ne point se battre, se soumettant car « *Terrible est la grandeur de la parole, / C'est en son nom que je devrai mourir* », mais annonçant aussi : « *Je renaîtrai* ».

Analyse

Genèse de l'oeuvre

"*Le docteur Jivago*", qu'on peut considérer comme un roman autobiographique, est une somme, l'aboutissement d'une vie et d'une oeuvre. Son héros, Iouri Jivago, est le dernier avatar de la figure romanesque dans laquelle, dès 1924, dans « *le roman en vers* » "*Spektorski*", Pasternak tenta d'incarner le sujet lyrique, essentiellement réceptif, de sa poésie dans ses relations conflictuelles avec son temps. Le passage à la prose fut amorcé dès 1929 dans le complément que formait "*Le récit*". Mais c'est avec le « grand tournant » des années 30, et la rupture totale avec le passé qu'il impliqua pour lui, que le projet romanesque prit forme : en décembre 1934, il annonça à son père son intention de se « *reconvertir en romancier de style dickensien* ». Il travaillait depuis plus d'un an à ce roman quand le conformisme intolérant des années staliniennes le fit avorter. Il n'en publia que quelques fragments à la veille de la guerre. En 1946 cependant, dans l'euphorie de la victoire, il reprit le projet et le poursuivit malgré le retour à la terreur qui marqua les dernières années de la vie de Staline, qui fit en particulier qu'en octobre 1949, Olga Ivinskaïa fut arrêtée, emprisonnée. À la faveur du dégel qui suivit la mort de Staline, le roman fut mené à son terme en 1955.

Intérêt de l'action

Le roman de Pasternak est d'abord la biographie imaginaire de Iouri Jivago qui, né à la fin du XIXe siècle, est suivi de son enfance à sa mort, vers 1940, sur la toile de fond des « *années terribles de la Russie* », des événements historiques qui se succédèrent et auxquels est tragiquement lié son amour douloureux et invincible pour Lara, dans une fresque de forme traditionnelle où plusieurs personnages appartenant aux différentes couches sociales de la société russe interviennent dans le destin du héros, fresque qui est géographique aussi, embrassant l'immensité de la Russie.

C'est aussi un roman d'amour, dont on pourrait se moquer en n'y voyant que celui, très classique, entre un médecin et une infirmière. Mais il prend plus de relief quand, entre ces hommes qui gravitent autour de Lara : Komarovski, Pacha, Jivago, surtout entre ces deux derniers qui sont unis par le souci d'arracher la femme qu'ils aiment tous deux aux puissances du mal, est suscitée une émulation qui dépasse la jalousie. L'entremêlement de la trame des événements personnels et de celle des événements collectifs est bien marqué : « *On pourrait croire que chacun a subi deux révolutions : la sienne, individuelle, et celle de tous.* » (page 180). L'opposition entre Pacha et Jivago est celle entre le révolutionnaire, qui répond au mal par une violence qui le détruit lui-même, et le poète, qui répond au mal par l'amour et la création, dont l'expression la plus haute est le sacrifice, opposition que Pasternak avait ébauchée dans ses œuvres des années vingt. De ce fait, le livre est encore une fable symbolique.

Si Pasternak a déclaré se vouloir « *dickensien* », en fait, son modèle fut plutôt "*La guerre et la paix*" de Tolstoï. "*Le docteur Jivago*" est en effet lui aussi à la fois un roman historique, un roman psychologique, un roman social et un roman philosophique. Jivago peut être rapproché d'André Bolkonski : il est lui aussi un représentant d'une génération vaincue, et il a la conscience aiguë d'être étranger au monde actuel ; pris entre l'ancien et le nouveau, sensible aux apports du nouveau, il est cependant finalement incapable de renoncer à son propre climat intellectuel et à la tournure de son propre esprit. Comme Pierre Bézoukhov, il est convaincu qu'il faut se rendre utile et faire le bien, se propose d'arriver à un perfectionnement moral. Lara, comme Natacha, est victime d'un séducteur et ne peut se pardonner l'erreur commise. Comme Pierre Bézoukhov lors de la bataille de Borodino, Gordon « *parcourait le théâtre des opérations à la suite du docteur, et, grâce à lui, il voyait quelque*

chose. Il avait conscience, bien sûr, de toute l'immoralité du regard désœuvré qu'il portait sur la bravoure d'autrui, sur les efforts surhumains de volonté que d'autres faisaient pour vaincre la peur de la mort, sur les sacrifices qu'ils consentaient et sur les risques qu'ils couraient. » (page 147). De Bézoukhov encore, Jivago partage la « foi dans la vie ». Et Pasternak lui aussi célèbre l'âme populaire russe.

L'action est découpée en seize parties qui portent chacune un titre, elles-mêmes l'étant en nombreux chapitres généralement courts (correspondant chacun à un paragraphe du résumé), chacun consacré à un événement particulier qui est souvent d'abord annoncé de façon énigmatique, un retour en arrière permettant ensuite d'y revenir avec plus ou moins de précision, ce qui rend souvent le déroulement peu compréhensible. Si sont justifiables des retours en arrière comme ceux par lesquels Iouri se rappelle la naissance de Sacha (page 211), « les jours de son enfance lointaine » (page 279), le désordre chronologique est particulièrement sensible dans le chapitre intitulé "La fin" et dans l'épilogue.

Sont introduits des éléments tout à fait accessoires :

- la dispute entre Innokenti Doudorov et Nadia Kologrigova (pages 28-32) ;
- la scène du marchandage sur le quai de la gare (page 267) ;
- les anecdotes secondaires lors du voyage dans le train (pages 268-269, 281) où se trouve Vassia Brykine que Jivago retrouvera en Sibérie ;
- « l'histoire de Mikoulitsyne » (pages 315-319) ;
- dans le récit du séjour chez les partisans, nombre de situations ne présentent guère d'utilité et, en particulier, l'évocation d'une vétérinaire « qui pratiquait secrètement la sorcellerie » (page 425 - pages 437-441), développement à la suite duquel est faite une allusion soudaine à Lara ;
- la conversation entre Lara et Simouchka (pages 490 et suivantes) ;
- l'épilogue et, en particulier, le récit de la liaison de Doudorov et de Khristina Orletseva.

S'opèrent magiquement l'ascension universitaire de Pacha Antipov comme la naissance de l'écrivain Jivago qui, sans que rien ne l'ait annoncé, « apprit qu'à son insu Gordon et Dodourov avaient publié son livre, qu'on en disait du bien, qu'on promettait un grand avenir littéraire à son auteur » (page 159).

L'action principale est rythmée par d'assez invraisemblables et extraordinaires rencontres qui surviennent régulièrement :

- Le suicide du père d'Iouri se produit dans « le rapide de cinq heures » (page 22), où il était en compagnie de Grigori Ossipovitch Gordon, de son fils, Micha, et de Viktor Ippolitovitch Komarovski, justement en face de l'endroit où l'enfant se trouvait avec son oncle dans un coin perdu du Sud de la Russie !
- Iouri voit pour la première fois Lara quand, à l'hôtel Monténégro, où sa mère a tenté de s'empoisonner, elle échange des regards avec l'avocat Komarovski, celui-là même qui, dans le train, avait poussé son père à boire et à se suicider (page 80).
- Il la revoit chez les Sventitski alors qu'elle a tiré sur Komarovski un coup de revolver : « Iouri fut stupéfait de la voir. C'est elle ! Et de nouveau dans quelles circonstances extraordinaires ! Et de nouveau cet homme grisonnant. » (page 110).
- Après leurs succès aux examens, « on leur avait proposé à tous deux [Lara et Antipov] la même ville de l'Oural. » (page 126). Or cette ville, Iouriatine, est celle où elle a vécu avec sa mère, celle que domine Krüger, le grand-père de Tonia et où Jivago et sa famille vont se rendre.
- En 1917, sur le front de Galicie, Gordon rencontre un ami de Pacha Antipov, Galioulline, qui est nul autre que « l'apprenti que battait jadis le contremaître Khoudoléiev » (page 143).
- Puis, dans une terrible scène de guerre, « le mutilé qui venait de mourir était le deuxième classe de réserve Himazedine [concierge de l'immeuble où habitait Jivago], l'officier qui criait dans le bois était son fils, le sous-lieutenant Galioulline, l'infirmière était Lara, les témoins Gordon et Jivago [médecin dans cet hôpital]. Tous étaient là, réunis côte à côte ; les uns ne se reconnurent pas, les autres ne s'étaient jamais connus ; certaines voies du destin restèrent à jamais cachées, d'autres, pour se révéler, devaient attendre une nouvelle occasion, une nouvelle rencontre. » (page 149).

- Iouri ayant été « *blessé par un éclat de shrapnell* » (page 156), à l'hôpital de Méliouzéiev, retrouva Galiouline, et tous deux se reconnurent en l'infirmière Lara à laquelle Galiouline donna des nouvelles d'Antipov, ce qui la fit pleurer et empêcha Iouri de lui dire qu'il l'avait déjà vue deux fois.
- Fait irruption dans la vie de Jivago Evgraf, son demi-frère d'Omsk dont il n'a jamais été question auparavant (page 250) ;
- Dans l'Oural où arrivent Jivago et sa famille, Galiouline est un général des Blancs, Antipov, un commissaire politique des Rouges. Ce dernier, Jivago le rencontre enfin, et Pasternak, sans rire, commente alors : « *Comment, parmi tant de rencontres fortuites, le docteur n'avait-il pas encore fait celle de cet homme?* » (page 299).
- À Iouriatine, Jivago retrouve évidemment Lara (page 351) pour la conjonction tant attendue de ces deux êtres, tandis qu'Antipov / Strelnikov se refuse le droit de voir sa femme et sa fille (page 304).
- Il combat en Sibérie contre Galiouline (page 361).
- Evgraf apparaît une deuxième fois (page 347).
- Jivago est capturé par des partisans dont le chef est Livéri Mikoulitsyne, nul autre que le fils de l'intendant de Varykino, ce qui fait qu'il est « *dans ses bonnes grâces* » (page 400).
- À Varykino, Jivago et Lara s'installent dans la maison des Mikoulitsyne dont il leur sembla qu'elle avait un « *locataire mystérieux* » (page 516) : Strelnikov que Komariovski déclare « *pris, condamné à mort et fusillé* » (page 534) et que pourtant Jivago rencontre (page 543).
- Au cours de son errance vers Moscou, Jivago chemine avec Vassia Brykine avec qui il avait voyagé dans le train où il était avec sa tante, Palacha, qu'il avait « *rencontrée ensuite en Sibérie, dans la rue* » (page 560).
- À Moscou, il rencontre pour la troisième fois Evgraf (page 578).
- Il aurait pu (page 584) aussi y rencontrer cette Française, Mlle Fleury, qui était, dans la maison de Méliouzéiev qui avait été transformée en hôpital, déjà une « *vieille gouvernante* », ce qui pose un problème de chronologie.
- Après la mort de Jivago, il se trouve que Lara, « *arrivée d'Irkoutsk que depuis deux jours* », est venue « *par hasard* » dans la maison où avait sa chambre Antipov (page 588) et où gît celui qui fut son grand amour.
- Lors de ses funérailles, Lara voulant se rappeler une « *conversation de Noël avec Pacha* » « *ne pouvait rien retrouver, sinon la bougie qui brûlait sur l'appui de la fenêtre* » ; or « *le mort qui gisait sur cette table avait vu ce petit oeil en passant dans la rue* » et « *c'était avec cette flamme vue du dehors [...] que la prédestination était entrée dans sa vie.* » (page 592).
- Pendant la Seconde Guerre mondiale, Doudorov et Gordon se trouvent dans une « *ville dynamitée et à demi réduite en cendres* » (page 606) où ils écoutent « *Tania la lingère* » parler de « *son entrevue avec le général de brigade Jivago* » (Evgraf) auquel elle raconta sa vie très malheureuse, et qui lui promet de la revoir et de s'occuper d'elle (page 607). Doudorov et Gordon comprirent qu'elle était la fille de Lara et du docteur Jivago.

Si semblent parallèles les situations de Iouri chez les Groméko et de Lara chez les Kologrigov, leurs destinées sont d'abord tout à fait différentes. Tandis qu'il suit une voix droite et aisée, elle est contrainte par la pauvreté de sa mère et par la faute de son frère à accepter la soumission à Komarovski et à se jeter vers Pacha Antipov. Est d'ailleurs soulignée la « *résolution fatale* » qui la conduit à charger le revolver de Rodia, en ayant « *l'intention de tirer sur Komarovski* » (page 100), tout en demandant à Pacha Antipov de l'épouser. Si, pour sa part, Iouri s'est uni à Tonia, les deux héros se rencontrent tout de même enfin à cause ou grâce à la guerre et à la révolution, leur amour naissant doucement, se nourrissant petit à petit pour éclater, non sans que la culpabilité que fait ressentir à Iouri son adultère le conduise à la « *décision de tout avouer à Tonia, implorer son pardon et ne plus voir Lara* » (page 365), décision qui est submergée par la péripétie de l'arrestation par « *trois cavaliers en armes* » qui le « *mobilisèrent comme médecin* » (page 367). Il est difficile de croire, alors qu'ils vivent enfin ensemble, qu'il puisse l'abandonner à ce diable de Komarovski ressurgi de sa boîte. Ce ne sera que bien plus tard, qu'atteint d'« *une sorte de typhus* » (page 472) et se sentant « *abandonné* » (page 473), il a (et le lecteur avec lui) la surprise de trouver « *Lara [qui] pleurait avec lui.* » (page 473). Comme on l'a vu, ce passionnant roman d'amour subit aussi les aléas d'une

situation politique tragique où Iouri connaît une évolution qui lui fait voir avec faveur la révolution jusqu'au voyage en train vers Iouriatine après lequel il devient critique puis hostile, sa relation avec Lara, fondée sur leur recherche commune d'une vérité qui soit à la fois collective et personnelle, tenant son caractère pathétique de son échec et de l'extraordinaire difficulté de demeurer fidèle à des principes personnels, politiques ou poétiques.

Dans la succession de sommaires et de scènes, la possibilité d'une vive action est souvent éludée. C'est ainsi qu'on apprend qu'alors que Jivago est prisonnier des partisans depuis un an, il avait fait trois tentatives de fuite (page 397) : un romancier plus affirmé que Pasternak n'aurait-il pas pris plaisir à les exploiter? Et, quand a lieu la quatrième, qui est réussie, elle est platement mentionnée. D'autre part, à quoi sert d'indiquer que Jivago surprend un complot d'enlèvement de Livéri, qu'on voulait « *livrer aux Blancs ou tuer* » (page 417) puisque « *l'attentat n'eut pas lieu* ». (page 418)?

Les sommaires se font plus nombreux vers la fin, d'où une nette accélération du récit (pendant les « *huit ou neuf dernières années de sa vie* », Jivago « *ne cessa de décliner et de se laisser aller* »). Pourtant de nouvelles scènes ralentissent l'épilogue.

Si le ton est généralement réaliste (en particulier, dans des scènes prises sur le vif [page 267]), si on suit la description précise, presque journalistique, des ravages d'une guerre civile, on trouve quelques échappées poétiques ou fantastiques :

- le rêve (page 66),
- le poème (page 249-250),
- l'irruption dans la vie de Jivago d'Evgraf, son demi-frère d'Omsk dont il n'a jamais été question avant qu'il voie dans un délire qui serait causé par le typhus « *un jeune garçon aux yeux de Kirghize, vêtu d'une pelisse en peau d'élan* » qui était « *l'esprit de sa mort* » et qui, en même temps, l'aidait à écrire un poème intitulé « *Désarroi* » ; mais le fantastique se dissipe lorsque le survenant s'emploie à nourrir la famille pendant sa maladie et les invite à le rejoindre, à « *retourner à la terre* » (page 250) ; la deuxième fois qu'il apparaît, il se révèle « *encore plus influent que Samdéviatov, son activité et ses relations étant encore moins explicables* » ; il était « *comme un bon génie, un sauveur qui résout toutes mes difficultés* », et Jivago se disait : « *Peut-être faut-il que parmi tous les personnages qui figurent dans une vie, il se trouve une force inconnue, un être presque symbolique qui vient à votre secours sans qu'on l'appelle* » (page 347), qui, « *comme d'habitude, semblait tomber du ciel* » (page 578) ;
- l'intervention miraculeuse qui fait que Jivago, malade, se rendit compte qu'il était « *déshabillé, lavé, couché, avec une chemise propre, non pas sur le divan mais dans un lit, avec des draps tout frais et, mêlant aux siens ses cheveux et ses larmes, Lara pleurait avec lui.* » (page 473).

Parfois, de l'ironie se fait jour :

- « *Dans le fin fond de la province, la vie était en retard, dépassée par la marche de l'Histoire. Il lui restait encore à atteindre l'état de barbarie qui régnait dans la capitale.* » (page 319) ;
- livrant du bois qu'il avait scié, Jivago constata que l'occupant de l'appartement soulignait le texte d'une des brochures qu'il avait écrites. (page 571) ;
- les deux amis de Jivago lui paraissent de « *bons professeurs* » qui « *passaient leurs vies parmi de bons livres, en compagnie de bons penseurs, de bons compositeurs, écoutant de la musique qui serait toujours bonne et qui n'était que de la bonne musique, et ils ne savaient pas que d'avoir un goût moyen est pire que de n'avoir pas de goût* ». (page 572).

Quelques touches de comique apparaissent : on voit l'intendant repousser les propos de sa femme pour les confirmer aussitôt (pages 326, 328), Jivago prendre un fusil pour tirer... sur un arbre (page 402), Lénotchka poser de fastidieuses questions d'érudition (page 332).

Mais Pasternak n'échappa pas à de consternantes naïvetés : « *Leur conversation [celle de Jivago et de Lara] à mi-voix, même les plus vaines, étaient pleines de sens, comme les dialogues de Platon.* » (page 474).

Le point de vue est généralement objectif et la focalisation se fait surtout sur Jivago dont on a parfois le point de vue (surtout quand sont cités des textes qu'il écrit [pages 335-347 – la partie finale intitulée "Vers de l'our Jivago"]), comme on a souvent celui de Lara. Mais on s'étonne de trouver :

- celui de Mlle Fleury dans des pages (182-183) dont l'utilité, d'ailleurs, n'est pas évidente ;
- celui de Strelnikov qui pensa à sa femme et à sa fille qui devaient se trouver à l'ouriatine : « *S'il allait les voir? [...] mais était-ce pensable? Tout cela était une autre vie. Il fallait d'abord en finir avec la vie nouvelle.* » (page 304) ;
- celui d'Olga Nilovna dont on suit les pensées tandis qu'elle errait dans la ville de Khodatskoïé (pages 374-381) ;
- celui de Galouzina (pages 373-375) ;
- celui de Vassia Brykine qui « *lui raconta toutes sortes d'horreurs.* » (page 560).

Ailleurs, la focalisation se fait soudain, de façon surprenante, d'abord sur une réunion des « rouges » (pages 381-387) puis sur un repas offert à des conscrits (pages 387-394).

Pasternak avait voulu se « *reconvertir en romancier de style dickensien* », mais sa narration manque d'unité, de cohérence, du fait certainement qu'elle été poursuivie de façon sporadique, menée par à-coups, sans qu'ait été effectuée une véritable révision finale.

Intérêt littéraire

Pasternak ayant fait d'our Jivago un écrivain, le roman contient une définition de son art dont on peut se demander s'il n'est pas celui de l'auteur lui-même : « *Toute sa vie, il avait rêvé d'une originalité estompée et mise en sourdine, invisible au premier abord, dissimulée sous le voile d'une forme courante et familière. Toute sa vie, il s'était efforcé d'élaborer ce style direct et sans prétention qui permet au lecteur et à l'auditeur d'accéder au contenu sans même remarquer comment il s'en rend maître. Toute sa vie, il avait eu le souci d'un style qui n'attire l'attention de personne, et il était effaré de voir combien il était encore loin de cet idéal.* »

Le romancier déploya tout un éventail de tons.

Soucieux de réalisme, il voulut restituer la langue populaire. Elle apparaît dans les propos des couturières pour lesquelles Komarovski est « *le Jules de Madame* », « *la passion de l'Amélie* », « *le buffle* », « *le tombeur* » (page 38) ; dans la façon dont s'exprime le cocher de Varykino (pages 322-323) et dans ses bribes de « *tchastouchki* » [refrains populaires] (pages 323-324) ; mais surtout dans des dialogues, à travers les injures (pages 77-78), l'emmêlement des conversations téléphoniques (pages 189-190). Pasternak eut même le souci de restituer des prononciations : « *Hier tute la matinée j'ai tué des pules d'eau.* » (page 194) - « *Ga-li-oul-li-na !* » (page 245) - Galiouline avait « *pris le mauvi route* » (page 246) - « *Ya la caliche di souviet di quarti. Il va venir chercher la camarade Diomina [...] La camarade Diomina, il est gentil, ji parle à elle, elle prite sa caliche. T'en fis pas, camarade douctotr, on va transporti ta malade.* » (page 246) - « *On va tomber dans les pattes à Bassalygo.* » (page 438). Il fit ressortir la truculence populaire : « *Tu as l'âme toute noire en dedans, comme la suie dans le tuyau* » (page 208) - « *Cette lutte de classes de malheur s'est fourrée dans nos pattes comme un chat noir, et tu vois le résultat.* » (page 308).

Dans la narration, le style, généralement réaliste, montre des touches de lyrisme, étant alors empreint de fraîches images où l'on reconnaît le poète, l'un des éléments les plus saisissants du livre étant l'art avec lequel Pasternak a rendu la grandeur et la beauté extraordinaires du paysage russe.

Ce sont surtout des comparaisons :

- « *Le soleil brûlait les récoltes à demi moissonnées comme des nuques de forçats rasés jusqu'à mi-hauteur.* » (page 16).
- Les blés faisaient croire à « *des silhouettes en mouvement - on aurait dit des arpenteurs qui marchaient en prenant des notes le long de l'horizon.* » (page 16).

- « *La Russie était balayée par les vagues de la révolution, plus hautes et plus surprenantes les unes que les autres.* » (page 35).
- Pour Lara, la « *sensation de scandale* » après la valse était « *comme si l'on s'était fait arroser d'eau froide ou surprendre dévêtue.* » (page 40).
- Elle sentait que « *tout en elle est supercherie et équivoque. Comme une toile d'araignée : on croit saisir un fil, on tire, il n'est plus là, mais que l'on essaie de se délivrer de la toile, on ne réussit qu'à s'emmêler davantage.* » (page 65).
- Pour Pacha, elle était « *comme un bosquet de bouleaux par temps de vacances avec de l'herbe fraîche et des nuages* » (page 68).
- Autour de la barricade, « *sur l'espace glacé, poli comme de l'imitation de noyer, des bruits nets et arrondis comme s'ils avaient été façonnés au tour roulaient avec légèreté dans toutes les directions. On entendait clapper, claquer et faire floc les salves et les coups de feu qui aplatissaient les lointains comme des galettes.* » (pages 70-71).
- « *Un cocher transi par le froid apparut dans la porte. Par la forme de sa longue pelisse, il rappelait une brioche détachée d'une enseigne* » (page 76).
- Les deux jeunes garçons aperçurent dans l'hôtel Monténégro « *une femme à moitié nue* » qui « *cesse d'être telle que la représente la sculpture, pour devenir semblable à un lutteur dévêtu aux muscles ronds, dans son short de compétition.* » (page 79).
- Komarovski et Lara sont vus comme « *un montreur de marionnettes et elle la poupée obéissante aux mouvements de sa main* » (page 80).
- Jivago « *se contentait de faire des vers, comme un peintre qui passerait sa vie à dessiner des études pour un grand tableau.* » (page 88).
- Pour Anna Ivanovna, « *la conscience, c'est un phare allumé à l'avant d'une locomotive.* » (page 90).
- « *louri imaginait sans peine ces cinq mille hectares de forêt séculaire et impénétrable, noire comme la nuit, qu'entaillait çà et là, comme si elle y fichait la lame de ses méandres, la rivière rapide et pierreuse dominée par les escarpements vertigineux* » (page 91-92).
- D'une mandarine, « *l'odeur était d'une naïveté enfantine et avait le don d'intimité raisonnable d'un mot prononcé à mi-voix dans l'obscurité.* » (page 109).
- La maison des jeunes mariés « *ressembla bientôt au château de la Belle au Bois dormant.* » (page 129).
- Tonia qui venait d'accoucher « *s'élevait au milieu de la salle comme, au milieu d'une baie, un navire qui viendrait de jeter l'ancre et se serait vidé de son chargement d'âmes nouvelles, amenées on ne sait d'où sur le continent de la vie à travers l'océan de la mort. Elle venait seulement de débarquer l'une de ces âmes, et maintenant elle était en rade et se reposait, de toute la vacuité de ses flancs allégés. Ses agrès et sa carène abîmés et surmenés se reposaient en même temps qu'elle, ainsi que son oubli, le souvenir effacé de l'endroit d'où elle venait, de sa traversée et de son arrivée à bon port. Et comme personne ne connaissait la géographie du pays sous le pavillon duquel elle était amarrée, on ne savait dans quelle langue lui adresser la parole.* » (page 134).
- La Bertha, gros canon allemand, faisait des coups « *qui semblaient labourer le sol comme un coffre ferré que l'on traîne et qui écorche le vernis du plancher* » (page 146).
- Alors que le tsar parlait aux troupes, « *comme l'eau qui clapote dans un seau qu'on balance, chacun des mots qu'il prononçait d'une voix très calme faisait jaillir et éclater un tonnerre de hourras.* » (page 151).
- Un « *jeune commissaire* », « *comme une toupie en marche, sans se taire une minute, dans un perpétuel mouvement, parcourait le cabinet à petits pas précipités.* » « *C'était un adolescent mince et élancé, un blanc-bec qui, comme une bougie d'anniversaire, brûlait pour les idéaux les plus sublimes.* » (page 170).
- « *Les rais de lumière des lampes à pétrole qui tombaient dans la cour coulaient comme une buée sale le long des troncs d'arbres.* » (page 173).
- « *La joie de vivre, vent paisible, courait comme une large vague, sans savoir par où, par la ville et par les champs, par-dessus murs et palissades, à travers les corps des arbres et des hommes.* » (page 174).

- Jivago voyait la Russie comme une maison : « *Songez, la Russie tout entière a perdu son toit, et nous, avec tout un peuple, nous nous trouvons à ciel ouvert. Personne pour nous surveiller. La liberté ! la vraie liberté, pas celle des mots et des revendications, mais celle qui tombe du ciel, contre toute attente.* » (page 179).
- Pour Jivago, « *la révolution a jailli malgré nous, comme un soupir trop longtemps retenu. [...] Le socialisme est une mer dans laquelle, comme des ruisseaux, doivent se jeter toutes ces révolutions particulières, personnelles, un océan de vie, d'indépendance.* » (page 180).
- Il voit « *la révolution militaire qui faisait fi de tout et que dirigeaient les bolcheviks* » comme une « *tempête.* » (page 196)
- Le poêle qui fumait faisait flotter « *un nuage de suie noire semblable au monstre qui hante la forêt profonde, dans nos légendes.* » (page 230).
- « *Le vent [...] parcourant tous les coins comme un chat poursuivant une souris, mit en fuite ce qui restait de fumée.* » (page 230).
- De retour à Moscou, Jivago découvrit que, « *dans la nuit noire, ce n'étaient plus des rues ordinaires, mais des saignées pratiquées dans la taïga des maisons de pierre, comme au coeur des forêts impénétrables de la Sibérie ou de l'Oural.* » (page 248).
- « *Une tempête de terre grouillante de vers avait assiégé, avait assailli l'incarnation immortelle de l'Amour, jetant sur elle ses mottes et ses grumeaux, comme font les vagues du ressac qui arrivent à fond de train et ensevelissent les plages.* » (page 249).
- « *Jusqu'au sol, la neige enveloppait la rue de son voile fuyant dont les franges pendaient et se prenaient aux pieds, si bien qu'on perdait le sentiment de mouvement et qu'on croyait piétiner sur place.* » (page 261).
- Le cendrier de la locomotive « *embrasait la neige, devant la voie ferrée, près de la locomotive, comme aurait fait la flamme haletante d'un bûcher.* » (page 274).
- « *Un ruisseau maintenant était bien caché sous la neige profonde, comme un enfant sous une grosse couverture duveteuse.* » (page 279).
- « *Le vent venait du sud, tiède comme le souffle d'un poêle ouvert.* » (page 282).
- « *Le soleil ardent du matin mettait des reflets huileux, miroitants, comme une cuisinière qui passe une plume trempée dans du beurre fondu sur la croûte d'un pâté.* » (page 287).
- Des bourgeons « *avaient un aspect sale et boursoufflé. Cette saleté, qui surprenait, c'était la vie, la grande flamme verte de la feuillaison qui incendiait dans la forêt les premiers arbres réveillés. Çà et là les bouleaux se raidissaient comme des martyrs, déchirés par les dents et les flèches de leurs feuilles qui éclataient. On pouvait, rien qu'à les voir, imaginer leur odeur. Ils avaient l'odeur de leur scintillement, cette odeur d'alcool de bois dans lequel on fait cuire la laque.* » (page 289).
- « *La forêt était tout humide et jonchée des feuilles de l'automne passé comme une chambre en désordre où l'on a déchiré des quittances, des lettres, des papiers vieux de plusieurs années, et qu'on n'a pas eu le temps de balayer.* » (page 291).
- « *La fumée qui jaillissait de la soupape de la locomotive montait dans le ciel en roucoulant sa chanson, semblable à celle du lait qui bout dans une chambre d'enfants.* » (page 291).
- Des enseignes « *tombaient si bas sur les fenêtres tordues des bâtisses à un seul étage toutes déglinguées que les pauvres maisons basses disparaissaient sous elles, comme les têtes des petits paysans sous la visière abaissée des casquettes paternelles.* » (page 298).
- « *La fumée de l'incendie s'étirait à travers tout le ciel comme une crinière déployée.* » (page 310).
- Des bouquets d'arbres isolés « *on aurait dit des sentinelles à cheval, immobiles, postées çà et là dans la plaine.* » (page 325).
- Le tintement de la « *grosse cloche* » d'une église est « *une onde au grondement paisible, sombre et doux* », qui « *vogua dans l'air, se confondant avec la sombre humidité de la pluie. Elle avait roulé loin du clocher comme un bloc de terre, miné par la crue, se détache du rivage, tombe dans la rivière et s'y dissout.* » (page 373).
- Les feuillus « *avaient un éclat roux flamboyant et faisaient songer à la citadelle et aux palais à coupes dorées d'une ville médiévale bâtie au coeur même de la forêt, avec les troncs de ses arbres.* » (page 410).

- « *La neige se mettait à tomber brusquement, avec l'impression fiévreuse d'une espèce de folie blanche.* » (page 433).
- « *La chanson russe est semblable à l'eau d'un barrage. On dirait qu'elle est arrêtée et ne bouge pas. Mais en profondeur, elle s'écoule perpétuellement par les vannes, et le calme de sa surface est trompeur.* » (page 436).
- Des buissons sont « *maigres comme une chevelure clairsemée* » (page 450).
- « *Les fenêtres étaient inondées d'une lueur rose et chaude qui les empourrait comme du vin rouge versé dans des verres de cristal.* » (page 473).
- « *Pareil alors à la masse roulante d'un fleuve dont le courant polit les pierres du fond et actionne les roues des moulins, le flux du langage, de lui-même et par ses propres lois, crée en chemin, et comme au passage, la mesure, la rime, et mille autres formes, mille autres figures.* » (page 521).
- « *Délivrées de l'homme, les forêts resplendissaient comme des prisonniers rendus à la liberté.* » (page 558)
- Le flux du langage est « *pareil à la masse roulante d'un fleuve dont le courant polit les pierres du fond et actionne les roues des moulins* » (page 521).
- « *La douleur l'étranglait comme un morceau de pomme coincé dans sa gorge* » (page 536).
- « *La Russie s'est mise à flamber brusquement aux yeux du monde entier comme un cierge expiatoire pour tout le malheur et toute l'infortune humaine.* » (page 548).
- Pour Antipov, Lara « *quand elle entrait dans une chambre, c'était comme si la fenêtre s'ouvrait grande, comme si la chambre se remplissait d'air et de lumière.* » (page 549).
- « *Un ciel est parcouru sans arrêt, comme un visage par des ombres, par de longs nuages de neige* » (page 557).
- « *Délivrées de l'homme, les forêts resplendissaient comme des prisonniers rendus à la liberté.* » (page 558).
- « *Vivre est plus que traverser un champ* » (page 619).
- « *Ses sapins ont dressé leurs fûts / Comme un peuple en prière.* » (page 621).
- « *Les lanternes, papillons de gaze* » (page 622).
- « *Fantômes blancs, les arbres et les branches...* » (page 623).
- « *Comme un tocsin retentissant, / Le rossignol entrait en transes* » (page 624).
- « *L'oiseau sifflait sur les Sept Chênes / Comme un brigand des grands chemins.* » (page 624).
- « *Ses lointains / Comme de grands voiliers au large / Sur l'eau paisible du mouillage.* » (page 627).
- « *Comme un chiffonnier [...] L'automne a balayé tous ses déchets.* » (page 628).
- « *L'automne à l'assaut des fenêtres / Tisse sa vapeur blanche d'araignée.* » (page 628).
- « *Des pigeons à tire-d'aile / Sont soudain partis / Tels des vœux que, réveillé / d'un sommeil tenace, / Un dormeur eût envoyé / Rattraper la noce.* » (pages 629-630).
- « *Et la vie, est-ce autre chose / Qu'un instant sans poids, / Que se fondre en tous les autres / Comme en don de soi?* » (page 630).
- « *Tu te dépouilles de ta robe / Tel de ses feuilles notre bois* » (page 631).
- « *Le cou du dragon / Sifflait comme un fouet / Au bout de son tronc.* » (page 632).
- « *Le soleil [...] a vêtu d'ocre chaleureux / Le village et la forêt entière* » (page 634).
- « *L'automne à l'éclat d'oriflamme* » (page 634).
- « *La forêt, d'un rouge de gingembre, / Luit comme un pain d'épice à la lumière.* » (page 635).
- « *Verse le baume d'un dernier amour / À l'amertume de la dernière heure.* » (page 635).
- « *Toi qui jettes le gant / À tout l'abîme de l'humiliation, / Femme, - de ton combat je suis le champ.* » (page 635).
- « *Comme en été les moucheron / Qu'un feu attire, / Tourbillonnant, tous les flocons / Collent aux vitres.* » (page 636).
- « *La peine inconsolable / À la désolation des mers / Est deux fois plus semblable.* » (page 637).
- « *Le moindre de ses traits pour lui / Était ce qu'à la mer / Est le tracé que le ressac / A laissé sur la grève.* » (page 637).
- « *Les traits de son visage, / Sont engloutis, tels des roseaux / Submergés par l'orage.* » (page 637).

- « Cette étoile luisait comme un morceau de braise / Loin du ciel et de Dieu, / Comme luisent les flammes / D'une ferme incendiée ou d'un chaume qu'on brûle. / Et l'étoile luisait comme une meule en flammes / Ou comme un feu de paille. » (page 640).
- « Les chiens se démenaient autour de ces empreintes / Comme devant le feu qui jaillit d'un tison. » (page 641).
- « Le brouillard naissant, gris comme de la cendre » (page 641).
- L'enfant Jésus « pour tout vêtement, dans le froid, n'avait / Que les lèvres de l'âne et les naseaux du boeuf. » (page 642).
- « Dans les portails la bise tresse / Des rets de ses flocons serrés. » (page 643).
- « Je fonds comme la neige fond, / Fronçant les sourcils comme l'aube. » (page 643).
- Le Christ « amer comme cette mer était amère, » (page 643).
- « L'arbre fut secoué par la malédiction / Comme un paratonnerre par l'éclair qui passe ; / Le figuier foudroyé devint comme une pierre. » (page 644).
- « La tenace éternité / [...] m'attendait près de mon lit / Toutes les nuits, comme un client / Pris dans les rets de mon métier. » (page 647).
- « Ne me suis-je pas attachée / À toi, comme la branche à l'arbre? » (page 647).
- « Sur mon front comme un voile est tombée / La masse de mes cheveux défaits. » (page 648).
- « Comme une trombe, / Cette croix veut s'envoler au ciel. » (page 648).
- « Sans résister, il s'était dépouillé, / Comme on renonce à des biens empruntés, / De sa puissance et du don de miracle. » (page 649).
- « L'horizon noir semblait être l'image / Du vide même et de toute la mort. » (page 649).
- « Cette page au livre de la vie / Est la plus sainte et la plus précieuse. » (page 650).
- « Comme des radeaux, / Au fil de l'eau, les siècles nageront / Vers ma lumière. » (page 650).

Parfois seulement, apparaissent de véritables métaphores :

- « Partout, on sentait le levain magique de l'existence. » (page 174).
- Strelnikov voyait dans la révolution « le Jugement dernier, cher monsieur, nous vivons parmi des hommes armés de glaives, parmi les monstres ailés de l'Apocalypse. » (page 303).
- Lara déployait « son charme radieux de cygne blanc » (page 474).
- « Le docteur avait l'impression de se trouver tard le soir dans l'épaisse et sombre forêt de sa vie. » (page 529).
- Faisant ses adieux à Lara, il l'appelait « ma rivière rapide et profonde. Comme j'aimais embrasser tes flots, comme j'aimais me jeter dans la fraîcheur de tes vagues ! » (page 595).

Pasternak alla jusqu'à des personnifications pour le plus souvent rendre la forte présence qu'il donna à la nature :

- « On aurait pu croire que la tempête avait remarqué Iouri et que, se sachant effrayante, elle savourait l'impression qu'elle faisait sur lui. Elle sifflait et poussait des hurlements, elle faisait tout son possible pour attirer l'attention de l'enfant. » (pages 14-15).
- « L'hiver rassemblait ses dernières forces. "Toc, toc, toc", répétaient les gouttes sur la tôle des gouttières et des corniches. Les toits jasaient entre eux comme au printemps. C'était le dégel. » (page 62)
- « Dehors, les gouttes gazouillaient, le dégel bavardait à bâtons rompus. » (page 62).
- « De ces cinq fenêtres, cette maison me surveillait d'un regard maléfique » (page 93).
- « Les sapins mouillés, sombres comme de l'argent noirci, se penchaient par-dessus la palissade et paraissaient en deuil » (page 114).
- « Un vent chaud chuchotait inlassablement. » (pages 157-158). « Le vent pleurait et murmurait [...] Et, bercé par le bredouillement du vent, Iouri... » (page 159).
- « Toutes les fleurs du monde embaumaient en même temps, comme si la terre, inanimée pendant la journée, avait été rappelée à la conscience par tous ces parfums. » (page 174).
- « Elle s'est réveillée, notre petite mère la Russie, elle ne tient plus en place, elle va et vient sans se lasser, elle parle, parle, sans se lasser. Et ce ne sont pas les hommes seulement. Les étoiles et les

arbres sont réunis et bavardent, les fleurs de nuit philosophent et les maisons de pierre tiennent des meetings. » (page 180)

- « *Les palmiers en caisse écartaient leurs doigts au-dessus des lits, comme des fantômes.* » (page 209).

- « *La bonne vie bourgeoise boitait, se débattait, se traînait, en titubant dans les ornières toutes tracées.* » (page 224).

- Arriva un « *hiver de famine, sombre, glacial, brisant toute habitude, reconstruisant l'existence à sa guise et contraignant les hommes à des efforts inhumains pour s'accrocher à une vie qui se dérobaient.* » (page 237).

- « *La tempête de neige regardait les pièces vides par les fenêtres nues plus insolemment qu'à travers les falbalas douillets de l'hiver.* » (page 260).

- Une cascade « *dilatait la nuit blanche et l'animait d'un souffle de fraîcheur et de liberté* » (page 284).

- Une autre cascade « *était terrible par son unicité même, qui lui conférait une sorte de vie et de conscience qui faisait d'elle le dragon fabuleux, le serpent-magicien qui levait un tribut dans la région et ravageait tout.* » (page 288).

- « *Les montagnes [...] dressaient au loin leurs ombres puissantes, arrogantes, et, silencieuses, les regardaient approcher.* » (page 322).

- « *Un soleil somnolent fait des petits yeux gras, la forêt somnolente regarde à travers ses aiguilles comme à travers des cils [...] La nature bâille, s'étire, se retourne et se rendort.* » (page 345).

- « *Un beau sorbier solitaire* » avait « *créé une sorte d'intimité vivante avec les oiseaux* », et, « *pris de pitié* » pour eux, « *avait cédé comme une mère qui dégrafe son corsage et donne le sein à son enfant* » (page 426).

- Pour Jivago, la Russie est « *cette mère glorieuse, incomparable, dont la renommée s'étend au-delà des mers, cette martyre, têtue, extravagante, exaltée, adorée, aux éclats toujours imprévisibles, à jamais sublimes et tragiques !* » (page 470).

- Lara dit détester « *ce contentement de soi masculin, moustachu, dressé sur ses ergots* » (page 477).

- Elle évoque « *un certain besoin d'amour mis à nu, dépouillé de tout, pour lequel rien n'a changé parce que de tout temps il a grelotté, il a tremblé, il s'est élancé vers une détresse proche de la sienne, aussi dépouillée, aussi solitaire.* » (page 482).

- « *Le parc de Varykino, qui s'étendait dans ces parages, s'approchait du hangar comme pour jeter un coup d'oeil sur le visage du docteur et lui rappeler quelque chose.* » (page 529).

- « *Jamais le soir d'hiver n'avait à ce point respiré la compassion, comme un témoin que rien ne laisserait indifférent. [...] Le soir tombait pour consoler un homme abandonné à la solitude. Comme si les forêts [...] venaient de surgir de terre et de se disposer ainsi, pour manifester leur sympathie.* » (page 537).

- « *La nuit noire a fait de moi sa cible / Et braqué cent jumelles sur moi.* » (page 619).

- « *Le ravin mugit et se déchaîne / Ivre de soleil, et le printemps / Se démène, abat de la besogne / Comme une vachère aux bras puissants.* » (page 619).

- « *Jour et nuit le babil des rigoles* » (page 620).

- « *Si la terre le pouvait / Malgré la pâque elle aimerait / dormir au son des psaumes. [...] La terre est nue et démunie / Pour sonner les matines / Et répliquer en pleine nuit / Aux chantres de l'église.* » (page 620).

- « *Dans la ville où, rassemblés, / Ils tiennent leurs assises, / Les arbres nus se sont penchés / Aux grilles des églises. / L'effroi se lit dans leurs regards / Et leur angoisse est claire. [...] Au sanctuaire ils voient des lueurs [...] Deux bouleaux sur son chemin / Font un pas en arrière.* » (page 621).

- « *Le printemps répandra le bruit...* » (page 622).

- « *Le petit jour a déjà tressailli* » (page 622).

- « *L'oiseau menu soulève de sa voix / Le désarroi et l'ivresse et l'extase.* » (page 623).

- « *Pèlerine aux pieds nus, / La nuit se glisse en longeant les barrières* » (page 623).

- « *Les arbres et les branches [...] Vont faire leurs adieux à la nuit blanche, / À la nuit blanche qui en a tant vu.* » (page 623).

- « *Ont entendait pleurer et rire, / Et se fracasser les cailloux* » (page 623).

- « *Le saule a lâché sa traîne / De veuve* » (page 624).
- « *Et terre et ciel, forêt et plaine / Guettaient ce bruit intermittent...* » (page 624).
- « *Les tilleuls séculaires [...] Ont l'air sombre et sévère / Pour avoir mal dormi.* » (pages 626-627).
- « *Le vent qui gémit et pleure.* » (page 627).
- « *Et la forêt s'amuse à renvoyer / Tout ce vacarme au talus* » (page 628).
- « *Le bosquet se sent la mort dans l'âme* » (page 628).
- « *C'est sur nous seuls que s'apitoient / Les murs de rondins maintenant.* » (page 630).
- « *Ô feuilles, / faites déborder de tourment / Le calice amer de la veille.* » (page 630).
- « *Les lointains, où chantaient longuement / Les coqs, semblaient échanger des appels.* » (page 635).
- « *Dresée dans la forêt du cimetière, / Était la mort, arpenteuse banale, / Fixant des yeux mon visage de pierre / Pour me creuser une tombe à ma taille.* » (page 635).
- « *Le trottoir parle, familier, / À la fenêtre presque aveugle.* » (page 644).
- « *Le couloir qui nous connaît bien, / Nous pauvres hommes et nos peines, / Répète les propos fortuits.* » (page 645).
- « *Le ciel de plomb, de tout son poids, / S'est écrasé sur les faubourgs.* » (page 646).
- « *Le froid regard des étoiles lointaines / Illuminait le détour du sentier* » (page 649).
- « *Les arbres gris d'argent, les oliviers / Voulaient s'enfuir, se perdre à l'horizon.* » (page 649).

Pasternak ne craignit pas de susciter de grands symboles, Choura Schlesinger annonçant « *un déluge de sang* » (page 221), des « *événements cyclopéens* » (page 222), Pacha évoquant « *le Jugement dernier, cher monsieur, nous vivons parmi des hommes armés de glaives, parmi les monstres ailés de l'Apocalypse.* » (page 303), Lara disant à Jivago : « *Toi et moi, nous sommes comme Adam et Ève qui au début du monde n'avaient rien pour se vêtir. Voici venir la fin du monde et nous n'avons guère plus de vêtements ni de foyer. Et nous sommes le dernier souvenir de tout ce qui a été infiniment grand, de tout ce qui s'est fait au monde pendant des millénaires qui se sont écoulés entre eux et nous* » (page 482).

On peut admirer de beaux effets d'impressionnisme :

- « *Un gel féroce mêlé de brouillard paraissait détraquer l'espace et le fragmenter en morceaux disparates.* » (page 76).
- S'étendait « *la fumée ébouriffée et loqueteuse des feux en plein air* » (page 76).
- « *Du fond des cours, les arbres accouraient aux fenêtres, attirés par le feu des lampes.* » (page 173).
- À louri qui est dans un train il semble qu'« *à chaque instant, des bois de bouleaux, avec leurs groupes serrés de chalets, couraient vers les fenêtres du train et s'éloignaient.* » (page 199).
- « *À une grande distance, il semblait que les flocons se tenaient en l'air presque immobiles, qu'ils se déposaient lentement, comme les miettes, ramollies dans l'eau, dont on nourrit les poissons.* » (page 263).
- D'arbres coupés, « *on aurait dit qu'ils tendaient les bras pour se défendre.* » (page 418).
- « *La lumière de la pleine lune contractait la clairière enneigée, lui donnait la viscosité d'un blanc d'oeuf ou d'une peinture blanche à la colle* » (page 520).

L'émotion de l'amoureux, qui lui fait ailleurs recourir à une hyperbole (elle lui parut « *chargée, comme d'électricité, de toute la féminité du monde. Il eût suffi qu'on l'approchât, qu'on la touchât du doigt, cette petite fille, pour voir jaillir une étincelle qui éclairerait la chambre et qui, si elle ne vous tuait pas sur place, vous remplirait d'un désir plaintif, douloureux, vous aimerait pour la vie.* » [page 510]), est rendue dans un morceau lyrique, où elle anime le décor, l'imagination et la phrase : « *Il se sentit fou de joie. Son cœur battit précipitamment. En imagination il se mit à vivre cette nouvelle entrevue. Les maisons de rondins, les trottoirs de bois des abords endormis de la ville. Il va chez elle. Bientôt, dans la rue Novosvalotchny, les terrains vagues et les maisons en bois vont disparaître, on verra les premières bâtisses de pierre. Les mesures des faubourgs défilent en un éclair, comme les pages d'un livre qu'on feuillette rapidement, non de l'index qui les retourne une à une, mais du pouce passé sur la tranche, les fait claquer avec un bruit sec. L'émotion lui coupe le souffle. Voilà, c'est là qu'elle habite,*

au bout de la rue. Sous la blanche embellie d'un ciel de pluie qui s'est éclairci à la tombée du jour. Comme il les aime, ces maisonnettes qu'il connaît si bien, au bord du chemin qui conduit chez elle ! Il voudrait les soulever, les prendre dans ses bras et les couvrir de baisers. Ces mansardes à une seule lucarne enfoncées comme des bonnets au milieu des toits ! Et dans les flaques, les reflets, rouges comme des baies, des lumières et des veilleuses ! Là, sous cette bande blanche du ciel pluvieux de la rue ! C'est là qu'une fois encore il recevra en présent des mains du Créateur cette blanche merveille, cette œuvre de Dieu. Une silhouette enveloppée d'ombre ouvrira la porte. Il sera près d'elle, pudique, froide, comme la nuit claire du nord, sans maître ni possesseur, et la promesse de cette intimité va déferler sur lui comme la première vague de la mer lorsqu'on s'élançait à sa rencontre, la nuit, sur le sable de la berge. » (pages 366-367).

Dans la matière romanesque du *« Docteur Jivago »*, Pasternak avait donc manifesté son art de poète qui se déploya cependant pleinement dans les poèmes qu'écrivit son personnage et pour lesquels *« le langage, patrie et réceptacle de la beauté et du sens, se mit lui-même à penser et à parler pour l'homme, devint tout entier musique, non par sa résonance extérieure et sensible, mais par l'impétuosité et la puissance de son mouvement intérieur. »* Il se sentit dominé et dirigé par *« l'état de la poésie et de la pensée universelle, leur avenir, le pas que devait accomplir maintenant leur développement historique. »* (page 521). On apprend qu'il transcrivit, *« dans une forme qui peu à peu changeait et s'améliorait, les vers dont il se souvenait avec plus de netteté : "L'étoile de Noël", "Nuit d'hiver" »* (page 521), poèmes qu'on trouve dans le recueil qui figure à la fin du livre : *« Vers de Iouri Jivago »* ; qu'il conçut de nouveaux *« vers consacrés à Lara »*, obéissant cependant *« aux exigences d'une retenue intérieure qui lui interdisait de dévoiler trop franchement des sentiments personnels et des événements réels »* (page 539).

Mais sont curieusement absents du recueil le poème intitulé *« Désarroi »* qu'il aurait écrit dans son délire (page 249) et *« la légende de saint Georges le Brave »* (page 525) pour laquelle, pourtant, il est précisé qu'il *« commença par employer l'ample pentamètre, qui permet beaucoup de liberté. Mais l'euphonie propre à ce mètre, une euphonie qui ne devait rien au sujet, l'irrita par sa mélodie artificielle et convenue. Il abandonna ce mètre boursoufflé et sa césure et se contraignit à un vers de quatre pieds, comme on lutte en prose avec le verbiage. Écrire devint à la fois plus dur et plus attrayant. Le travail s'anima, mais un bavardage superflu continuait à s'y glisser. Il se força à raccourcir encore le vers. Les mots se sentirent à l'étroit dans un vers de trois pieds. »* (pages 525-526) : on aurait aimé pouvoir lire le résultat !

Cependant, dans le recueil, figurent des poèmes où :

- se manifeste l'intérêt pour des traits de la vie russe : *« "Le houblon", "La noce" »* ;
- est chantée la nature : *« "Mars", "La semaine sainte", "La nuit blanche", "La débâcle du printemps", "Été en ville" »* ;
- est marqué l'accord entre la nature et les sentiments humains : *« "Le vent", "L'été de la Saint-Martin", "L'automne", "La nuit d'hiver" »* ;
- est poursuivie la *« lamentation sur Lara »* : *« "L'automne", "Séparation", "Rendez-vous" »* ;
- est prise la défense de la femme : *« "Aveu", "Conte", "Marie-Madeleine (I)" »* ;
- est définie la fonction du poète : *« "Hamlet", "Août", "L'aube", "La terre" »* ;
- est célébré le Christ : *« "L'étoile de Noël", "Le miracle", "Les derniers jours", "Marie-Madeleine (II)", "Le jardin de Gethsémani" »*.

Ainsi, dans *« Le docteur Jivago »*, Pasternak se montra un romancier soucieux de réalisme mais toujours touché par une poésie qui s'épanouit à la fin.

Intérêt documentaire

Le roman, qui s'inscrivait dans la tradition réaliste du roman social mais ne se soumettait pas aux diktats du réalisme socialiste, est une grande fresque.

C'est d'abord un tableau de la Russie éternelle, à la permanence de la terre, des êtres, à travers les bouleversements.

Son immensité géographique est embrassée.

La plus grande partie de l'action se situe à Moscou.

Mais on se rend aussi en Galicie.

Surtout est découvert l'Oural. Après de longs jours, le train « *s'enfonça entre des collines et des plateaux* », « *la forêt s'étendant par paliers sur les montagnes* » (page 282). Sont évoquées les « *forêts impénétrables de la Sibérie ou de l'Oural.* » (page 248). Plus loin, cette forêt reçoit son nom russe : « *la taïga* » (page 277). Y vivent des loups que Iouri et Lara entendent à Varykino et qui les effraient (page 525). Dans cette région est exploitée la houille : « *À mesure qu'on approchait des houillères, la région se peuplait, les distances entre les gares se faisaient plus courtes et les arrêts plus fréquents.* » (page 283). Mais les voyageurs goûtèrent « *la clarté des cris d'oiseaux, la pureté du bois solitaire, la douce sérénité diffuse alentour.* » (page 320). À Iouriatine « *commençait une nouvelle zone, un autre univers, celui de la province qui gravitait autour de son propre centre d'attraction.* » (page 307). « *Dans le fin fond de la province, la vie était en retard, dépassée par la marche de l'Histoire. Il lui restait encore à atteindre l'état de barbarie qui régnait dans la capitale.* » (page 319).

Lors du séjour d'Iouri chez les partisans, apparaît la Sibérie dont est décrite d'une manière particulièrement attachante une ville (pages 372 et suivantes).

Le roman est rythmé par le passage des saisons, l'hiver imposant une neige abondante qui oblige à l'usage du traîneau. Et la nature est particulièrement célébrée dans plusieurs poèmes du recueil de la fin.

Quelques aperçus sont donnés de la variété ethnique du pays.

Il est plusieurs fois fait mention des juifs. Le traditionnel antisémitisme du peuple russe est exprimé par le vieux Chmoulévitch : « *Encore ces sales histoires de Juifs* » (page 377), par la marchande Galouzina qui se plaint de « *toute cette juiverie qui ne sait que remâcher des mots et s'empiffrer de discours.* » (page 375), tout en se disant que « *son mari avait bien tort d'être antisémite* » (page 377). Cependant, Iouri, voyant un cosaque (un cavalier de l'armée russe, venant des populations nomades ou semi-nomades des steppes de la Russie méridionale) tourmenter un vieux juif « *le réprimanda* » et confia à Gordon : « *Tu ne peux pas imaginer quel calice d'amertume a dû boire la malheureuse population juive pendant cette guerre [...] Notre haine même pour eux repose sur une contradiction. Ce qui irrite, c'est justement ce qui devrait émouvoir et disposer en leur faveur. Leur pauvreté et leur entassement, leur faiblesse et leur incapacité de répondre aux coups. C'est incompréhensible. Il y a là quelque chose de fatal.* » (page 150). Pour Gordon, il faudrait se soumettre au message de l'Évangile où on lit qu'« *il n'y a plus de peuples, il y a des personnes* » (page 153) ; et il regretta que le peuple juif, pour son malheur, ne l'ait pas entendu. La même ambivalence est développée par Lara : « *Quand on habite la ville, comme nous, et qu'on a une profession libérale, une bonne moitié des gens qu'on fréquente est composée de Juifs. Eh bien, dans ces périodes de pogroms, dès que commencent ces atrocités, ces ignominies, on est accablé par l'indignation, la honte et la pitié et en même temps on ne peut se défaire d'un sentiment très pesant de duplicité, comme si notre compassion était à moitié cérébrale, et qu'il s'y mêlait un relent désagréable d'insincérité. Ces hommes qui jadis ont libéré l'humanité du joug de l'idolâtrie, et qui, de nos jours, sont si nombreux à sacrifier leur vie pour la délivrer du mal social, sont impuissants à s'affranchir d'eux-mêmes, de leur fidélité à une appellation antédiluvienne, morte depuis longtemps et vide de tout sens ; ils ne peuvent s'élever au-dessus de leur propre condition ni se fondre dans le reste de l'humanité dont ils ont eux-mêmes fondé la religion et qui leur serait si proche si elle les connaissait mieux. Bien sûr, ce sont les persécutions qui les obligent à adopter sans aucun profit une attitude qui leur est funeste, à se retrancher dans le*

renoncement et la honte, mais il y a là aussi la preuve d'une décrépitude intérieure, d'une lassitude historique vieille de plusieurs siècles. Je n'aime pas leur façon ironique de se donner du courage, la pauvreté, la banalité de leurs idées, la timidité de leur imagination.» (pages 361-362).

Dans le récit du voyage vers Iouriatine sont évoqués « les Tartares », en fait des Tatars qui vivent au carrefour de la moyenne Volga et d'une des principales voies reliant la Russie centrale à l'Oural et à la Sibérie ; on lit que, rebelles aux directives des bolcheviks, ils ont été bombardés au canon par Strelnikov (page 276). Parmi les ethnies qui peuplent la Sibérie, sont mentionnés les Kirghizes et les Bouriates (page 382), peuples turcs d'Asie centrale fortement mongolisés et islamisés ; Evgrav, demi-frère de Jivago, qui est décrit comme un « *jeune garçon aux yeux de Kirghize, vêtu d'une pelisse en peau d'élan* » (page 249), serait donc né d'une union de leur père avec une indigène.

De la Russie, sont mentionnées au passage de typiques réalités matérielles : cette mesure de longueur qu'est la verste (« *voyage de trois ou quatre mille verstes* » [page 292]) qui fait 1067 mètres ; cette mesure de poids qu'est le poud (« *quarante mille pouds de fine mouture* » [page 285]) qui fait 16,38 kilo ; cet « *immense poêle russe, grand comme le logement tout entier* » (page 566), qui occupe « *la moitié de la loge* » (page 568) ; les « *rideaux blancs plissés et bouillonnés* » (page 350) ; la « *chemise russe serrée à la taille par un cordon étroit terminé par un pompon* » (page 327) qu'Averki Stépanovitch « *portait en été* ». S'impose constamment une extrême pauvreté.

Du peuple russe apparaît le folklore : le « *monstre qui hante la forêt profonde, dans nos légendes* » (page 230) - « *le dragon fabuleux, le serpent-magicien qui levait un tribut dans la région et ravageait tout.* » (page 288) - le dragon enserrant le corps d'une femme qui est évoqué dans le poème "Conte" (page 632). Dans l'Oural est racontée l'histoire de Tripes-de-Fer, le « *forgeron légendaire qui s'était forgé des entrailles de fer indestructibles* » (page 322). Le cocher « *entonnait des bribes de tchastouchki [refrains populaires], composés au temps jadis dans les usines du pays* » (page 323). Dans les propos de la sorcière, Jivago reconnut la chronique de Novgorod, texte du Moyen-Âge « *transformé en apocryphe par les altérations successives* » (page 441).

On assiste à la célébration de Noël et au mariage de Lara et Pacha. À cette occasion, on découvre le rite du mariage orthodoxe et les coutumes nuptiales russes : « *On conduisit Lara sous la couronne d'or* ». « *Au moment où Lara mettait le pied sur le tapis de l'autel, Lagodina, la mère d'une amie, jeta à ses pieds une poignée de monnaie d'argent en gage de prospérité, tandis que, dans la même intention, Lioudmila Kapitonovna lui conseillait de ne pas allonger sa main nue pour se signer quand elle serait sous la couronne, mais de la garder à demi couverte de tulle ou de dentelle. Ensuite, elle dit à Lara de tenir son cierge haut car alors ce serait elle qui dirigerait le foyer [...] Les invités crièrent : "C'est amer, c'est imbuvable". On hurla en chœur de l'autre bout de la pièce : "Il faut y mettre du sucre", et les jeunes époux s'embrassèrent avec un sourire confus* » (page 125). Dans le recueil final des "Vers de Iouri Jivago", dans le poème "La noce", la musique de l'accordéon résonne le jour du mariage et encore le lendemain, et fait danser les invités.

Pasternak se plut à décrire « l'âme russe ». Il célébra la loquacité des Russes : à Varykino, Jivago et Strelnikov parlèrent des heures « *comme seuls savent parler les Russes en Russie, comme parlaient en particulier les affolés et les angoissés, les enragés et les frénétiques que tous étaient alors.* » (page 543) et le livre est émaillé de longues conversations qu'il eut avec les uns et les autres. Il considéra que l'ancien intendant des forges Krüger, Averki Stépanovitch Mikoulitsyne, représentait « *le principe de fermentation inhérent à l'âme russe.* » Même si Pasternak considérait que « *c'était la maladie du siècle, la folie révolutionnaire de l'époque* » (page 543), il semble bien que ce caractère excessif était déjà celui des personnages de Dostoïevski qu'on croit aussi retrouver dans cette évocation : « *Dans leurs pensées les hommes étaient tout autres que dans leurs paroles et leur comportement. Personne n'avait la conscience tranquille. Tous avaient des raisons de se sentir coupables de tout, malfaiteurs secrets, imposteurs cachés. Au moindre prétexte, leur imagination s'acharnait contre eux-mêmes et son déchaînement ne connaissait plus de bornes. Les gens inventaient, s'accablaient eux-mêmes, non seulement sous l'effet de la peur, mais encore à la suite d'un vertige de destruction, de leur plein gré, dans un état de transes métaphysiques, dans cette passion d'auto-accusation que l'on ne peut plus arrêter une fois qu'on lui a lâché la bride.* » (pages 543-544). D'ailleurs, Pasternak avait déjà marqué cette persistance : « *Cette intransigeance radicale*

animait déjà les nihilistes du siècle dernier et, peu après, les héros de Dostoïevski ; puis, à une date plus récente, leurs héritiers directs, tous les provinciaux instruits de Russie (La province est souvent plus hardie que Pétersbourg et Moscou, les coins perdus ayant conservé un sens du sérieux qui est passé de mode dans les capitales). » (page 197). Au moment de l'instauration des mesures prises par les bolcheviks, Jivago vit « *dans cette façon de tout pousser jusqu'au bout, sans rien craindre, quelque chose de bien russe et qui nous est familier depuis longtemps* » (page 236). Mais, selon Iouri, le tsar, lors de sa visite aux troupes, faisait pitié par sa retenue et sa timidité, car « *en Russie, le ton théâtral est impensable* » (page 152).

Dans un tableau des Russes, ne peut manquer leur ivrognerie. Lors de la fête chez Lara et Pacha, elle « *songea à l'empressement que mettent toujours les gens ivres à feindre l'ébriété, avec d'autant plus de platitude et de complaisance qu'ils sont plus ivres.* » (page 128). Tout le monde s'étant enivré, « *la maison ressembla bientôt au château de la Belle au Bois dormant* » et un voleur put s'affairer à son aise (page 129). Au sujet de Markel, le portier, Tonia demande : « *Dis-moi plutôt s'il lui arrive de ne pas être saoul.* » (page 208). Plus loin, « *Markel avait trouvé le moyen de se saouler avec on ne sait quelle boisson meurtrière - il n'y avait pas d'alcool en ce temps-là.* » (page 261). Lors de la célébration du départ des recrues dans le village de Koutéiny, « *le brouhaha des voix avinées fut couvert par le fracas tonitruant d'une détonation toute proche [...] Une partie de l'assistance se leva brusquement. Les plus solides restèrent debout. Les autres firent quelques pas en titubant, s'écroulèrent, roulèrent sous les tables et s'endormirent aussitôt.* » (page 390) - « *La moitié de ceux qui festoyaient étaient maintenant complètement ivres et dormaient d'un sommeil de plomb, écroulés sous les tables ou affalés contre elles [...] Ceux de Koutéiny étaient ivres morts. Certains ronflaient, avec des gémissements, des grincements de dents et des cris assourdis. D'autres vomissaient.* » (page 391). « *Ils ont fait partout, ils ont dégueulé de tous les côtés.* » (page 392). Venu à Iouriatine, Komarovski buvait de « *l'alcool pharmaceutique étendu d'eau que Iouri avait rapporté de l'hôpital* » et « *s'enivrait peu à peu* » (page 506). Parmi les « *Vers de Iouri Jivago* », un poème chante « *Le houblon* », mot qui, en russe, a le sens d'ivresse.

Pasternak indique que, malgré la révolution, subsistaient la foi chrétienne (Jivago trouve sur un partisan un papier contenant « *des citations du psaume 90 avec les altérations et les variantes que le peuple introduit dans ses prières et dont la répétition a fini par rendre l'original méconnaissable.* » [page 403], texte qui « *passait pour miraculeux* » [page 404]) et la « *sorcellerie* » que « *pratiquait secrètement* » une vétérinaire (page 425), une guérisseuse en laquelle il s'amusait à voir une rivale. Il attribua à son pays une pureté qui aurait été souillée quand « *le mensonge vint sur la terre russe* » (page 484).

On rencontre et on suit des personnages qui appartiennent à différentes couches sociales de la société russe.

Les paysans ou « *moujiks* » sont représentés par le partisan Pamphile Palykh : c'« *était un moujik solide, aux cheveux ébouriffés, à la barbe noire,* » un de ces paysans dont le « *manque d'humanité* » était présenté par les intellectuels de gauche « *comme un miracle de la conscience de classe* », la « *barbarie comme un modèle de fermeté prolétarienne et d'instinct révolutionnaire* », tandis qu'« *aux yeux de Iouri Andréievitch, ce costaud ténébreux et insociable était un dégénéré.* » (page 419).

Les ouvriers du roman sont ceux du « *centre ferroviaire de Moscou* » (page 41) : le cheminot Kipriane Tiverzine, le mauvais contremaître qui martyrise un petit apprenti, le bon contremaître qu'est Pavel Ferapontovitch Antipov ; mais aussi le mécanicien Galiouline

Le portier Markel, le concierge Himazedine, l'intendant Mikoulitsyne, l'infirmière Lara Antipova, sont des employés.

Se sont élevés du peuple :

- des avocats, comme le père de Gordon ; comme Komarovski, avocat insolent qui avait embrouillé les affaires du père d'Iouri au point de l'avoir acculé à la banqueroute et d'avoir précipité sa perte, qui était un homme d'affaires à la tête froide, « *qui connaissait la vie commerciale de la Russie comme sa poche* » (page 35), un homme influent qui soutenait les libéraux, favorables à des réformes limitées du régime tsariste ; comme Samdéviatov ;

- des industriels comme Kologrivov, « *un gros industriel moderne, un esprit pratique, doué et intelligent. Il avait pour le système moribond la double haine d'un richard fabuleux, qui aurait pu racheter le trésor entier de l'État, et de l'homme du peuple parvenu au faite de sa carrière étourdissante.* » (page 96) ; comme le père de Jivago ; comme le riche maître de forges de l'Oural que fut Krüger.

Avec Védéniapine, les frères Groméko, Doudorov, Gordon, Pacha Antipov (fils d'ouvriers qui a cru pouvoir oublier ses origines en faisant des études supérieures) et Jivago nous avons des intellectuels. On aperçoit, trônant au sommet de cette société, les Sventitski, qui donnent un « *arbre de Noël* », une brillante réception où l'on dansait et où l'on jouait.

Si Iouri avait déjà pu voir en Lara une « *petite fille d'un autre milieu* », la révolution impose la lutte des classes qui fait que se dégage une sorte d'aristocratie inversée. Pacha se voyait comme un « *plébéien* » qui pouvait reprocher à Lara « *ses mains blanches* » (page 136), qui constatait que Galioulline « *d'origine, est plus prolétaire que moi. Nous avons grandi dans la même cour. Il a beaucoup fait pour moi, je suis son obligé.* » (page 300). Parlant de la révolution, il disait qu'on ne pouvait la comprendre que si on venait de « *l'univers des faubourgs, des voies ferrées et des casernes de travailleurs* », que si on faisait partie « *des spoliés, des offensés* » (page 546). Lara évoquait sa jeunesse qui avait été pauvre, précisant à Iouri : « *C'est pourquoi mon attitude à l'égard de la révolution est différente de la vôtre.* » (page 359).

Le roman est surtout une chronique des événements politiques en Russie pendant la première moitié du XXe siècle, du passage de la Russie tsariste à l'U.R.S.S. communiste, des « *années terribles de la Russie* ».

La Russie tsariste apparaît bien comme une autocratie où l'anarchiste Dementi Doudorov « *était au bagne où il purgeait la peine qu'une grâce impériale avait substituée à la pendaison* » (page 29). L'oncle de Jivago, Nikola Nikolaïévitch Védéniapine, « *un prêtre rendu à l'état laïc sur sa propre demande* » (page 14), s'occupait d'un journal aux idées avancées, où il prônait une réforme agraire, s'inquiétait des révoltes paysannes, était un philosophe de la révolution qui rêvait « *d'une pensée concrète et inspirée, dont le mouvement tracerait une voie nette et sans détours, qui rendrait le monde meilleur, et que même un enfant ou un ignorant devraient remarquer* » (page 18), qui affirmait qu'« *il fallait être fidèle au Christ* », être animé de « *l'amour du prochain, cette forme évoluée de l'énergie vitale* », de « *l'idée de la personne libre et l'idée de la vie comme sacrifice* » (page 21).

Le régime autocratique commença à vaciller avec « *la guerre contre le Japon qui n'était pas encore terminée* » quand « *d'autres événements la reléguèrent au second plan. La Russie était balayée par les vagues de la révolution, plus hautes et plus surprenantes les unes que les autres.* » (page 35). En effet, la guerre contre le Japon, qui éclata en 1904, ayant été perdue (chute de Port-Arthur, le 2 janvier 1905), cela manifesta la faiblesse du régime et accrut les problèmes économiques et sociaux du pays. Le 22 janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, le pope Gapone conduisit une procession de 150 000 ouvriers accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, portant des bannières, des icônes et des portraits, qui se présenta au Palais d'Hiver pour remettre une pétition au « *père le tsar* ». Les soldats de garde tirèrent sur les manifestants et tuèrent quelques centaines de personnes. L'événement fut appelé le « *Dimanche Rouge* ». Ce carnage provoqua une grève générale à Moscou (on lit dans le roman : « *En automne, il y eut des troubles au centre ferroviaire de Moscou* » [page 41], la grève avait été décidée), Tiflis et Varsovie. Le 19 août 1905, on annonça la création d'une « *douma* », assemblée législative alors simplement consultative. Dans le roman, on apprend que le tsar voulut par un oukase (édit) « *donner la terre aux paysans et mettre tout le monde à égalité avec les nobles* » (page 50). Cela n'empêcha pas l'opposition de s'organiser et de déclencher la grève générale d'octobre 1905 qui réussit à faire céder encore plus le régime qui, par « *le manifeste du 17 octobre* », octroya une constitution libérale (page 50). Mais, peu après, Marfa Gavrilovna alla avec Pacha Antipov à une manifestation où les cosaques chargèrent : elle reçut un coup de cravache. La barricade de la rue Presnia qui est mentionnée page 67 fut le dernier bastion de l'insurrection en décembre 1905. Puis « *quoique la vie eût retrouvé son cours normal après les événements de décembre, on échangeait encore des coups de feu çà et là et les incendies nouveaux - ceux de toujours - paraissaient être les derniers vestiges de l'insurrection* » (page 76). Nikola Nikolaïévitch

Védéniapine, qui était venu à Moscou pour y écrire en paix, vit les manifestants et se rappela ce qu'il avait vu « *l'hiver précédent à Saint-Pétersbourg, le pape Gapone, Gorki, la visite de Witte* » (page 55). L'écrivain socialiste Gorki a pu être cité parce, durant la révolution de 1905, il fut de nouveau incarcéré à la Forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Pétersbourg et y écrivit sa pièce '*Les enfants du soleil*', formellement située durant l'épidémie de choléra de 1862, mais clairement comprise comme représentant les événements de l'actualité. Quant à Serguéi Ioulievitch Witte, qui était président du conseil des ministres, il réprima la mutinerie des marins de Kronstadt et inspira à Nicolas II les lois fondamentales qui instituèrent la « douma ». La révolution de 1905 aurait pu entraîner de grands changements politiques qui auraient transformé l'autocratie au point de la faire disparaître. Mais, dans les deux ans qui suivirent, la contre-attaque de Nicolas II réduisit à néant tous les espoirs soulevés. Jivago allait regretter « *la révolution dans le sens où la prenaient les classes moyennes, la révolution telle que l'imaginait la jeunesse étudiante de 1905.* » (page 195).

Puis survint la Première Guerre mondiale provoquée par l'attentat de Sarajevo où un Serbe assassina l'archiduc d'Autriche. Du fait de son alliance avec la Serbie, la Russie fut engagée contre l'empire austro-hongrois, et Jivago fut médecin sur le front de Galicie, province de l'empire d'Autriche, au nord des Carpathes. Il dénonça la guerre, disant à son ami, Gordon, « *la difficulté qu'il avait eue à s'habituer à la logique sanglante de l'extermination mutuelle, à la vue des blessés et surtout à l'horreur de certaines blessures modernes, qui laissaient des survivants mutilés, transformés en morceaux de viande monstrueux par les progrès de la technique militaire.* » (page 146). En 1915, lors du « *deuxième automne de la guerre* », « *après les succès de la première année, les revers commençaient. La VIIIe armée de Broussilov, concentrée dans les Carpathes, était prête à descendre des cols et à envahir la Hongrie. Mais elle dut se replier, entraînée par la retraite générale. Les troupes russes évacuèrent la Galicie, occupée dès les premiers mois des opérations.* » (page 130).

En 1917, « *l'irritation sourde des masses allait croissant et on était à la veille de changements importants. On voyait s'annoncer de graves événements politiques.* » (page 159). Puis surgit la nouvelle : « *On se bat tous les jours dans les rues de Saint-Pétersbourg. Les troupes de la garnison sont passées du côté des rebelles. C'est la Révolution !* » (page 160). En conséquence, « *le désarroi et l'anarchie persistent dans l'armée* » (page 167). Le jeune commissaire politique qui vint animer les troupes « *disait que l'heure des épreuves avait sonné pour la Russie.* » (page 176). Malgré les désordres causés, Jivago voulut ranimer « *sa fidélité à la révolution et l'enthousiasme qu'elle lui inspirait.* » (page 195). « *Il écoutait la grande nouvelle : la Russie allait être déchirée par des troubles effrayants, bientôt ce serait la révolution, avec ses heures terribles* », mais voulait encore croire qu'elle « *finirait sans doute par imposer sa grandeur.* » (page 196). Mais il regrettait « *la révolution présente, sanglante, la révolution militaire qui faisait fi de tout et que dirigeaient les bolcheviks, seuls à saisir le sens de cette tempête.* » (page 196). Les bolcheviks étaient les marxistes qui voulaient les changements les plus radicaux, tandis que les mencheviks étaient plus modérés, moins cependant que les membres du parti socialiste-révolutionnaire (S.R.) dont Nikolaï Nikolaïevitch Védéniapine se sentait proche (page 218) et qui partagea le pouvoir avec les bolcheviks jusqu'en juillet 1918. Étaient au contraire encore plus radicaux les anarchistes, comme celui que Jivago qui, ayant été blessé, revenait en train à Moscou, découvrit en son compagnon de compartiment ; il « *annonçait pour un avenir très proche des bouleversements meurtriers* », considérait que « *les destructions sont les éléments préparatoires naturels d'un plan constructif plus ample. La société n'est pas encore assez détruite. Il faut qu'elle s'effondre complètement, ensuite un véritable pouvoir révolutionnaire la reconstruira, pièce par pièce, sur des fondements nouveaux* », ce à quoi Jivago opposa que « *le temps était mal choisi pour faire des expériences aussi risquées, en plein chaos, devant la poussée de l'ennemi* » (page 199). Cette rencontre lui fit comprendre « *avec une pleine clarté où il était, et ce qui l'attendait* » : « *Trois années de changements, d'imprévu, de voyages ; la guerre, la révolution, tous leurs bouleversements, les fusillades, les scènes de ruine, les scènes de mort, les destructions, les incendies, tout cela se transforma en un vide dénué de tout sens.* » (page 200).

La guerre et la révolution causant une pénurie, à son arrivée à Moscou, il constata qu'au marché de Smolensk, les étals étaient vides, mais qu'« *on revendait tout un bric-à-brac mystérieux qui*

augmentait de prix en passant de main en main » (page 205), tandis que, pour les autorités, existaient des magasins « réservés ». Tonia lui annonça que tous les domestiques avaient été congédiés (sauf le portier, Markel, et la cuisinière, Nioucha) ; qu'une partie du rez-de-chaussée avait été cédé à une académie agricole ; que leur chambre était « *l'ancien débarras de feu Anna Ivanovna* » (page 212). Jivago approuva, pensant : « *Dans la vie des "gens bien", il y avait quelque chose de malsain. Un abîme de superflu. Trop de meubles, trop de pièces dans les maisons, trop de finesse dans les sentiments, trop de façons de s'exprimer. On a bien fait de les restreindre un peu. Mais c'est encore insuffisant. Il faudrait aller plus loin.* » Et il ajouta : « *Un homme doit serrer les dents et partager le sort de son pays. Pour moi, c'est l'évidence même ; vous c'est autre chose. Comme je voudrais vous garantir du malheur, vous envoyer dans un endroit sûr, en Finlande, par exemple.* » (page 209). Tonia craignait l'avenir : « *On dit que nous resterons sans bois, sans eau, sans lumière. On va abolir la monnaie. Le ravitaillement ne se fera plus.* » (page 210). Déjà, « *dehors s'étendait la ville muette, obscure et affamée. Les boutiques étaient fermées, on avait oublié jusqu'au nom de choses comme le gibier ou la vodka. On sentait que seule une vie semblable à celle de tous les autres, perdue sans retour parmi les autres vies, était une vie véritable ; que le bonheur à huis clos n'est pas le bonheur.* » (page 215). Tandis qu'Alexandre Alexandrovitch était président du comité de district, qui était un de ces « soviets » qui se constituaient partout, parmi les amis de Jivago, Choura Schlesinger était « *une vieille pétroleuse* » qui s'était « *battue sur les barricades* », qui annonçait « *un déluge de sang* » (page 221), des « *événements cyclopéens* » (page 222), qui pensait « *qu'il appartient à la Russie d'être le premier empire socialiste depuis la création du monde* ».

Jivago avait « *un sentiment de malheur imminent, une conscience de son impuissance devant l'avenir, qui n'étaient dissipés ni par sa soif de justice, ni par sa disposition naturelle au bonheur* » (page 222). « *L'hiver venait et, dans l'univers des hommes, on sentait se préparer on ne savait quoi de fatal* » (page 223). Il « *ne pouvait pas ignorer que la vie d'autrefois était vouée à la disparition. [...] Il fallait s'attendre à de grandes épreuves, à la mort peut-être. [...] Il redoutait cet avenir et il l'aimait, il en était secrètement fier.* » (page 224). À l'hôpital de l'Exaltation de la Croix, il se tenait entre les modérés et ceux qui étaient politiquement engagés.

Le quartier était devenu dangereux : on pouvait y être attaqué par des voleurs. Un jour, on se battit dans la rue, des opérations étant engagées entre les « junkers » (mot qui désignait les hobereaux allemands et, de là, tout tenant du conservatisme), partisans du gouvernement provisoire (celui du prince Lvov puis de Kerenski, qui était socialiste), et les bolcheviks. « *Les combats de rue battaient leur plein. [...] La vie s'était arrêtée dans toute la ville.* » (page 232). Bientôt, les ouvriers eurent le dessus. En octobre, fut annoncée « *la formation d'un soviet des commissaires du peuple, l'instauration en Russie du pouvoir soviétique et de la dictature du prolétariat* », et Jivago fut « *ébranlé par la grandeur, par l'éternelle grandeur de cette minute.* » (page 234). « *On procédait partout à des réélections administratives : dans les immeubles, les organisations, les bureaux, les services publics. Tout le personnel dirigeant changeait. On nommait partout des commissaires aux pouvoirs illimités, hommes d'une volonté de fer, vêtus de vestes de cuir, utilisant toutes les mesures d'intimidation, armés de revolvers, qui se rasaient peu et dormaient encore moins.* » « *L'hôpital de l'Exaltation de la Croix s'appelait maintenant "Hôpital réformé no 2".* » (page 237). Des médecins bourgeois le quittèrent, mais Jivago continua d'y travailler.

Arriva un « *hiver de famine, sombre, glacial, brisant toute habitude, reconstruisant l'existence à sa guise et contraignant les hommes à des efforts inhumains pour s'accrocher à une vie qui se dérobait.* » (page 237). La nourriture et le bois manquaient et, comme on avait supprimé le commerce privé, Tonia en obtenait en cédant des meubles. Mais demeuraient des « *fournisseurs agréés* » par l'État, tandis que des « *hommes d'affaires éphémères étaient tirés du néant par la guerre et la révolution* » (page 240). Jivago fut appelé chez l'un deux dont la femme semblait victime d'une secousse nerveuse mais était atteinte du typhus exanthématique.

Le comité d'immeuble s'appêtait à évincer les locataires sans travail. La concierge en était la mère de Galiouline qui révéla à Jivago qu'il avait « *pris le mauvi route* » (page 246).

En effet, avait commencé une guerre civile entre les Rouges (les communistes) et les Blancs, la partie de la population russe qui n'avait pas accepté la prise de pouvoir par les bolcheviks et qui, fidèles au

tsar Nicolas II ou au gouvernement provisoire, luttèrent contre le nouveau régime, avec l'aide de troupes anglaises, françaises, tchèques et américaines. Pasternak fit de Galiouline un des généraux des Blancs, mais ces contre-révolutionnaires furent plutôt menés par d'anciens officiers de l'armée impériale : Dénikine, Vrangel, Koltchak, un amiral qui avait été un explorateur polaire. Celui-ci résista jusqu'en janvier 1920 (Livéri apprit à Jivago que « *la guerre civile est terminée. Koltchak est battu à plate couture. L'Armée rouge le poursuit.* » [page 447]) en Sibérie où « *les premiers soviets avaient été renversés depuis longtemps* » (page 372). Aussi, alors que les bolcheviks étaient hostiles à l'« opium du peuple », la religion, on voit qu'à Khodatskoïé on célèbre la semaine sainte et Jivago allait découvrir sur les corps d'un partisan et d'un Blanc le même « *psaume 90* » (page 403), texte qui « *passait pour miraculeux* » (page 404). Mais, à Khodatskoïé, il y avait des opposants, favorables au communisme : à une réunion clandestine fut souhaitée l'union du « *prolétariat urbain* » et de « *la paysannerie laborieuse* » « *avec les Kirghizes et les Bouriates de la classe pauvre* » (page 382) pour « *renverser le pouvoir absolu des amiraux et des atamans [chefs élus des clans cosaques], haïs du peuple, et établir celui des soviets des paysans et des soldats au moyen de l'insurrection générale.* » (page 383). Cette terrible guerre civile martyrisa la population, qui fut ballottée de part et d'autre (« *Tout maintenant prenait une couleur politique : si l'on faisait le voyou, on était considéré en zone soviétique comme un réactionnaire ; et chez les Blancs, les bagarreurs passaient pour des bolcheviks.* » [page 391]), et causa huit à dix millions de morts. La coalition des armées blanches étant mal coordonnée et peu soutenue par la population, elles perdirent, et la majorité des Russes blancs s'exila.

Jivago et sa famille allaient subir les contre-coups de cette guerre civile à Varykino. Pour le voyage, Tonia emporta surtout des marchandises destinées au troc. À la gare, ils durent prendre place dans une immense queue où on leur dit que l'ordre de mission serait inutile : « *Il n'y a plus de trains spécialisés de nos jours, y en a qu'une sorte, et on vous y fourre les soldats, les déportés, le bétail et les gens.* » (page 262). Ils purent monter dans un des wagons de marchandise qui « *ressemblaient à des étables ambulantes* ». « *Les wagons de tête étaient réservés aux militaires, ceux du milieu au public, les wagons de queue aux recrues du Travail Obligatoire* » (page 264), qui avaient été arrêtées au hasard et étaient envoyées en différents points lointains. Au cours du voyage, il fallait à chaque gare essayer d'échanger quelque bien avec les paysannes qui proposaient des victuailles car « *le commerce libre était désormais interdit* » (page 266). Jivago, discutant avec un compagnon de voyage, manifesta encore son optimisme et ses espoirs (« *Il y a des gens heureux. Tout le monde ne gémit pas. Cela justifie tout le reste* »), mais l'autre voyait tout en noir (« *Partout, sans interruption, ce sont des révoltes paysannes. Contre qui? Contre les Blancs ou contre les Rouges, selon que le pays est dominé par les uns ou par les autres.* » - Le moujik « *des griffes de l'ancien État renversé, est tombé dans l'étau encore plus étroit du super-État révolutionnaire.* ») (pages 271-272). Plus le train avançait vers l'est, plus la région était dangereuse et plus sa progression était ralentie. Furent découverts une gare et un village qui avaient été incendiés par le terrible Strelnikov car les habitants, des Tartares, s'étaient rebellés contre les décrets de l'Armée rouge.

Alexandre Alexandrovitch rappelait à Jivago l'enthousiasme avec lequel il avait accueilli le projet des révolutionnaires alors que lui-même pensait que « *ces choses-là ne conservent leur pureté primitive que dans la tête de leur créateur, et encore, le jour même de leur proclamation. Le jésuitisme de la politique vous met tout à l'envers, dès le lendemain. [...] Leur philosophie m'est étrangère. Ce pouvoir est dirigé contre nous.* » (page 292). Toutefois, s'il se demandait ce que la famille allait faire arrivée à destination (cultiver des légumes? « *tâcher de végéter comme on peut le faire à notre époque* »?), il ne voulait plus être un « *patron d'usine à l'ancienne mode* » : « *L'histoire de la propriété est terminée en Russie.* » (page 292). Quant à Jivago, qui avait accueilli la révolution comme « *un miracle de l'Histoire* », ce qu'il avait vu au cours de ce voyage en train vers Iouriatine le rendant critique puis hostile, il considérait désormais qu'elle s'était muée sous ses yeux en une « *domination inhumaine de l'imaginaire* ».

À Varykino, l'intendant Averki Stépanovitch était un bolchevik qui « *avait été l'un des premiers à fonder à l'usine de Krüger un comité d'entreprise* » et dont le fils était « *un rouge* » ; mais il « *restait Gros-Jean comme devant, hors de la course, dans une bourgade désertée par les ouvriers qui,*

presque tous, étaient pour les mencheviks. » (page 327). Et voilà que survenait chez lui ces bourgeois. À Iouriatine, Lara consultait des manuels de marxisme, et habitait au siège du comité urbain du parti. Quant à Pacha Antipov, commissaire politique à l'Armée rouge sous le nom de Strelnikov, il était un sans-parti trop haut placé et qui en savait trop.

Jivago fut capturé par des « *partisans* » qui se méfiaient de l'Armée rouge, car « *l'armée est toujours le fourrier de la contre-révolution* » (page 386), qui luttèrent à la fois contre les Rouges et les Blancs, constituaient la « *Milice des Bois* », car leurs camps étaient établis dans « *la taïga* », « *leurs familles suivant dans leurs charrettes le gros de l'armée, avec leurs enfants et leurs biens* » (page 425). Jivago, ayant un jour été « *surpris en plein champ par une escarmouche* » contre des Blancs, parmi lesquels « *des jeunes gens qui appartenaient à la bonne société bourgeoise de la capitale* » et qui montraient « *une crânerie exaltée, inutile, provocante.* » (page 401), aurait voulu les rejoindre. Il fit revêtir à un Blanc blessé le vêtement d'un partisan afin de pouvoir le soigner puis le laisser repartir pour qu'il continue « *à se battre contre les Rouges.* » (page 405). Bientôt, « *les partisans subirent leurs plus lourds revers. À la veille de leur propre écrasement, les Blancs décidèrent d'en finir une fois pour toutes avec les unités irrégulières de la forêt* » (page 429) et les encerclèrent. Après un rude combat, l'encercllement fut rompu, ce qui fit affluer d'autres fuyards qui venaient dans la Milice des Bois « *leur seule protection* » (page 432) mais provoquaient une effroyable pagaille. Au cours de sa fuite de chez les partisans, Jivago vit « *des convois entiers de l'armée blanche* » arrêtés par « *la déroute de Koltchak* » (page 455).

Quand les Blancs abandonnèrent Iouriatine, à laquelle ils avaient fait subir des malheurs, les bolcheviks y imposèrent leurs décrets, y proclamèrent des menaces contre les bourgeois (page 454). Jivago « *prit du service dans trois endroits* », mais se lassa d'être soumis à des autorités qui ne venaient en lui qu'« *un partisan des ténèbres et de l'asservissement de l'homme* » (page 487).

Le roman nous rappelle aussi la formation d'une « *république d'Extrême-Orient* » qui, tolérée par les Soviétiques, servirait « *de tampon entre la Sibérie rouge et le monde extérieur* » (page 504). Komarovski, qui était bien avec le gouvernement comme avec les libéraux, y serait ministre de la justice. Serait-ce la Mongolie où une révolte populaire fut menée par Sukhbaatar en 1919, où un Parti populaire mongol fut créé sous l'impulsion de la nouvelle U.R.S.S. et un gouvernement provisoire nommé le 11 juillet 1921?

Le voyage de Jivago de Varykino à Moscou permet de constater l'ampleur du désastre causé par la guerre civile. Il avait traversé des régions dévastées, où les champs de seigle, abandonnés, étaient envahis par les mulots, tandis que, « *délivrées de l'homme, les forêts resplendissaient comme des prisonniers rendus à la liberté.* » Il « *était suivi de loin par une meute de chiens de garde, campagnards, sauvages et velus, effrayants* » (page 558).

Est évoquée « *la N.E.P., la plus équivoque et la plus fautive des périodes du régime soviétique* » (page 555). Il s'agit de la "Novaïa Ekonomitcheskāia Politika" ou "Nouvelle politique économique" que, en 1921, après avoir constaté l'échec du « *communisme de guerre* », avoir reconnu que « *le passage immédiat aux formes purement socialistes dépasse nos forces* », promulgua Lénine : « *L'entreprise privée n'était plus interdite, le commerce était libre, quoique sévèrement réglementé. Les affaires étaient réduites aux proportions du troc [...] L'agitation mesquine des hommes d'affaires ne produisait rien de nouveau, n'enrichissait en rien la ville dévastée. Mais la revente stérile d'objets déjà vendus dix fois faisait faire des fortunes.* » (page 564).

Au contraire, sous Staline fut décidée la collectivisation, processus d'appropriation collective des moyens de production (les terres, les usines, les entreprises, etc.). Doudorov estimait qu'elle « *a été une faute, un échec, qu'on ne pouvait pas avouer. Afin de masquer l'échec, il a fallu recourir à tous les moyens d'intimidation possibles pour ôter aux gens l'habitude de juger et de penser, pour les forcer à voir ce qui n'existait pas et à prouver le contraire de l'évidence.* » (page 603).

Si Tonia put apprendre à Iouri que « *quelques hommes politiques en vue* », « *l'oncle Nicolaï Alexandrovitch Groméko, papa et nous [elle et sa fille, Macha] sommes exilés de Russie* » (page

496), si Iouri put faire des « démarches », essayer « de faire réhabiliter politiquement sa famille, afin de permettre son retour en Russie » et demander « un passeport pour l'étranger et l'autorisation d'aller chercher sa femme et ses enfants à Paris » (page 566), bientôt le piège se referma. Surtout, les citoyens de l'U.R.S.S. furent soumis à ces purges dont Doudorov dut être victime puisqu'il est mentionné qu'il « revenait de son premier exil. » (il doit s'agir d'un exil intérieur, euphémisme pour la relégation). Lui et Gordon passèrent par des « camps pénitentiaires » (page 601), celui de Gordon étant particulièrement sévère. Doudorov fut « politiquement rééduqué », « ses paroles vertueuses étant dans l'esprit du temps » ; « il avait été rétabli dans ses droits, avait reçu l'autorisation de reprendre ses cours et ses travaux à l'université. » Il avait subi la pratique de « l'éreintement des professeurs » (page 604). De même, un jour, Lara « sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir ou disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue dans un des innombrables camps de concentration du Nord. » (page 596).

Gordon put échapper à son camp quand, la Seconde Guerre mondiale venue, il put s'engager dans « un régiment pénitentiaire » et, malgré tout, survivre à « des mois et des mois dans une tempête de feu » (page 602), que Doudorov considérait « comme une tempête purificatrice, une bouffée d'air pur, un vent de délivrance [...] Lorsque la guerre a éclaté, la réalité de ses horreurs, du danger qu'elle nous faisait courir, de la mort dont elle nous menaçait, a été un bien auprès de la domination inhumaine de l'imaginaire ; elle nous a apporté un soulagement parce qu'elle limitait le pouvoir magique de la lettre morte. Les forçats comme toi n'ont pas été les seuls à respirer soudain plus librement, à pleine poitrine ; tous sans exception, à l'arrière comme au front, ont ressenti un véritable bonheur en se jetant avec ivresse dans le creuset de la lutte terrible, mortelle et salutaire. » (page 603).

À l'été 1943, le commandant Doudorov et le sous-lieutenant Gordon, qui rejoignaient le front, se rencontrèrent. Ils se trouvèrent dans une « ville dynamitée et à demi réduite en cendres » (page 606) où ils écoutèrent « Tania la lingère » parler de « son entrevue avec le général de brigade Jivago » auquel elle raconta sa vie très malheureuse, ce qui fit qu'il lui promit de la revoir et de s'occuper d'elle (page 607). Doudorov et Gordon comprirent qu'elle était la fille de Lara et du docteur Jivago, et Gordon put méditer : « Ce n'est pas la première fois qu'on voit cela dans l'Histoire. Ce qui est conçu d'une façon idéale et élevée devient grossier, se matérialise. [...] C'est ainsi que la Russie des Lumières est devenue la révolution russe. » (pages 614-615).

Enfin, « cinq ans, dix ans plus tard, peut-être, par une paisible soirée d'été, Gordon et Doudorov étaient de nouveau réunis » à Moscou, et constatèrent que « la victoire n'avait pas apporté la lumière et la délivrance qu'ils en attendaient ; pourtant les signes avant-coureurs de la liberté flottaient dans l'air depuis la fin de la guerre [...] Ils avaient l'impression que cette liberté intérieure était venue, que l'avenir, ce soir-là justement, s'était posé, palpable, dans les rues qui couraient à leurs pieds, qu'ils étaient entrés dans cet avenir et qu'ils s'y trouvaient désormais. Un sentiment de sécurité heureuse et attendrie pour cette sainte ville, pour toute la terre, pour les personnages de cette histoire qui avaient vécu jusqu'à cet instant et pour leurs enfants, les pénétrait et les baignait de la musique silencieuse du bonheur qui se répandait au loin autour d'eux. » (pages 615-616).

Ainsi, dans « Le docteur Jivago », où la vie du héros, comme celle de Pasternak, est étroitement liée aux tragiques bouleversements connus par la Russie au XXe siècle, le tableau historique est parfois précis, parfois n'apparaît qu'à travers de furtives allusions ou doit même être deviné. Il renvoya dos à dos le régime tsariste (en montrant le massacre ignoble d'une manifestation pacifique d'opposants par des cosaques) et le communisme (en dénonçant l'atmosphère de dénonciation et de fanatisme qui régna après la révolution et figea l'idéologie révolutionnaire en tyrannie, en se livrant à une analyse cruelle et acide du léninisme et du stalinisme).

Mais, bien plus que l'analyse objective des luttes révolutionnaires, ce qui intéressa Pasternak ce fut la vie intime, les sentiments ou le processus des pensées de Jivago.

Intérêt psychologique

“*Le docteur Jivago*” est aussi un roman d'amour, où, autour d'une femme, tournent trois hommes, l'un qui l'a séduite et pervertie, un autre auquel elle se raccroche dans une volonté éperdue de rédemption, un troisième avec lequel elle connaît enfin l'amour, un amour cependant condamné.

Le séducteur est Komarovski, qui apparaît « *fort, bien rasé, d'une belle prestance et sûr de lui* » (pages 79-80). Pourtant, cet « *homme d'affaires à la tête froide, qui connaissait la vie commerciale de la Russie comme sa poche* », conseiller judiciaire du père de Jivago qu'il avait « *acculé à la banqueroute* » et poussé au suicide (« *C'est lui qui a fait de moi un orphelin* »), cet homme influent « *qu'on applaudissait dans les assemblées et dont on parlait dans les journaux* » (page 64), était aussi, pour les couturières, « *le tombeur* », « *le Jules de Madame* », car il protégeait leur patronne. Mais il « *lançait à la fillette [qu'était Lara] des regards qui la faisaient rougir* » (page 36). S'il osa l'embrasser, s'il savourait le souvenir de « *la tête de la jeune fille reposant dans ses mains* » (page 63), il n'en fut pas moins désarçonné par sa relation avec elle. Car il n'était pas vraiment une crapule immonde, pas tout à fait un vil séducteur : si, après qu'elle eût tiré sur lui, il « *fulminait, était étouffé par des sentiments contradictoires* », s'« *il avait éprouvé une fois de plus combien cette fille folle et désespérée était irrésistible. On voyait au premier regard qu'elle n'était pas comme les autres* » (page 119), il sentit « *la voix de la conscience qui se réveille* », voulut « *se reprendre en main* » (page 63). Aussi voulait-il « *lui venir en aide* » et se promettait-il de « *ne plus la toucher* » (page 120). Et, plus tard, s'il surgit à Varykino, c'était apparemment animé par la volonté de sauver Lara et Jivago. Cependant, on ne sait pas ce qui s'est passé entre eux en Extrême-Orient pour qu'après le suicide de Pacha et la mort d'Iouri, elle pût se dire : « *Seul survit celui qu'il aurait fallu tuer, celui que j'ai essayé de tuer, mais que j'ai manqué, cet homme nul, inutile, qui a transformé ma vie en une chaîne de crimes [...] qui s'agite, va et vient dans des coins mythiques de l'Asie.* » (page 592). On comprend qu'elle pût être révoltée contre lui, mais il n'était certainement pas un « *homme nul* » !

Elle s'est raccrochée au jeune, farouche et idéaliste Pavel Pavlovitch Antipov. Ce « *fil d'un simple aiguilleur* », « *depuis l'enfance, aspirait à tout ce qui est grand et pur, voyait dans la vie un immense champ clos où les hommes luttent pour arriver à la perfection en obéissant à des règles scrupuleuses.* » (page 302). Mais, dès son enfance aussi, lui « *qui était un peu plus jeune que Lara* » (page 98), la couva des yeux, l'« *aima éperdument* », voyant en elle (selon elle) « *la pureté incarnée* ». Aussi, quand elle voulut échapper à Komarovski, répondit-il à son appel de détresse qui faisait de cet objet de passion aussi un objet de compassion, un défi auquel il devait répondre. Cependant, après ses aveux, il « *la soupçonnait de tous les péchés mortels, ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait, était prêt à la maudire et à la haïr [...]* ; *il était jaloux de ses pensées intimes, de la timbale où elle buvait, de l'oreiller sur lequel elle était couchée.* » Ils eurent « *des scènes déchirantes, toutes plus pénibles les unes que les autres* ». Pourtant, ils décidèrent de se marier (page 124), mais au cours de leur nuit de noces qu'ils passèrent à parler, « *l'étudiant d'hier [...] connut tour à tour le comble de la félicité et le fond du désespoir [...]* Le lendemain il était un autre homme » (page 126). Ils s'établirent à Iouriatine où il regrettait la capitale et se plaignait d'étouffer parmi ses collègues car il lisait beaucoup. Aussi lui, qui enseignait le latin et l'Histoire ancienne, voulut-il reprendre ses études pour devenir professeur de mathématiques. Et cet homme exceptionnel, « *par son seul talent et sa ténacité* », atteignit « *le sommet des connaissances universitaires contemporaines dans deux spécialités : les mathématiques et les lettres* » (page 481), ce qui, d'ailleurs, semble s'être fait par un coup de baguette magique !

Quant au couple, chacun de ses membres s'efforçant de se dépasser, « *leurs relations manquaient de simplicité. Elle l'écrasait de sa bonté et de ses attentions et il ne se permettait pas de la critiquer. Il craignait que, dans la remarque la plus innocente, Lara ne sentît un reproche déguisé : elle pouvait avoir l'impression que le plébéien qu'il était lui reprochait ses mains blanches, ou qu'il lui en voulait d'avoir appartenu à un autre. La crainte qu'elle ne le soupçonnât de quelque sentiment injuste et blessant pour elle mettait une note de contrainte dans leur vie. Ils rivalisaient de générosité, et par là même ils compliquaient tout.* » (page 136). « *Cela ne pouvait durer plus longtemps, pensa-t-il [...]*

Pourquoi avait-elle fait de lui ce qu'elle voulait? Pourquoi n'avait-il pas eu le bon sens de renoncer à elle en temps voulu, quand elle-même le demandait avec insistance, pendant l'hiver qui avait précédé leur mariage? Il comprenait que ce n'était pas lui qu'elle aimait, mais la tâche généreuse qu'elle remplissait envers lui, l'incarnation de son propre sacrifice. Qu'y avait-il de commun entre cette digne et sainte mission et une véritable vie de famille? Le pire, c'était qu'il l'aimait encore avec la même force. Elle était belle à vous faire damner. Et peut-être le sentiment qu'il éprouvait lui-même à son égard n'était-il pas de l'amour, mais un désarroi plein de gratitude devant sa beauté et sa grandeur d'âme.» (pages 137-138). Se considérant alors comme « un pédant, un médiocre, un homme étriqué », « il est parti à la guerre », et alors commença, selon Lara, « son extravagance provocante » (page 484). Sur le front, on vit en lui « un homme chagrin, méprisant, nerveux et un puits de science » (page 144).

Après avoir été fait prisonnier, avoir longtemps été porté disparu, il réapparut sous le nom de Strelnikov, devenu une sorte d'ange exterminateur de la révolution (dont le prototype avait été Lev Polivanov dans "Les voies aériennes"), animé de la sincérité, du fanatisme authentique et de l'ascétisme héroïque de l'intellectuel révolutionnaire (« Il ne se nourrissait que de pain et d'eau », disait-on de lui) tout aussi sanguinaire que les bolcheviks tout en étant un sans-parti car « les hommes qui à l'époque décidaient de toutes les nominations lui avaient fait confiance. Dans ces jours de romantisme effréné et d'extrémisme, la sincérité révolutionnaire d'un Strelnikov (que rien n'arrêtait) se distinguait par sa pureté, son fanatisme authentique mûri par toute une existence, et qui ne devrait rien au hasard. » (page 301). « En peu de temps, il était devenu la gloire et la terreur de toute une région » (page 296). « Partout il arrivait à l'improviste, il jugeait, condamnait et faisait exécuter ses arrêts rapidement, durement, sans sourciller. [...] On lui avait donné le surnom de Rastrelnikov (le fusilleur).» (page 301). Sûr de la justesse de sa cause et très brutal dans sa volonté d'établir l'ordre nouveau, il commettait parfois le mal au nom du bien. Ce combattant implacable « incarnait la force de la volonté à son plus haut degré. Il était à tel point l'homme qu'il voulait être que tout en lui semblait exemplaire : sa belle tête au port magnifique, la rapidité de sa démarche, [...] la présence d'un talent naturel qui n'avait rien de guindé et dont l'aisance devait être parfaite en toutes circonstances. Cet homme devait posséder un don [...] peut-être le don d'imitation.» (page 299). « Il pensait juste et avec une extrême clarté. Il possédait à un rare degré le don de pureté morale et d'équité, il avait le don des sentiments nobles. Mais, pour un savant soucieux de défricher des voies nouvelles, il manquait d'intuition, de cette force dont les découvertes soudaines renversent l'ordre stérile du prévisible. Et, pour qu'il fit le bien, il aurait fallu que son rigorisme se doublât de cette tolérance du cœur qui ignore les cas généraux, ne veut connaître que des cas particuliers et atteint à la grandeur en faisant de petites choses..» (page 302). Affichant une grande maîtrise de soi, une logique rigoureuse, il voulut, à la fois pour venger le peuple et pour relever le défi que lui imposait Lara, changer l'ordre du monde, « transformer la vie », créer par la violence un univers où la femme ne serait plus jamais soumise, avilie, exploitée par le pouvoir de l'argent. « Il se mit à caresser l'idée qu'il servirait d'arbitre entre la vie et les principes mauvais qui souillaient Lara, qu'il prenait sa défense, qu'il la vengerait. Mais, pour elle, si elle confia à Jivago qu'elle l'avait vu devenu « la personnification d'un principe, la représentation d'une idée », « livré aux mains d'une certaine force, d'une force très haute, bien sûr, mais qui tue sans pitié et qui un jour ne l'épargnera pas lui non plus » (page 481), « il marche à une perte certaine à cause de cette ambition stupide. » (page 484).

Interrogeant Jivago et découvrant qu'il était lié à Tonia dont le grand-père avait des usines dans la région, il le suspecta d'avoir « la nostagie des Blancs », mais il le laissa libre, tout en le menaçant : « En ce moment, c'est le Jugement dernier, cher monsieur, nous vivons parmi des hommes armés de glaives, parmi les monstres ailés de l'Apocalypse. Et je ne veux rien savoir des docteurs à demi loyalistes et à demi sympathisants [...] Je pressens que nous nous rencontrerons de nouveau et alors nous aurons une tout autre conversation. » (page 303). Il pensa alors à sa femme et à sa fille qui devaient se trouver à Iouriatine : « S'il allait les voir? [...] mais était-ce pensable? Tout cela était une autre vie. Il fallait d'abord en finir avec la vie nouvelle. » (page 304). Lara révélant à Jivago qu'il était son mari, que, tout en bombardant la ville, il les protégeait, elle et sa fille, pensait que c'était « par un excès de sentiment » qu'il ne cherchait pas à les voir.

Mais plus tard, à Varykino, alors qu'ayant été dénoncé, il se cachait mais était dépisté, se confessant à Jivago, il avoua être venu pour les voir (page 544) et l'invita à partir sans délai car autrement il serait compromis avec lui. Il affirmait que lui et les autres révolutionnaires avaient « *pris la vie comme une campagne militaire* » ; que, s'ils n'avaient « *apporté que du malheur* », ils étaient aussi des martyrs ; que la pensée socialiste et le marxisme avaient montré la racine du mal au XIXe siècle : « *l'appétit bestial et éhonté de l'argent* » (page 547) ; que toutes les révolutions du XIXe siècle s'étaient « *exprimées dans la personne de Lénine, pour s'abattre sur le passé comme une incarnation du châtimeur. Et, à côté de lui, s'est dressé l'immense, l'ineffaçable visage de la Russie, qui s'est mise à flamber brusquement aux yeux du monde entier comme un cierge expiatoire pour tout le malheur et toute l'infortune humaine.* » (page 548). Résumant son destin, il faisait tout partir de la vue d'une lycéenne chez laquelle on pouvait lire « *l'alarme du siècle, son inquiétude* » (page 548). « *C'est pour cette petite fille que je suis allé à l'université, pour elle que je suis devenu professeur, et que j'ai pris un poste dans ce louriatine que je ne connaissais pas. J'ai englouti une masse de livres et acquis une foule de connaissances pour lui être utile et être auprès d'elle lorsqu'elle aurait besoin de mon aide. Je me suis engagé dans l'armée pour la reconquérir après trois ans de mariage, puis après la guerre et mon retour de captivité, j'ai profité de ce que l'on me tenait pour mort pour me consacrer tout entier à la révolution sous un nom d'emprunt, et pour la venger jusqu'au bout de tout ce qu'elle avait souffert, pour effacer à jamais tous ces tristes souvenirs, pour qu'il n'y ait plus de retour au passé. [...] Mais je voulais d'abord mener à bien la tâche de ma vie.* » (page 549). Après « *six ans de séparation* », « *six ans pendant lesquels je me suis dominé* », il aurait pu s'élancer vers sa femme et sa fille, mais, confiait-il, « *il me semblait que la liberté n'était pas encore entièrement conquise. Je devais d'abord la conquérir et ensuite, me disais-je, je leur appartiendrais tout entier, mes mains seraient libres ! Et maintenant tout l'édifice est réduit en poussière. Demain on se saisira de moi. [...] On me prendra et on ne me laissera pas me justifier. Ils se jetteront sur moi, ils me fermeront la bouche avec leurs cris et leurs injures. Est-ce que je ne sais pas comment cela se passe ?* » (page 550). Au matin, après une nuit tourmentée de rêves, Jivago, qui lui avait fait part de l'admiration que Lara avait pour lui, constata qu'il s'était suicidé (page 552).

À travers Pavel Pavlovitch Antipov, Pasternak rendit justice à la noblesse d'esprit, à la pureté d'intention du révolutionnaire. Mais, le révolutionnaire impitoyable et cruel, intransigeant et prêt à sacrifier ses sentiments et la vie d'autrui aux intérêts supérieurs de l'Histoire, répondant au mal par une violence qui le détruit lui-même, il refusa aussi un remède qui ne fait qu'amplifier le mal et finit par détruire ceux qui y ont recours.

Lara, « *belle à vous faire damner* » selon Pacha, « *chargée, comme d'électricité, de toute la féminité du monde* » (page 510), selon Iouri, était, se contente de dire ailleurs assez platement Pasternak, « *très jolie* ». Mais, « *petite lycéenne en robe marron, qui prenait part en secret aux conspirations et aux gamineries innocentes de ses camarades de classe* » (page 64), qui « *avait un peu plus de seize ans, mais était déjà une jeune fille entièrement formée* » (page 39 : n'est-ce pas une indication plutôt naïve?), elle était déjà victime de cette beauté car Komarovski la préférait à sa mère qui la lui avait en quelque sorte offerte : il l'avait menée à une fête où il l'avait fait danser, l'avait séduite par son habileté et l'avait embrassée, ce contre quoi elle se révolta : « *Mais l'embrasser ainsi, elle ne le permettra jamais plus à personne. Elle n'aurait jamais cru qu'il pût se concentrer tant d'impudeur sur les lèvres d'autrui, lorsqu'on les presse si longuement contre les siennes.* » (pages 40-41). Comme elle « *avait l'esprit clair* » (page 39), elle décida d'« *oublier la danse, ne plus y penser. Tout le mal est là.* » (page 41). Elle se considéra « *une fille perdue* », se demandant : « *Comment cela est-il arrivé ? Comment cela a-t-il pu arriver ?* » (page 62).

Mais elle ne manquait pas d'ambivalence car elle n'éprouvait pas que du dégoût, et elle qui, comme son frère, avait été convaincue par sa mère « *qu'ils étaient au bord de la ruine* » (page 36), qui « *comprendait que dans la vie ils auraient tout à conquérir à la force des poignets* » (page 39), « *trouvait flatteur qu'un bel homme grisonnant, qui aurait pu être son père, un homme qu'on applaudissait dans les assemblées et dont on parlait dans les journaux, dépensât pour elle son temps et son argent, l'appelât divine, l'emmenât au théâtre et au concert et la "développât intellectuellement", comme on dit* ». Ayant découvert la volupté avec lui, elle acceptait d'échanger ses

faveurs sexuelles pour le luxe qu'il lui offrait et pour la provocation que cela lui permettait. « *Les galanteries de Komarovski, au fond d'une voiture, sous le nez du cocher, ou dans une avant-loge isolée sous les yeux du théâtre entier, avaient quelque chose de surnoisement audacieux qui la captivait et qui incitait à la riposte le diabolin qui se réveillait en elle.* » (page 64).

Cependant, « *cette ardeur effrontée d'écolière* » était vite remplacée par « *une douloureuse déchirure et l'horreur de soi* » (pages 64-65) qui faisait qu'elle se sentait « *sa prisonnière pour toute la vie* » (page 65), tout en envisageant de l'épouser comme il disait le vouloir, et en se réfugiant dans la piété. Il était sa malédiction, elle le haïssait. C'était à cause de sa mère qu'elle ne pouvait rompre avec lui : elle ne pouvait pas lui dire de ne pas le recevoir car tout se découvrirait. Dans la sordide chambre de l'hôtel Monténégro où sa mère, soupçonnant leur liaison, avait tenté de se donner la mort, Iouri se rendit compte de « *leur entente mutuelle [qui] avait quelque chose de magique et d'effrayant, on aurait dit qu'il était un montreur de marionnettes, et elle la poupée obéissante aux mouvements de sa main [...] Aux regards enjoués de l'homme, elle répondait par le clin d'oeil malicieux d'une complice. L'un et l'autre étaient heureux que tout se fût si bien passé, que leur secret n'eût pas été découvert et que l'empoisonnée eût survécu.* » (page 80).

Il reste que « *six mois de liaison avec Komarovski avaient passé la mesure de la patience de Lara. Il était très habile à profiter de son abatement, et lorsqu'il le lui fallait, il savait, sans le faire paraître, lui rappeler subitement son déshonneur. Lara tombait alors dans le désarroi que les voluptueux cherchent chez les femmes. Ce désarroi la livrait chaque jour davantage au cauchemar sensuel qui lui faisait dresser les cheveux d'horreur lorsqu'elle était dégrisée.* » (page 94). Elle craignait la fin des classes « *car le lycée était le dernier refuge qui lui permit de l'éviter* » (page 95).

Plus tard, à Varykino, elle plut à un autre homme puissant, Samdéviatov. Toutefois, elle assura à Jivago que, si l'avait aidée et lui faisait la cour, il ne s'était pas « *glissé quelque chose de plus personnel* » parce qu'elle détestait « *ce contentement de soi masculin, moustachu, dressé sur ses ergots* » (page 477). Elle retrouvait en lui Komarovski qui avait fait d'elle « *une femme trop tôt, criminellement tôt, en m'initiant à la vie par son plus mauvais côté, en me la montrant dans un jour menteur, comme une comédie de boulevard.* » (page 478).

Ce fut pour se délivrer de Komarovski, pour tuer cette bête qui la dévorait et la désenchantait d'elle-même, que cette jeune fille bafouée et manipulée voulut « *apprivoiser plus sérieusement* » (page 68) Pavel Pavlovitch Antipov qui « *l'aimait à la folie et lui obéissait en tout* » (page 98), ce qui lui permettait d'exercer à son tour le pouvoir sur un autre être. Mais devant, par la faute de son frère, demander à Komarovski « *de lui apporter une aide chevaleresque, propre et désintéressée, sans exiger d'explications* », elle alla le voir après avoir, « *résolution fatale* », chargé le revolver de Rodia, car elle avait « *l'intention de tirer sur lui s'il refusait, s'il se trompait sur ses intentions ou s'il l'humiliait d'une façon ou d'une autre* » (page 100). Ce ne fut pas sans s'être arrêtée un moment chez Pacha pour lui demander de l'épouser, ce qu'elle fit tout en, toujours avec la même ambivalence, s'accusant et l'invitant à l'oublier : « *Je ne suis pas digne de toi* » (page 126).

Venant submerger les difficultés de leurs relations, la guerre fit disparaître Pacha et amena Lara, adulte forte et déterminée, bel et bien animée par « *la tâche généreuse qu'elle remplissait envers lui [qui était] l'incarnation de son propre sacrifice* » (page 138) à s'employer à une recherche qui lui fit rencontrer Iouri sur le front de Galicie. Il lui fit part de son intérêt pour elle, mais elle le retint, et « *il n'y eut plus entre eux d'explication de ce genre.* » (page 181). Ils se retrouvèrent à Iouriatine où il lui sembla qu'« *elle ne tient pas à plaire, à être belle, séduisante. Elle méprise cet aspect de la nature féminine et on dirait qu'elle veut se punir d'être si belle. Et cette hostilité hautaine envers soi-même la rend dix fois plus irrésistible.* » (page 351). Pacha étant devenu Strelnikov, Tonia étant partie à Moscou, ils furent enfin véritablement réunis à Varykino.

Mais, toujours ambivalente, elle se sentait redevable à celui qui était son mari, dont elle disait qu'il était « *un coeur noble, généreux* », « *un homme d'une immense valeur, d'une telle droiture* » (page 475). À la question de Jivago : « *Mais alors qu'est-ce qui a troublé l'union de votre foyer si vous vous aimiez tant l'un l'autre ?* », non sans duplicité, elle déclara ne pouvoir répondre : « *Est-ce à une faible femme comme moi de t'expliquer à toi, qui es si intelligent, ce qui se passe à l'heure actuelle avec la vie en général, avec la vie humaine en Russie, et pourquoi les foyers s'écroulent et, parmi eux, le tien et le mien ? [...]* Tout ce qui était l'usage courant, qui était réglé par des coutumes, le foyer des

hommes, l'ordre humain, tout cela a été réduit en poussière par les bouleversements de la société et sa reconstruction. Toutes les coutumes sont rejetées et détruites. Il ne reste que la force inhabituelle, inadaptée, d'un certain besoin d'amour mis à nu, dépouillé de tout, pour lequel rien n'a changé parce que de tout temps il a grelotté, il a tremblé, il s'est élancé vers une détresse proche de la sienne, aussi dépouillée, aussi solitaire. Toi et moi, nous sommes comme Adam et Ève qui au début du monde n'avaient rien pour se vêtir. Voici venir la fin du monde et nous n'avons guère plus de vêtements ni de foyer. Et nous sommes le dernier souvenir de tout ce qui a été infiniment grand, de tout ce qui s'est fait au monde pendant des millénaires qui se sont écoulés entre eux et nous et, en souvenir de ces merveilles disparues, nous respirons, nous aimons, nous pleurons, nous nous cramponnons l'un à l'autre, nous nous serrons l'un contre l'autre. » (page 482).

Chacun étant poussé par « l'appel du devoir », Lara retournerait vers un Strelnikov redevenu l'homme qu'il était avant, comme Jivago irait vers Tonia. Elle souffrait d'« une liberté aussi chaotique », aurait voulu être soumise « à une règle, n'importe laquelle », « avoir un travail, des obligations », « pouvoir mener une vie honnête et raisonnable » (page 527). Si « retourner en ville après leur récente disparition, au moment où les arrestations y battaient leur plein, était de la déraison pure, il était à peine plus raisonnable de s'attarder seuls et sans arme, en plein hiver, dans cette effroyable solitude pleine de ses propres dangers » (pages 527-528), car autour de la maison hurlaient les loups.

Comme, après la mort de Jivago, elle apprit que Pacha, dont elle voulait croire qu'il avait été fusillé, s'était suicidé (page 589), elle se dit : « Il ne reste plus personne. L'un est mort. L'autre s'est tué. Seul survit celui qu'il aurait fallu tuer, celui que j'ai essayé de tuer, mais que j'ai manqué, cet homme nul, inutile, qui a transformé sa vie en une chaîne de crimes [...] qui s'agite, va et vient dans des coins mythiques de l'Asie. » (page 592) : Komarovski. Ressentant, en pensant à Jivago, « une vague de fierté et de soulagement », se sentant enveloppée du « souffle de liberté et de détachement qui émanait toujours de lui », « couvrant le milieu du cercueil, les fleurs et le corps de son propre corps, de sa tête, de sa poitrine et de ses mains grandes comme son âme » (page 593), « remplie maintenant de cette connaissance sombre, indistincte, connaissance de la mort, disponibilité envers elle, sans aucun désarroi » (page 594), elle regretta qu'« on ne fasse pas de service religieux » (page 592). C'était que, de marxiste qu'elle était, elle était devenue elle aussi critique du communisme. Aussi fut-elle une victime du régime : un jour, elle « sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir ou disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue dans un des innombrables camps de concentration du Nord. » (page 596). Elle n'avait fini par échapper à Komarovski que pour tomber dans l'enfer du goulag.

Pourtant, elle avait été, pour le médecin et poète Jivago comme pour le révolutionnaire Antipov, tous deux d'ardents avocats de sa cause, le symbole de la nécessité et de la justice de la révolution, car elle avait incarné la beauté asservie au mal, avait personnifié la féminité blessée et triomphante.

Jivago ne nous est décrit physiquement que par Lara qui se disait : « Quel homme étrange et curieux, jeune et peu aimable. Le nez camus, on ne peut pas dire qu'il soit bien beau. » « Peu aimable » étonne puisque, par ailleurs, Pasternak le définit comme quelqu'un « qui toute sa vie s'était efforcé de témoigner de l'amour non seulement à sa famille et à ses proches mais à tout être humain » (page 196) et qui ne connaissait ni « gêne » ni « contrainte » (page 351). Elle ajouta : « Mais intelligent dans le meilleur sens du terme, avec un esprit vif, séduisant » (page 158). Pasternak précisa : « Ses opinions, ses habitudes de pensée et ses prédispositions de pensée tranchaient par leur originalité. Sa sensibilité avait une acuité singulière, la nouveauté de ses impressions échappait à toute description » (page 87 : on appréciera cette... échappatoire interdite à tout écrivain digne de ce nom !).

Faisant de son personnage son « alter ego », il lui attribua son propre amour de la nature, en particulier de la forêt, « lorsque le soir elle est transpercée par le feu du couchant. À ces moments, il avait l'impression de se laisser lui aussi pénétrer par ces colonnes de lumière. Comme si l'esprit de vie entraînait à flots dans sa poitrine, traversait tout son être et faisait jaillir des ailes de son dos. Tout adolescent se crée une image qui l'accompagnera toute sa vie, que, plus tard, il appellera son monde intérieur, sa personnalité. » (pages 412-413). Une cascade le remplit d'un « sentiment de bonheur » (page 284). Pour lui, « la nuit de gel était d'une splendeur ineffable » (page 520). Ces moments

lyriques lui offrent un extraordinaire sentiment de bonheur. Cependant, cet amant de la nature se montra assez inconséquent quand il vit dans les loups « *l'image de la force hostile qui voulait leur mort ou leur départ de Varykino* » (page 525).

Il lui accorda aussi de grandes qualités intellectuelles et morales : à son retour à Moscou, alors qu'il avait été blessé, qu'il avait constaté l'absurdité de la guerre, qu'il craignait le désastre auquel pouvait conduire la révolution, il conservait « *sa soif de justice* » et « *sa disposition naturelle au bonheur* » (page 222).

Il fit de lui un médecin, et un médecin qui se voyait reprocher son habileté à porter des diagnostics parce qu'on l'attribuait à son intuition, un médecin sensible qui, sur le front, eut du mal « *à s'habituer à la logique sanglante de l'extermination mutuelle, à la vue des blessés et surtout à l'horreur de certaines blessures modernes, qui laissaient des survivants mutilés, transformés en morceaux de viande monstrueux par les progrès de la technique militaire.* » (page 146), enfin un médecin longtemps appliqué qui « *fut sauvé par le quotidien, par l'humble, par l'habituel, par son travail, par les soins qu'il donnait aux malades.* » (page 224).

Surtout, il fit de lui un écrivain. D'emblée, il « *savait penser et écrire. Depuis qu'il était au lycée, il rêvait d'une oeuvre en prose, un livre de "biographie" où, dissimulées comme des charges explosives, pourraient entrer les images et les pensées qui lui avaient fait la plus grande impression. Mais il était encore trop jeune pour faire ce livre, aussi se contentait-il d'écrire des vers, comme un peintre qui passerait sa vie à faire des études pour un grand tableau.* » (page 88). Soudain, alors qu'il était en Galicie, il « *apprit qu'à son insu Gordon et Dodourov avaient publié son livre, qu'on en disait du bien, qu'on promettait un grand avenir littéraire à son auteur* », ce dont il n'avait pas été question auparavant. D'ailleurs, de retour à Moscou en 1917, il n'avait encore que des velléités puisque, « *par brusques inspirations* » (page 225), il écrivait des vers, de la prose. À Varykino, dans la maison des Mikoulitsyne, il fut attiré par la table, brûlant de l'« *envie de gribouiller, d'écrire des lignes* » (page 515). Il pensait à « *un manuel de médecine par exemple, ou une oeuvre littéraire, un recueil de vers* » ou la traduction d'« *un livre très connu, de réputation mondiale* » (page 519). Il transcrivit des poèmes anciens et en conçut de nouveaux où il chanta la nature. Cependant, la nuit suivante, il déchira ses essais de la veille car « *leur artifice lui sautait aux yeux et le désolait.* » (page 525). Il « *écrivit des vers consacrés à Lara* » (page 539). Il rédigea aussi de « *minces brochures* » où, étonnant fatras, il « *exposait sa philosophie, ses opinions de médecin, ses définitions de l'état de santé et de l'état de maladie, ses idées sur le transformisme et l'évolution, sur la personne considérée comme le fondement biologique de l'organisme, ses considérations sur l'Histoire et la religion [...] ses descriptions des lieux de la rébellion de Pougatchev [...], ses vers et ses récits.* » Ces brochures « *se vendaient bien* » (page 565). Plus tard, il put « *mettre en ordre des oeuvres anciennes* » (page 579) et en composer de nouvelles, des articles et des vers qui « *avaient tous le même thème. Ils parlaient de la ville* » : son état, son rayonnement artistique, la langue qu'on y parle, etc. (page 580). Mais il ne poursuivit son oeuvre, qui était éparpillée, que de façon sporadique, avec même une mollesse flagrante : « *Il passa de ces pièces achevées et mûries à ce qu'il avait naguère commencé et laissé en suspens, trouva le ton et se mit à en esquisser une suite sans le moindre espoir de mener désormais son travail à bonne fin. Puis son attention se dispersa, il se laissa traîner et passa à quelque chose de nouveau.* » (page 521). Cependant, le visita alors l'inspiration.

Comme la médecine le mit face au « *mystère même de la vie et de la mort* » (page 87), il put déjà, à Anna Ivanovna qui lui faisait part de sa crainte de la mort, exposer toute une philosophie, sa croyance en « *une vie toujours identique et infinie qui remplit l'univers et se renouvelle d'heure en heure en d'innombrables combinaisons et métamorphoses* » (page 90), et l'assurer que l'immortalité de son âme, c'était sa « *vie dans les autres* », que « *la mort n'existe pas. La mort n'est pas notre affaire.* » (page 91). Aussi, à la mort d'Anna Ivanovna, « *il n'avait peur de rien, ni de la vie, ni de la mort, tout le monde, toutes les choses existantes étaient des mots de son glossaire. Il se sentait de plain-pied avec l'univers. [...] À l'égard des puissances suprêmes de la terre et du ciel, il était leur héritier, il s'inclinait devant elles comme devant de grands prédécesseurs.* » (page 112). « *Il voyait maintenant que l'art, toujours et sans trêve, a deux préoccupations : il médite inlassablement sur la mort et par là, inlassablement, il crée la vie.* » (page 115).

Ce philosophe montra moins d'assurance face à la femme. Or cette camarade d'enfance, cette quasi soeur qu'était Tonia, à laquelle Anna Ivanovna l'avait fiancé (page 94), devint une femme, et, déconcerté par cette découverte, il se sentit soudain « *submergé par cette ardente compassion et cette stupéfaction craintive qui est le début de la passion* » (page 104). En fait, avec cette fille sage, son amour ne pouvait qu'être sage, soutenu surtout par le sentiment du devoir. Quand elle donna naissance à un garçon, « *cette filiation qui lui tombait du ciel le laissa froid* » (page 133), et il subit la déconvenue d'être rejeté par ce rejeton : Sacha, qu'il avait à peine vu bébé, fut effrayé par « *cet inconnu mal rasé* », le gifla et « *éclata en sanglots amers, inconsolables* ». Jivago « *sortit de la chambre comme si on l'avait aspergé d'eau froide, avec le sentiment d'un mauvais présage.* » (page 213). « *Pendant les quelques jours qui suivirent, il découvrit à quel point il était seul.* » (page 214). Quand, à Iouriatine, il fut dominé par son amour pour Lara au point de découcher, il prit conscience qu'il « *trompait Tonia et lui cachait des choses de plus en plus graves, impardonnables. C'était la première fois que cela lui arrivait. Il aimait sa femme jusqu'à l'adoration. Il n'avait rien de plus cher que le calme de Tonia, sa sérénité. Il était prêt à défendre son honneur de toutes ses forces [...] Si quelqu'un l'eût blessée dans sa fierté, il aurait déchiré l'offenseur de ses propres mains. Or l'offenseur, c'était lui. [...] Il avait le sentiment d'être un criminel impuni [...] Il était accablé sous le poids de la mauvaise conscience* » (page 364). Il prit la « *décision de tout avouer à Tonia, implorer son pardon et ne plus voir Lara.* » (page 365). Mais, lâcheté décevante, « *soudain une pensée très simple l'illumina : à quoi bon se presser? Il ne manquerait pas à la parole qu'il s'était donnée à lui-même. La confession aurait lieu. Seulement, fallait-il absolument que ce fût aujourd'hui? Il n'avait encore rien dit à Tonia. Il était encore temps de remettre l'explication à plus tard. D'ici là, il retournerait encore une fois à la ville. Ils auraient un dernier entretien, ils se diraient tout. La profondeur et la tendresse de leurs paroles compenseraient toutes leurs souffrances. Comme c'était beau ! Merveilleux ! Que n'y avait-il pensé plus tôt !* » (page 366). Il allait continuer à louvoyer d'une fidélité à l'autre, voulant ainsi pouvoir revenir à Varykino pour savoir si Tonia avait accouché d'un garçon ou d'une fille (page 408). Plus tard, en proie à une ambivalence flagrante, alors qu'un instant avant son amour pour Lara l'avait aveuglé de jalousie, il se réjouit de savoir les siens à Moscou et, poussé par « *l'appel du devoir* », se promet de retourner vers Tonia, comme Lara retournerait vers Strelnikov. Cependant, son épouse fut plus nette que lui car elle révéla dans une lettre qu'elle ne se faisait aucune illusion : « *Tout le malheur vient de ce que je t'aime et de ce que tu ne m'aimes pas* » (page 497) ; elle lui souhaitait : « *Arrange ta vie comme tu veux, pourvu que tu t'en trouves bien* » ; mais, signalant que Lara l'avait « *aidée au moment de ses couches* », elle continuait : « *Je dois reconnaître en toute sincérité que c'est quelqu'un de bien, mais [...] elle est exactement le contraire de ce que je suis. Je suis venue au monde pour rendre la vie plus simple et chercher la voie droite, elle pour tout compliquer et détourner du droit chemin* ». Iouri « *poussa un gémissement involontaire et porta la main à la poitrine. Il sentit qu'il allait s'évanouir, fit quelques pas en titubant et s'écroula sur le divan sans connaissance* » (page 498).

Très tôt, il avait été séduit par cette « *petite fille d'un autre milieu* » qu'était Lara, avait « *compris que cette petite fille si chétive et si frêle était chargée, comme d'électricité, de toute la féminité du monde. Il eût suffi qu'on l'approchât, qu'on la touchât du doigt, cette petite fille, pour voir jaillir une étincelle qui éclairerait la chambre et qui, si elle ne vous tuait pas sur place, vous remplirait d'un désir plaintif, douloureux, vous aimerait pour la vie.* » (page 510). Surprenant le regard qu'elle échangea avec son séducteur, dans la chambre de l'hôtel Monténégro, il pressentit avec angoisse et fascination le lien obscur et mystérieux qui asservit la beauté au mal, il entendit l'appel de détresse de cette femme qui, pour lui comme pour Pacha, fut à la fois un objet de passion et de compassion, un défi auquel il devait répondre. Il était fasciné : « *La vision de cette jeune fille réduite en servitude était indiciblement mystérieuse et effrontément révélatrice. Des sentiments contradictoires se pressaient en lui. Ils lui serraient le coeur avec une force qu'il ignorait jusque-là.* » (page 80). Il la trouva éclatante, à la fois de douleur et de féminité, l'aima à la folie pour cette injure reçue, pour cette extrême humiliation. Or elle lui réapparut, cette fois-ci en fouguese criminelle : « *Iouri fut stupéfait de la voir. C'est elle ! Et de nouveau dans quelles circonstances extraordinaires ! Et de nouveau cet homme grisonnant. [...] Quelle est belle, fièrement belle* », pensa-t-il. (page 110). La retrouvant sur le front de Galicie, il lui fit

part de son intérêt pour elle : « *Je rencontre votre regard triste on ne sait de quoi, qui erre on ne sait où.* » (page 180). Mais elle le retint, et « *il n'y eut plus entre eux d'explication de ce genre.* » (page 181). « *Cette femme mystérieusement laconique, et si forte de son silence* », il faisait des « *efforts sincères, surhumains pour ne pas l'aimer* » (page 196). Enfin, quand il la reconnut à louriatine, son premier mouvement fut « *de se lever et de s'approcher d'elle. Mais il fut retenu par un sentiment de gêne et de contrainte qui était étranger à sa nature, mais qu'il éprouvait toujours devant elle* ». Il se dit : « *Elle ne tient pas à plaire, à être belle, séduisante. Elle méprise cet aspect de la nature féminine et on dirait qu'elle veut se punir d'être si belle. Et cette hostilité hautaine envers soi-même la rend dix fois plus irrésistible.* » (page 351). Il confondit son amour pour elle avec son amour de la forêt dont l'image qu'il s'en faisait « *venait de renaître en lui avec sa force et son innocence primitives. C'est elle qui lui faisait voir dans la nature, dans la forêt, dans le couchant, dans tout le monde visible, le visage immense et innocent d'une petite fille.* "Lara !" chuchota-t-il, les yeux à demi fermés. *Et ce murmure s'adressait à toute sa vie, à toute la terre, à tout ce qui s'étendait devant lui, à l'espace illuminé par le soleil.* » (pages 412-413). Parmi les poèmes du recueil final, semblent bien rendre le bonheur vécu à Varykino "L'automne" (le poète et sa compagne vivant dans une cabane de rondins, elle s'y dépouille de sa robe « *tel de ses feuilles notre bois* » et se jette dans son étreinte, le consolant quand « *vivre inspire le dégoût* »), "La nuit d'hiver" (tandis que sévit l'hiver, à l'intérieur, « *jambes et mains se recouvrent / Destins mêlés* »).

S'il put encore s'écrier : « *Oh, comme il l'aimait ! Comme elle était belle !* » (page 442), s'il put voir en elle « *à la fois l'ouïe et la parole offertes en don aux principes muets de l'existence* », s'il put se dire : « *Comme tout en elle est parfait, irréprochable !* » (page 470), il put aussi se contredire par ce paradoxe : « *Je ne t'aimerais pas avec autant de force s'il n'y avait rien à te reprocher, rien à regretter en toi* » (page 478) et il put révéler une véritable misogynie en mettant en doute qu'elle fût libérée de l'emprise de Komarovski : « *La nature humaine et surtout la nature féminine est si obscure et contradictoire. Par un certain repli de ton dégoût, peut-être lui es-tu plus profondément soumise qu'à n'importe qui d'autre que tu aimes de ton plein gré, sans containte.* » Il ajouta cependant : « *Je t'aime infiniment, à la folie, à en perdre la tête.* » (page 480). Car il fut jaloux, non du mari de Lara pour qui il éprouvait de l'estime (quand elle soupira : « *Oh ! si je pouvais le sauver !* », il s'écria : « *Aime-le, aime-le. Je ne suis pas jaloux de lui, je ne t'empêcherai pas de l'aimer.* » [page 485]), mais de Komarovski, comme il le fut d'un homme du même genre : Samdéviatov. Quand il constata que le bois dont disposait Lara venait de lui, « *cette découverte lui déchira le coeur* » car il « *se représenta la désinvolture d'Anfime Andréivitch et l'impétuosité féminine de Lara. Comment serait-il possible qu'il n'y eût rien entre eux? [...] La jalousie l'aveuglait.* » Il se traitait d' « *imbécile* » et se reprochait « *son manque de caractère et le langage ténébreux, irréel, de son adoration* » (page 469). Et ne fut-il pas en effet imbécile, en tout cas sa conduite ne fut-elle pas tout à fait ambiguë, quand il incita Lara à partir avec Komarovski, prétendant qu'il les suivrait dans son traîneau? « *Emmenez-la le plus loin possible, au bout du monde. [...] Il est probable qu'un jour, à bout de forces, je devrai étouffer mon orgueil et mon amour-propre et me traîner humblement à vos pieds, pour recevoir de vos mains Lara, la vie, le moyen de retrouver ma famille, le salut. Mais laissez-moi le temps de m'y retrouver. La nouvelle que vous m'annoncez m'abasourdit. Je suis écrasé par une souffrance qui m'enlève toute capacité de penser et de juger. Peut-être qu'en vous obéissant, je commets une erreur fatale, irréparable qui me fera horreur pendant toute ma vie, mais dans le brouillard de la souffrance qui m'anéantit, la seule chose que je puisse faire maintenant, c'est de vous approuver machinalement et de m'en remettre à vous aveuglement.* » (page 535). Dès qu'il furent partis, il se déchira : « *Qu'est-ce que j'ai fait? Je l'ai donnée, j'ai renoncé à elle, je l'ai livrée. Se jeter à leur poursuite, les rattraper, la faire revenir.* » (page 535). Il pouvait bien penser qu'elle voyait en lui un « *fantaisiste entêté* » (page 536). De loin, il lui dit : « *Adieu, mon unique, mon aimée perdue à jamais !* » (page 536) - « *Adieu, Lara, au revoir dans l'autre monde, adieu, ma beauté, adieu, ma joie, insondable, inépuisable, éternelle.* » - « *Je ne te reverrai plus, plus jamais, plus jamais de ma vie, jamais je ne te reverrai.* » (page 537). Cependant, bientôt, il se dit aussi : « *Avant tout survivre. Ne pas s'abandonner à l'insomnie. Ne pas se coucher. Travailler toute la nuit jusqu'à l'abrutissement. [...] Je mettrai toutes mes larmes dans quelque chose qui soit digne de toi, et qui reste. J'inscrirai ton souvenir dans des images tendres, tristes à vous fendre le coeur. Je resterai ici jusqu'à ce que ce soit fait. Et, ensuite, je partirai, moi aussi.* » (page

538). N'avait-il pas inconsciemment sacrifié Lara à son oeuvre pour nourrir celle-ci de la douleur d'avoir perdue celle-là? Et pourrait alors avoir été écrit le poème "Séparation" (un homme constate « les traces de dévastation » laissées par le départ de la femme aimée, dont il se souvient comment il l'avait recueillie, dont l'image s'impose à lui).

Après cet étonnant et même invraisemblable abandon, il n'allait désormais que déchoir : « *il devenait lentement fou* », « *perdait la notion du temps* » (page 539). Pendant les « *huit ou neuf dernières années de sa vie* », il « *ne cessa de décliner et de se laisser aller* ». Quand, au printemps de 1922, « *il était arrivé à Moscou [...] il était maigre, hirsute, il paraissait encore plus sauvage qu'à son retour à Iouriatine.* » (page 555). Il n'était plus désormais qu'une épave. « *Tout le monde s'écartait de lui, comme s'il avait été dangereux de le fréquenter* ». Il « *s'était rendu à la vieille maison des Sventitski* » où « *on lui avait dit que sa famille n'y était plus revenue* » (page 566) et « *apprit dans quelles circonstances sa famille avait quitté Moscou pour l'étranger.* » (page 556). « *Peu après, il abandonna la médecine, commença à se laisser aller, cessa de voir ses amis et tomba peu à peu dans la misère.* » (page 567). Il se fit alors traiter de haut par Markel, l'ancien concierge : « *Tu as fait des études sans fin et tous ces efforts pour rien. [...] Il ne fallait pas filer en Sibérie et lâcher la maison à un moment grave. [...] Tu n'as pas su garder ta Tonia, elle vagabonde maintenant à l'étranger. [...] On ne peut même pas se mettre en colère contre toi, pauvre type, va !* » (page 569). Seule, dans la famille de Markel, sa fille, Marina, avait de la considération pour lui ; elle vint de temps en temps « *chez lui pour l'aider à faire son ménage* » ; puis elle y resta et « *devint ainsi, sans passer par l'état civil, la troisième femme de Iouri Andréievitch.* » « *Ils eurent des enfants* », deux filles (page 570). Ils vécurent de petits métiers et, un jour qu'ils livraient du bois qu'ils avaient scié, il constata que l'occupant de l'appartement soulignait le texte d'une des brochures qu'il avait écrites. (page 571). Ses deux amis, Doudorov et Gordon, l'accablaient de reproches, et il les écoutait « *avec humilité* », même si la « *tartuferie* » qui faisait que Doudorov était « *politiquement rééduqué* », « *rétabli dans ses droits* », le mettait « *hors de lui.* » (page 573). Il « *ne pouvait supporter ce mysticisme politique des intellectuels soviétiques* », mais il cachait à ses amis ce sentiment « *pour éviter toute querelle* ». Gordon voulut lui faire la leçon : « *Conviens-tu que tu dois changer, réformer ta vie? [...] Tu dois mettre un peu de clarté dans tes relations avec Tonia et Marina [...] En outre, un homme comme toi devrait avoir honte d'enterrer son talent. Tu dois t'éveiller de ton sommeil et de ta paresse, te redresser, essayer de comprendre ce qui se passe, renoncer à cette arrogance injustifiée, oui, à cette morgue inadmissible, tu dois reprendre ton travail de médecin.* » (page 575).

Mais, « *un matin, à la fin d'août* », alors qu'il allait pour la première fois « *à son travail à l'hôpital* » (page 581), le tramway dans lequel il se trouvait ne cessant d'être ralenti, il « *eut soudain une nausée qui le priva de toutes ses forces* » et, essayant d'ouvrir la fenêtre, « *ressentit une douleur inconnue, irréparable, et comprit que quelque chose en lui s'était déchiré, qu'il avait fait un geste fatal et que tout était perdu* » (page 583). Étant parvenu à sortir, « *il s'écroula sur le pavé et ne se releva plus* » (page 584).

Ainsi, tomba finalement celui qui tant de fois s'était physiquement évanoui (pages 249, 458, 498), avait été moralement abattu, mais s'était aussi relevé (réanimé, il eut « *l'impression que tout irait pour le mieux, que tout lui réussirait, qu'il retrouverait et réconcilierait tout le monde, qu'il saurait tout méditer et tout exprimer.* » [page 460] - à Varykino, il travailla à « *bâtir son propre monde, comme Robinson* », à « *imiter Dieu créant l'univers* » et à « *renaître* », à « *se refaire à chaque instant comme une mère donne le jour à son enfant* » [page 335] - admettant enfin pleinement son amour pour Lara, il traduisit ainsi le chant du rossignol : « *"Otch-nis ! Otch-nis !" Cet appel persuasif ressemblait presque à celui de la liturgie pascale : "Mon âme, ô mon âme ! Éveille-toi, pourquoi restes-tu endormie?"* » [page 366]), manifestant ainsi une belle résilience et justifiant son nom, Jivago signifiant en slavon le « *ressuscité* » (au moment de la révolution, il pensait que : « *Chaque homme est revenu à la vie, une nouvelle naissance* » [page 180]).

Sa faiblesse ne le rend donc pas spécialement attachant. Par certains aspects, il paraît lâche. Il est déchiré entre une adhésion à la révolution, qui semble surtout sentimentale et esthétique, et l'instinct animal qui l'attache à la vie et, longtemps, seul le fait survivre. Il n'a apparemment que sa passivité d'amant et de poète à opposer à l'héroïsme du révolutionnaire, car, à travers Pacha et Jivago, on retrouve dans "Le docteur Jivago" l'opposition entre ces deux types humains qui était déjà présente

dans "*Haute maladie*". Unis par une commune sensibilité au malheur des êtres humains, en particulier au scandale de la condition féminine, et par une commune abnégation, le révolutionnaire et le poète se séparent dans leur attitude devant la vie : le premier en impose par sa maîtrise de soi, sa logique rigoureuse et son inflexible volonté, le second émeut par son abandon fataliste à la vie que Pasternak ne voulut pas renier, bien qu'il ne chercha pas à le justifier. Représentant d'une génération vaincue, Jivago eut la conscience aiguë d'être étranger au monde de son temps ; pris entre l'ancien et le nouveau, sensible aux apports du nouveau, il fut cependant finalement incapable de renoncer à son propre climat intellectuel et à la tournure de son propre esprit.

Sa passionnante relation avec Lara, qui était fondée sur leur recherche commune d'une vérité qui soit à la fois collective et personnelle mais qui fut soumise aux aléas d'une situation politique tragique, tient son caractère pathétique de l'extraordinaire difficulté de demeurer fidèle à des principes personnels, politiques ou poétiques, et de son échec. Par amour de la vie et de la beauté, il se refuse à accroître le malheur des êtres humains au nom d'idéaux qui, une fois incarnés dans l'Histoire, s'identifient aux puissances du mal.

Intérêt philosophique

Pasternak avait confié à ses amis qu'il écrivait « *une grande œuvre où prennent place les images et les pensées qui l'ont marqué le plus profondément.* » Mais ces pensées furent exprimées dans un véritable roman car il appliqua évidemment ce qu'il fit dire à Lara : « *Je n'aime pas les ouvrages consacrés uniquement à la philosophie. À mon avis, la philosophie ne doit être qu'un assaisonnement de l'art et de la vie. Ne s'adonner qu'à la philosophie est tout aussi étrange que de ne manger que du raifort.* » (page 487).

Cependant, le livre est émaillé de maximes :

- « *La conscience, c'est un phare allumé à l'avant d'une locomotive.* » (page 90).
- « *L'esprit grégaire est toujours le refuge de l'absence de dons. [...] Pour chercher la vérité, il faut être seul et rompre avec tous ceux qui ne l'aiment pas assez.* » (page 20).
- « *L'art, toujours et sans trêve, a deux préoccupations : il médite inlassablement sur la mort et par là, inlassablement, il crée la vie.* » (page 115).
- « *Avoir un goût moyen est pire que de n'avoir pas de goût.* » (page 572).
- « *Un homme enchaîné idéalise toujours son esclavage.* » (page 573).
- « *Jamais, en aucune circonstance, il ne faut désespérer. Espérer et agir, voilà notre devoir dans le malheur. Un désespoir inactif, c'est le refus et l'oubli du devoir.* » (page 591), ce qui est en quelque sorte, donnée par Evgraf, la moralité du livre.
- « *Toute existence attend / Sa chaleur d'un peu de souffrance.* » (page 645).
- « *Terrible est la grandeur de la Parole.* » (page 650).

Surtout, Jivago est un penseur qui a l'ambition de « *tout méditer et tout exprimer.* » (page 460) et qui tient de longues discussions avec plusieurs interlocuteurs.

À travers lui et les autres personnages, comme à travers le tableau de la Russie, Pasternak développa une pensée dont on peut distinguer les différentes articulations :

Lui qui avait résisté à la domination de l'idéologie révolutionnaire procéda d'abord évidemment à une dénonciation nuancée du communisme, montrant son bien-fondé mais aussi son manque de contact avec les réalités terrestres.

La légitimité de la révolution tenait aux injustices sociales imposées et perpétuées par le tsarisme. Strelnikov disait qu'on ne pouvait comprendre la révolution que si on venait de « *l'univers des faubourgs, des voies ferrées et des casernes de travailleurs* », que si on faisait partie « *des spoliés, des offensés* » (page 546) ; que la pensée socialiste et le marxisme avaient montré la racine du mal au XIXe siècle : « *l'appétit bestial et éhonté de l'argent* » (page 547). Pour le bolchevik Samdéviatov, la révolution est « *une nécessité historique* », « *des goinfres et des fainéants ayant vécu sur le dos des travailleurs affamés, les ayant opprimés à mort* », d'où « *la colère du peuple, le désir de vivre dans la justice, la recherche de la vérité* ».

Pour Strelnikov encore, toutes les révolutions du XIXe siècle s'étaient « exprimées dans la personne de Lénine, pour s'abattre sur le passé comme une incarnation du châtement. Et, à côté de lui, s'est dressé l'immense, l'ineffaçable visage de la Russie, qui s'est mise à flamber brusquement aux yeux du monde entier comme un cierge expiatoire pour tout le malheur et toute l'infortune humaine » (page 548), ce rôle exceptionnel attribué à la Russie l'étant aussi par Choura Schlesinger qui pensait « qu'il appartient à la Russie d'être le premier empire socialiste depuis la création du monde » (page 222).

Pour Samdéviatov, le marxisme « est une science positive, une théorie de la réalité, une philosophie de la situation historique », mais Jivago contesta sa valeur scientifique et son objectivité.

Mais le refus de l'injustice ne put qu'en créer d'autres et provoquer un chaos. Samdéviatov dut admettre que « tout est sens dessus dessous dans notre bonne vieille Russie » (page 313). On constate que, malgré la noblesse de son inspiration, le révolutionnaire répond au mal par une violence qui le détruit lui-même, d'autant plus que, selon Pasternak, les révolutions ouvrent nécessairement une carrière à des êtres médiocres et intellectuellement stériles. La révolution de 1917 fut gâchée dès son commencement par la machiavélique subtilité politique de ses dirigeants. Strelnikov reconnut : « Les bolcheviks ne distinguent pas le bien du mal ». Et aucune révolution, si belle soit-elle, si juste soit sa cause, n'arrive à faire l'unanimité autour d'elle : « Garde Rouge, Garde Blanche, j'en ai assez de me battre ! » dit un soldat qui ressentait cette cruelle désillusion puisqu'une dictature en chassait une autre, utilisant, comme elle, les mêmes moyens de répression, de désinformation (« Il n'y a pas de typhus dans cette ville, tu as dû écouter des ragots, camarade » assène un commissaire à Jivago), et de censure.

Jivago, sensible aux injustices, vibra pour la révolution de 1905, adhéra d'abord à celle de 1917 (« Il me semble que le socialisme est une mer dans laquelle, comme des ruisseaux, doivent se jeter toutes ces révolutions particulières, personnelles, un océan de vie, d'indépendance. » [page 180]) mais s'en détacha de plus en plus, pensant, en idéaliste, « qu'on n'obtient rien par la violence », qu'« il faut attirer au bien par le bien » (page 315). À Liveri, il déclara : « Vos maîtres à penser ont la manie de citer des proverbes, mais ils ont oublié le plus important : "L'amour ne se commande pas", et ils ont pris l'habitude tenace de vouloir apporter la liberté et le bonheur à tous, et, en particulier à ceux qui ne leur demandent rien. » (page 408). Parlant à Lara de sa rencontre avec Strelnikov, il commenta : « Son alliance avec les bolcheviks est un hasard. Tant qu'ils auront besoin de lui, ils le toléreront, ils feront route ensemble. Mais dès que la nécessité s'en fera sentir, ils le laisseront tomber sans pitié et le piétineront. » (page 357). Pour lui, « les promoteurs de la révolution n'aiment que le tohu-bohu et les chambardements. [...] Ils manquent de capacités réelles, ils n'ont pas de talent. » Aussi Lara put-elle constater : « Autrefois, vous jugiez la révolution sans irritation, avec moins de dureté. » (page 358).

Mais elle-même évolua, se détacha de son marxisme militant : « L'instauration de ce régime nouveau se fait en plusieurs étapes. Au début, c'est le triomphe de la raison, l'esprit critique, la lutte contre les préjugés. Ensuite vient la seconde période. La prépondérance des forces obscures, des "intrus", des faux sympathisants. Les soupçons, la délation, les intrigues, la haine grandissent. » (page 488). Gordon put méditer à la façon de Péguy (« Tout commence en mystique et tout finit en politique ») : « Ce n'est pas la première fois qu'on voit cela dans l'Histoire. Ce qui est conçu d'une façon idéale et élevée devient grossier, se matérialise. [...] C'est ainsi que la Russie des Lumières est devenue la révolution russe. » (pages 614-615).

Au fond, Jivago était resté fidèle à son maître à penser, Nikolaï Nikoïévitch Védéniapine, qui prônait une réforme agraire, rêvait « d'une pensée concrète et inspirée, dont le mouvement tracerait une voie nette et sans détours, qui rendrait le monde meilleur, et que même un enfant ou un ignorant devraient remarquer. » (page 18), était un disciple de Tolstoï. En effet, le roman, étant loin de s'avérer simplement contre-révolutionnaire, étant une analyse subtile des diverses façons dont les idéaux peuvent être compromis par la réalité du pouvoir politique, Pasternak fit rejeter par son personnage le communisme en s'appuyant ni sur le libéralisme occidental, ni sur le capitalisme, mais sur le communisme spirituel de Tolstoï (pour Livéri, ses idées sont « un genre de tolstoïsme » [page 406]), même s'il s'en défendit : « Je ne prêche ni le renoncement tolstoïen, ni le retour à la terre, je ne songe pas à corriger le socialisme par une solution nouvelle de la question agraire. » (page 336). Et, si Livéri

trouvait qu'il avait « *l'instinct social atrophié comme une paysanne inculte ou un indécrottable bourgeois* », chez les partisans, il donnait des cours pour « *le développement spirituel des soldats* », leur apprenant à se bien conduire « *envers les êtres sans défense* ».

En fait, Jivago, qui voyait, dans « *la sclérose des vaisseaux cardiaques* » dont il souffrait, « *la maladie des temps modernes* » dont les causes seraient « *d'ordre moral* » car « *l'immense majorité d'entre nous est contrainte à une duplicité constante, érigée en système. On ne peut, sans nuire à sa santé, manifester, jour après jour, le contraire de ce qu'on ressent réellement ; se faire crucifier pour ce que l'on n'aime pas* » (page 574), manifesta un refus de l'idéologie quelle qu'elle soit : « *La politique ne me dit rien. Je n'aime pas les gens qui sont indifférents à la vérité* » (page 312). À Livéri, il disait s'y connaître mal « *dans les diverses nuances du socialisme* » (page 405), ne pas voir de « *différence particulière entre les bolcheviks et les autres socialistes* », ne pas être enthousiasmé par « *le perfectionnement général comme on le comprend depuis Octobre* » (page 406), être réfractaire à « *des phrases qu'on a déjà payées de tant de sang* », « *tomber dans le désespoir* » quand il entendait « *parler de transformer la vie* ». (page 407). Plus tard, alors qu'il vivait avec Lara, qui s'était détachée de son marxisme militant, « *plus encore que leur communauté d'âme, l'abîme qui les séparait du reste du monde les unissait. Tous deux avaient la même aversion pour tout ce que l'homme contemporain a de fatalement typique, pour son enthousiasme de commande, pour son emphase criarde et pour cette mortelle absence d'envolée que répandent avec tant de zèle les innombrables travailleurs des sciences et des arts afin que le génie continue de rester une grande rareté.* » (page 474). Dans le regard rétrospectif qu'elle eut sur leur amour après la mort de Jivago, elle se rappela : « *L'exaltation de l'homme au-dessus du reste de la nature, les mièvreries humanitaires à la mode et l'adoration idolâtre de l'homme ne les attiraient pas. Les principes d'un culte menteur de la société transformé en politique leur semblaient médiocres et incompréhensibles, comme un bricolage misérable.* » (page 594).

La répulsion de Jivago pour l'idéologie était aussi une réaction d'artiste. Alors qu'il envisageait de créer « *une oeuvre durable, essentielle* » (page 343) en commençant « *par suivre et par imiter ses précurseurs et s'incliner devant eux* », il pensa que ce qui l'en empêchait était « *cet esprit d'emphase qui est maintenant si répandu : le genre "aube du futur" ; "édification d'un monde nouveau" ; "flambeau de l'humanité"* » (page 344). Il regretta : « *On vit s'infiltrer jusque dans nos conversations un peu de cette imbécillité déclamatoire, un besoin impératif de philosopher pour la montre, sur les sujets à la mode, sur la marche du monde* ». (page 484). À son retour à Iouriatine, lisant les décrets, « *ces cris forcenés et ces exigences immuables* », reconnaissant qu'« *une fois dans sa vie, ce langage définitif, cette pensée sans détour l'avaient rempli d'enthousiasme* », il se demanda « *comment peut-on divaguer des années de suite, avec cette fièvre qui ne se refroidit pas, sur des sujets inexistant, depuis longtemps épuisés?* » (page 458). Aussi put-il aspirer à une délivrance : « *Oh, comme parfois on aimerait laisser le faux sublime, les ténèbres épaisses du bavardage humain, pour se réfugier dans l'apparent silence de la nature, dans le baigne muet d'un long travail obstiné, dans l'ineffable du sommeil profond, de la vraie musique et du calme langage des coeurs, qui fait taire l'âme comblée.* » (pages 172-173).

Au-delà de la dénonciation du communisme, s'affirma l'exigence de l'individualisme : « *Le mensonge vint sur la terre russe. Le principal malheur, la source du mal à venir fut la perte de la foi en l'opinion personnelle. On imagina que le temps où l'on suivait les inspirations du sens moral était révolu, que maintenant il fallait emboîter le pas aux autres, et vivre d'idées étrangères à tous et imposées à tous. La tyrannie de la phrase n'a cessé de croire depuis, d'abord sous une forme monarchique, ensuite sous une forme révolutionnaire. Cet égarement de la société s'empara de tout, contamina tout. Tout tomba sous son influence funeste.* » (page 484). Cet individualisme conduit aussi à la tentation de la vie en autarcie par le retour à la terre, Samdéviatov comprenant que les Jivago étaient animés par « *l'éternelle errance de l'homme vers la terre, le rêve de se nourrir à la sueur de son front* » (page 314).

La pensée profonde qui anime Jivago, c'est la volonté d'« être fidèle au Christ » (page 21), que lui avait inculquée Nikolaï Nikolaïevitch Védéniapine, qui pensait que « *l'essentiel est ce que le Christ a exprimé en paraboles tirées de la vie courante, éclairant la vérité par la lumière du quotidien. Au fond de tout cela, il y a l'idée que les liens qui unissent les mortels sont immortels et que la vie est symbolique, parce qu'elle a un sens* » (page 59), qui recommandait aussi « *l'amour du prochain, cette forme évoluée de l'énergie vitale* », prônait « *l'idée de la personne libre et l'idée de la vie comme sacrifice* » (page 21). C'était un autre aspect du tolstoïsme et l'expression de la renaissance religieuse russe du début du siècle (manifestée notamment par Nicolas Berdiaev).

Jivago, se sentant atteint d'« *une sorte de typhus* » (page 472), « *murmura silencieusement contre le ciel qui s'était détourné de lui et l'avait abandonné : "Pourquoi m'as-tu rejeté de ta face, Lumière éternelle, et livré aux ténèbres extérieures?"* » (page 473), fut touché par la découverte du psaume 90 à la fois sur un partisan mort (page 403) et sur un Blanc, se mit à raconter « *la légende de saint Georges le Brave* » (page 525). Surtout, cette célébration du Christ apparaît dans différents poèmes :

- celui intitulé "Désarroi" qui avait « *pour sujet les jours qui se sont écoulés entre la Résurrection et la Mise au Tombeau* » : « *De tout temps, il avait voulu dire comment pendant trois jours une tempête de terre grouillante de vers avait assiégé, avait assailli l'incarnation immortelle de l'Amour, jetant sur elle ses mottes et ses grumeaux, comme font les vagues du ressac qui arrivent à fond de train et ensevelissent les plages. Pendant trois jours, la noire tempête de terre fait rage, attaque puis recule. Et deux petites phrases vaguement rimées l'obsédaient : "La joie de Le toucher / Il faut se réveiller." Et l'enfer, la perdition, la mort sont heureux de Le toucher, mais aussi le printemps, et Madeleine, et la vie. Il faut se réveiller. Il faut se réveiller et se lever. Il fut ressusciter.* » (pages 249-250) ;

- quelques-uns de ceux qui figurent dans le recueil final : dans "Hamlet", celui-ci, ou l'acteur qui l'interprète, confondu avec le Christ au jardin de Gethsémani, craint et accepte le dessein de son père qui le soumet aux « *pharisiens* » ; dans "L'étoile de Noël", vient vers la crèche de Jésus, éclairée par une « *étoile jamais vue* », une foule de porchers, de vachers, de bergers, parmi lesquels les mages, et, arrivés, ils voient que « *l'étoile de Noël contemplait Notre Dame* » ; dans "Le miracle", le Christ, « *accablé déjà de tristes pressentiments* », cheminait dans un désert où il aperçut un figuier auquel il reprocha d'être inutile et qui, « *foudroyé, devint comme une pierre* », ce qui fut un miracle puisque les lois de la nature n'avaient pas agi ; dans "Les derniers jours", ils sont ceux du Christ que les pharisiens veulent faire condamner tandis que le peuple se rappelle son histoire, les miracles qu'il a faits ; dans "Marie-Madeleine (I)", elle s'adresse au Christ, lui sachant gré de l'avoir sauvée, se disant attachée à lui, lui serrant les pieds avant « *la croix où tu seras cloué* » ; dans "Marie-Madeleine (II)", lavant les pieds du Christ, elle voit « *l'avenir clairement* » jusqu'à la Résurrection ; dans "Le jardin de Gethsémani", le Christ, qui se sentait « *seul et mortel comme nous* », réveilla ses compagnons puis, une foule ayant surgi, demanda à Pierre de ne point se battre, se soumettant, car : « *Terrible est la grandeur de la parole, / C'est en son nom que je devrai mourir* », mais annonçant aussi : « *Je renaîtrai* ».

Ce livre, dans lequel Pasternak voyait l'œuvre principale de sa vie, est donc imprégné de ces deux grandes idées du christianisme que sont le sacrifice et la Résurrection.

Le besoin du sacrifice se lit à travers tout le texte. Le poète louri Jivago et le révolutionnaire Pavel Antipov sont unis par une commune sensibilité au malheur des êtres humains, en particulier au scandale de la condition féminine, et par une commune volonté d'y remédier en s'y consacrant avec abnégation. Pour Pavel Antipov: « *La Russie s'est mise à flamber brusquement aux yeux du monde entier comme un cierge expiatoire pour tout le malheur et toute l'infortune humaine.* » (page 548).

Jivago et Antipov sont animés par le même souci d'arracher la femme qu'ils aiment tous deux aux puissances du mal. Cette défense de la femme se manifeste encore dans les poèmes "Août" (où on lit : « *Toi qui jettes le gant / À tout l'abîme de l'humiliation, / Femme, - de ton combat je suis le champ.* »), "Aveu" (où, avec le retour de la vie, les femmes sont « *à nouveau crucifiées* » et « *à nouveau* » le poète « *cherche des prétextes* » pour échapper à celle qui le « *rend fou* » car « *c'est la passion / Qui me pousse aux ruptures* »), "Conte" (où un guerrier à cheval qui s'était vu conseiller par une voix de craindre l'abreuvoir se rendit tout de même à la rivière où il vit un dragon enserrant le corps d'une femme. Le monstre mort, ils sont « *tantôt tout en larmes / par excès de joie, / Et tantôt leur âme / dans l'oubli se noie. / Tantôt ils renaissent.*»), "Marie-Madeleine (I)" (où elle s'adresse au

Christ, lui sachant gré de l'avoir sauvée, se disant attachée à lui, lui serrant les pieds avant « *la croix où tu seras cloué* »).

La Résurrection fut affirmée par Védéniapine : « *On peut ne pas croire en Dieu et savoir que tout ce qui se passe ne s'accomplit pas seulement sur cette terre, mais aussi ailleurs, dans ce que les uns appellent le royaume de Dieu, d'autres l'Histoire, ou encore autrement.* » « *L'immortalité n'est qu'un autre nom de la vie, un peu accentué* ». Cette conception, à laquelle sont consacrés plusieurs poèmes, est incarnée dans la construction même du roman par la présence de ce cahier de poèmes dans lequel Jivago (dont, rappelons-le, le nom signifie « le ressuscité ») revit quinze ans après sa mort. Il avait lui-même affirmé, à sa belle-mère mourante, que « *la mort n'existe pas. La mort n'est pas notre affaire.* » (page 91). Toutefois, récusant la résurrection des morts dans son interprétation littérale, tenté parfois par l'image poétique d'une immortalité semblable à celle du règne végétal, il défendit surtout l'idée d'une immortalité personnelle accessible ici-bas, dans laquelle il voyait le message principal du Christ. La réponse du poète au défi du mal et de la mort, c'est la création ; elle fait accéder à une immortalité qui est comme un autre plan de notre existence, où ce qui a été vécu existe à jamais.

Dans cette tendance à l'idéalisme chrétien, la faiblesse et l'absence de volonté de Jivago peuvent apparaître non plus seulement comme un abandon fataliste à la vie, mais comme l'acceptation d'une mission prophétique sanctionnée par un sacrifice rédempteur. Son échec temporel fut une victoire spirituelle, représentée par les poèmes du recueil qui sont la réalisation du personnage dans sa fonction de créateur et éclairent le sens de sa destinée.

Au-delà de toute idéologie, le roman est dominé par la célébration, d'une manière presque mystique, de la puissance de la vie, seule capable de régénérer le monde.

Dès les premières pages, Pasternak exprima ce sentiment : « *Dans les gares importantes, les voyageurs couraient. [...] Pris à part, tous les mouvements de ce monde étaient froids et calculés ; dans leur ensemble, ils étaient inconscients et enivrés par le vaste flux de la vie qui les unissait. Les gens peinaient et s'agitaient, mus par le mécanisme de leurs soucis particuliers. Mais ces mécanismes n'auraient pas fonctionné, s'ils n'avaient eu pour régulateur principal un sentiment d'insouciance suprême et fondamentale. Cette insouciance avait pour source la conscience d'une solidarité des existences humaines, la certitude qu'il existait entre elles une communication et le sentiment de bonheur qu'on éprouvait à pressentir que tout ce qui passe ne s'accomplit pas seulement sur la terre où l'on ensevelit les morts, mais encore ailleurs, dans ce que les uns appellent le Royaume de Dieu, d'autres l'Histoire ou tout ce qu'on voudra.* » (page 24).

S'il a fait de son personnage un médecin, c'est que la médecine le mettait face au « *mystère même de la vie et de la mort* » (page 87). À Anna Ivanovna, il offrit moins l'idée chrétienne de la résurrection que sa croyance, au fond païenne, en « *une vie toujours identique et infinie qui remplit l'univers et se renouvelle d'heure en heure en d'innombrables combinaisons et métamorphoses* » (page 90), affirmant que l'immortalité de son âme, c'était sa « *vie dans les autres* ». Il se montra sensible à l'effervescence du printemps : « *Tout fermentait, poussait et montait en graine. Partout, on sentait le levain magique de l'existence. La joie de vivre, vent paisible, courait comme une large vague, sans savoir par où, par la ville et par les champs, par-dessus murs et palissades, à travers les corps des arbres et des hommes, faisait tout trembler sur son passage.* » (page 174). Il affirma : « *L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre. Et la vie elle-même, le phénomène de la vie, le don de la vie, quoi de plus précieux, de plus enivrant?* » (page 358). Il s'écria : « *Oh, comme il est doux d'exister ! Comme il est doux de vivre sur la terre et d'aimer la vie !* » (page 470). Pour lui, l'idéologie révolutionnaire en se figeant en tyrannie s'opposait au principe de vie spontanée qu'il prônait, et il se moquait de son objectif : « *Transformer la vie ! Ceux qui parlent ainsi en ont peut-être vu de toutes les couleurs, mais la vie, ils n'ont jamais su ce que c'était, ils n'en ont jamais senti le souffle, l'âme. L'existence pour eux, c'est une poignée de matière brute qui n'a pas été ennoblie par leur contact et qui attend d'être travaillée par eux. Mais la vie n'est pas une matière ni un matériau. La vie, si vous voulez le savoir, n'a pas besoin de nous pour se renouveler et se refaçonner sans cesse, pour se refaire et se transformer éternellement. Elle est à cent lieues au-dessus de toutes les théories obtuses que vous et moi pouvons faire à son sujet.* » Il confia à Lara : « *Je n'aime pas les justes, ceux qui ne*

sont jamais tombés, qui n'ont jamais fait un écart. Leur vertu est morte, elle a peu de prix. La beauté de la vie n'a pas été révélée à ceux-là. » (page 478). Plus tard, à Varykino, dans « la nuit de gel qui était d'une splendeur ineffable », il se sentait « entouré d'un silence béni, plein de bonheur, où passait le souffle délicieux de la vie » (page 520). Se sentant pénétré du « sentiment de la pureté triomphante de l'existence », il remercia Dieu de ses dons (page 522). S'« il maudissait sa malheureuse destinée », il « priait Dieu de garder et de protéger la vie de cette merveilleuse beauté, si triste, si soumise et si candide », même si c'était celle de l'hiver qui faisait que « la lune, au-dessus du hangar, brûlait sans réchauffer et luisait sans éclairer. » (page 530). Pour lui, la littérature comme la médecine est au service de la vie : « Tout art est un récit sur le bonheur d'exister » - « L'art est toujours au service de la beauté et la beauté est le plaisir de posséder une forme, que la forme est à son tour la clé organique de l'existence, que tout être vivant doit posséder une forme pour exister et qu'ainsi tout art, y compris l'art tragique, est un récit sur le bonheur d'exister. » Partisan d'une révolution inspirée du cycle de la nature, il voyait l'Histoire « à l'image de la vie du règne végétal » au fil des saisons : « Personne ne fait l'Histoire, on ne la voit pas, pas plus qu'on ne voit l'herbe pousser. » (page 540) ; pourtant, par ailleurs, il considéra « le règne végétal comme le plus voisin du règne de la mort » (page 586). Même alors qu'il connaissait sa déchéance, il put affirmer : « J'ai une envie folle, passionnée, de vivre, et vivre, cela signifie toujours s'élaner en avant, vers quelque chose de supérieur, vers la perfection ». (page 575). Dans le poème "La noce", où la musique de l'accordéon résonne le jour du mariage et encore le lendemain, et fait danser les invités, le poète se demande : « Et la vie, est-ce autre chose [...] Que se fondre en tous les autres / Comme en don de soi? »

Lara partageait la même vénération. Déjà quand, pendant l'été de 1911, elle fit un dernier séjour dans la propriété campagnarde des Kologrivov, « le sens de l'existence lui redevint évident. Elle était là, comprenait-elle, pour y voir clair dans la beauté forcenée de la terre et pour donner un nom à toute chose » (pages 98-99). Quand elle souffrit de l'absence, du fait de la révolution, de toute autorité, elle aurait voulu « maintenant s'appuyer sur l'essentiel, sur la force de la vie, ou sur la beauté ou sur la vérité. » (page 158). Après la mort de Jivago, elle s'exalta au souvenir de ce qui les avait unis non seulement l'un à l'autre mais à l'univers : « Quel amour ils avaient connu, libre, rare, incomparable. [...] Ils s'aimaient non parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, non parce qu'ils étaient "embrasés par la passion" comme on dit en peignant faussement l'amour. Ils s'aimaient parce que tout autour d'eux le voulait : la terre sous leurs pieds, le ciel au-dessus de leurs têtes, les nuages, les arbres. Leur amour plaisait à leurs proches peut-être plus qu'à eux-mêmes ; aux inconnus dans la rue, aux lointains qui s'écartaient devant eux dans leurs promenades, aux pièces dans lesquelles ils vivaient et se rencontraient. C'était cela l'essentiel, c'était cela qui les rapprochait et les unissait. Jamais, même dans le bonheur le plus généreux, le plus fou, jamais ils n'avaient oublié leur plus haut, leur plus émouvant sentiment : le sentiment bienheureux qu'ils aidaient eux aussi à façonner la beauté du monde, qu'ils avaient un rapport profond avec l'ensemble, avec toute la beauté, avec l'univers entier. Cette harmonie était leur raison de vivre..» (page 594). « L'énigme de la vie, l'énigme de la mot, le charme du génie, le charme de la nudité, cela, nous le comprenions. Quant aux petites affaires du monde, comme la reconstruction du globe terrestre, nous regrettons beaucoup, mais ce n'était pas notre affaire. » (page 595).

Cette fable symbolique qu'est 'Le docteur Jivago' propose donc finalement une philosophie vitaliste, un abandon reconnaissant à la toute-puissance de la vie, source transcendante de toute valeur et de toute vérité, vécue dans l'instant comme une révélation éblouissante, participation à l'élan universel et impersonnel qui est à la source de toute création authentique et de toute personnalité véritable, et à son éternel pouvoir de renouvellement.

Destinée de l'oeuvre

Annoncé dès 1954, 'Le docteur Jivago', oeuvre libératrice, la première d'un écrivain soviétique connu à contester les bases idéologiques du système communiste, à s'opposer au modèle du réalisme socialiste, provoqua une violente polémique entre les partisans et les adversaires du régime, fut

refusé par la revue "Novy Mir", interdite en U.R.S.S. où il ne parut jamais, déplaisant aussi par sa tendance à l'idéalisme chrétien.

Devant ses vaines tentatives de le faire publier, Pasternak, qui avait confié une copie du manuscrit à son ami, l'éditeur communiste milanais Feltrinelli, lui donna l'autorisation de le publier en Italie. Événement de portée mondiale, le roman parut à Milan (en italien et en russe) en novembre 1957. Il connut un immense succès. L'année suivante, il sortit en français, en anglais, en allemand, en suédois, etc., faisant sensation à cause de sa position politique : on y vit une attaque du système soviétique, « une calomnie contre la révolution et le peuple soviétique », et on fit de son auteur le premier des écrivains russes dissidents, même si son oeuvre fut le défi involontaire d'un homme seul face à un système totalitaire encore sans faille. Mais cette acclamation internationale sans réserve empêcha de juger sainement des mérites du texte qui n'est certainement pas un chef-d'oeuvre de l'art du roman. Ironie amère, cette divergence des réactions occidentales et soviétiques a très profondément influencé la façon dont on lit ce roman. Pasternak a été caricaturé des deux côtés du Rideau de fer comme un écrivain qui s'intéressait plus à la liberté individuelle, un concept romantique occidental, qu'aux cruautés de l'État socialiste.

La même année, Pasternak fut exclu de l'Union des écrivains soviétiques, de ce fait privé de tout moyen d'existence légal, considéré comme un paria, contraint à la solitude et sous haute surveillance dans sa « datcha ».

En octobre 1958, il obtint le prix Nobel de littérature et l'accueillit avec joie. Mais, dénoncé comme traître à son pays par une violente campagne de presse à laquelle s'associa une partie de la communauté littéraire, menacé d'exil s'il acceptait le prix, voyant son amie intime et collaboratrice, Olga Ivinskaïa, subir des persécutions continues, il dut refuser cette distinction et présenter un recours en grâce à Khrouchtchev où, sans se renier, il désavoua l'interprétation politique donnée à son oeuvre en Occident, affirma : « *Abandonner mon pays signifierait, pour moi, mourir* ». Il devint le symbole international de l'incorruptible courage moral d'un artiste en conflit avec son environnement politique.

Une édition anglaise de poche, qui parut en 1960, lui assura un très large succès populaire qui permit la publication d'autres textes de Pasternak et réveilla la sensibilité des lecteurs occidentaux à la littérature russe contemporaine.

Le producteur Carlo Ponti s'étant fait céder les droits du roman pour le compte de la MGM, sur un scénario de Robert Bolt, le réalisateur britannique David Lean, connu pour ne ménager jamais ses effets, tourna le film 'Le docteur Jivago' avec :

- Omar Sharif (Jivago) : David Lean avait d'abord choisi Peter O'Toole mais celui-ci refusa, déclarant que l'expérience de '*Lawrence d'Arabie*', également réalisé par Lean, avait été exténuante pour lui, d'où un conflit entre eux qui n'a jamais été réglé par la suite ; Omar Sharif avait demandé à David Lean de lui donner le rôle de Pavel Antipov et fut le premier surpris lorsqu'il obtint le rôle-titre, cependant les maquilleurs donnèrent à cet Égyptien un physique plus russe en étirant ses yeux avec du sparadrap ;
- Julie Christie (Lara) : Carlo Ponti aurait voulu que sa femme, Sophia Loren, obtienne le rôle, mais David Lean refusa en déclarant qu'elle était trop grande pour le rôle ;
- Rod Steiger (Komarovski) : le premier choix de David Lean avait été Marlon Brando mais il ne daigna pas répondre à son invitation ;
- Geraldine Chaplin (Tonja) : le premier choix de David Lean pour le rôle avait été Audrey Hepburn, mais il fut tellement impressionné par la prestation de Geraldine Chaplin lors de l'audition qu'il l'engagea aussitôt ;
- Alec Guinness (Yevgraf Jivago) : il se disputait souvent sur le plateau avec David Lean, chacun critiquant le travail de l'autre ;
- Tom Courtenay (Pavel Antipov / Strelnikov) ;
- Rita Tushingham (Katia) ;
- Klaus Kinski (l'anarchiste dans le train) : on peut s'étonner que ce personnage ait été conservé alors que tant d'autres, moins secondaires, ont été évincés ; David Lean devait tenir particulièrement à ce que l'acteur puisse faire dans son film son habituel numéro de frénétique !

Cette superproduction, dont le coût s'éleva à seize millions de dollars, fut tournée en grande partie en Espagne : les monts Oural sont donc en réalité les Pyrénées ; une réplique de Moscou fut construite en banlieue de Madrid. Cela dura plus de dix mois car Lean voulait saisir différentes saisons. Or l'Espagne connut un hiver très doux cette année-là, ce qui entraîna de sérieux retards ; il fallut fabriquer de la neige en plastique pendant l'été ; les acteurs devaient se faire remaquiller toutes les deux minutes à cause de la sueur.

Le film fut vraiment une adaptation, d'importantes libertés ayant été prises avec le roman. On peut relever celles-ci :

Le film s'ouvre par une séquence qui montre, dans les années 1950, un camp soviétique où des femmes sont employées à la construction d'un barrage hydroélectrique. Le général Ievgraïev Jivago s'intéresse à l'une d'elles qu'il pense être la fille de son demi-frère, Youri Jivago et de Lara Antipova. Il l'interroge : « Comment était ta mère ? », lui dit : « On admire beaucoup ton père, on ne pouvait pas l'admirer quand ses livres étaient interdits. », lui montre "Lara" un recueil de ses poèmes, lui demande : « Tu n'as jamais entendu ta mère être appelée Lara ? Ta mère t'a-t-elle dit que ton père était poète. » Elle l'a oublié.

Puis le film est un immense retour en arrière.

Lors de l'enterrement de sa mère, on donne à Iouri sa balalaïka car elle était une artiste : « Lorsqu'elle jouait de la balalaïka, de ce simple instrument, on croyait entendre le son de deux guitares ».

La charge des cosaques lors de la manifestation où l'on crie : « La liberté et du pain pour tous ! » est considérablement amplifiée et Pacha y a le visage tailladé, tandis que Iouri, étudiant en médecine, soigne des blessés.

La domination de Komarovski sur Lara (qui n'a plus rien d'occidental) est plus appuyée. Elle lui a été livrée par sa mère qui veut qu'en sortant avec lui elle puisse « étreindre sa première robe longue et fréquenter la bonne société ». Et il sait s'y prendre puisque, cette adolescente qui lui était franchement hostile et qui ne l'avait accompagné que forcée, il la fascine, la charme, la séduit, la subjugué, par le luxe qui l'entoure, la valse enivrante où il l'emporte, l'humour qu'il pratique. De cette folle nuit, elle sort ahurie, et même écoeurée d'elle-même pour pourtant, esclave de sa propre sensualité, s'abandonner de nouveau dès le lendemain et devenir sa chose : « Tu aimes ça, hein, l'odeur du cigare ! » lui dit-il après s'être délecté du spectacle de sa soumission, tandis qu'elle s'exhibe devant lui en une lente, humiliante et voluptueuse giration. Elle veut s'en dégager en acceptant d'épouser Antipov. Aussi Komarovski, agacé par la nouvelle, la viole. Il déclare : « Il y a deux sortes d'hommes. Et ce jeune homme appartient au premier. Il a un idéal élevé, pur. C'est le genre d'hommes que le monde prétend admirer et qu'en fait il méprise, c'est le genre d'hommes marqués qui portent avec eux le malheur, et plus particulièrement pour les femmes. Il y a un autre genre, sans noble pensée, impur, mais vivant ». Et il ajoute : « Et il y a aussi deux sortes de femmes. Et toi tu ne fais pas partie de la première. Toi, ma petite, tu es une putain ». Elle le gifle alors et il la gifle à son tour (cette seconde gifle n'était pas dans le scénario, et la surprise de Julie Christie en la recevant est vraiment sincère). Il l'embrasse de force et elle se laisse faire. Il commente : « Surtout, ne te dis pas que ce fut un viol, ce serait trop flatteur pour nous deux ». Allant à l'église, elle y entend un pope y faire un prêche où il parle de la femme adultère. Elle accouche clandestinement, Komarovski s'employant auprès d'elle, envoyant son cocher chercher un médecin.

Jivago accompagne son professeur, Boris Kurt, quand il se rend auprès de la mère de Lara qui s'est empoisonnée, Komarovski l'ayant appelé parce qu'un médecin de quartier n'aurait certainement pas su, comme lui, tenir sa langue sur cet homme influent. Mais, pointant d'un doigt moqueur le dos nu et perlant de sueur de celle qui voulait mourir par dépit amoureux, le médecin se permet de commenter : « Étrange, voilà un homme qui parle en public, qui est bien avec le gouvernement, avec les libéraux, avec tout le monde, qui connaît la vie, et il risque le tout pour ça. Ce n'est pas ainsi que les poètes les voient, hein, Jivago ! » Et celui-ci de répondre, ému : « Elle est belle... ». Méprisant, il demande à Komarovski : « Qu'arrive-t-il à une jeune fille comme elle quand un homme comme vous l'abandonne ? »

Komarovski et Pacha se rencontrent. Celui-ci a déjà voué sa vie à la révolution. Ainsi sont fortement opposés deux genres d'hommes : les purs comme Pacha, les impurs mais vivants comme Komarovski qui, entendant les manifestants chanter "L'internationale", se moque : « Espérons qu'ils chanteront juste après la Révolution ».

Pacha voit Lara entrer dans la résidence huppée des Sventitski où, touche de folklore russe ajoutée, le sapin de Noël est découvert. Au cours de la soirée est annoncé que Jivago a réussi son doctorat et va bientôt épouser Tonia. Le coup de feu de Lara touche bien Komarovski. Pacha entre chez les Sventitski et, fou furieux, vient auprès d'elle, l'arrachant à ces privilégiés et l'emmenant au milieu de la foule qui les laisse passer. Iouri soigne Komarovski qui lui révèle avoir été en affaires avec son père, s'intéresser à son frère car il admire les bolcheviks qui peuvent être vainqueurs. Iouri promet de rester discret. Comme il a montré son intérêt pour Lara, Komarovski la lui donne : « C'est mon cadeau de mariage ». À Tonia qui lui demande où il a connu cette jeune fille, Iouri oppose le secret professionnel.

Un défilé militaire marque le déclenchement de la guerre entre la Russie et l'Autriche. Pour Pacha, qui est bolchevik, cette guerre entre capitalistes est sans importance. Le parti lui a demandé de s'engager sous le nom de Strelnikov pour organiser la révolution parmi les soldats, faire désertir ces paysans.

En voix off, Ievgrav Jivago nous apprend : « Mon rôle, celui du Parti était d'organiser la défaite. Nous comptons sur les paysans conscrits, la plupart d'entre eux portaient des bottes neuves pour la première fois ; une fois cette paire de bottes usées, ils nous écouteront. Mais le camarade Lénine avait sous-estimé la longueur et les tortures d'un front de 1500 kms et notre maudite capacité à souffrir. Au deuxième hiver de guerre, les bottes s'étaient usées mais le front tenait toujours. Enfin, ils firent ce que les soldats de toutes les armées rêvent de faire, ils se mirent à rentrer chez eux. C'était le commencement de la Révolution. » Cependant, Pacha est d'abord à la tête d'une unité qu'il parvient à faire combattre. A lieu un assaut où il est atteint. Puis les soldats se mettent à rentrer chez eux, car c'est le commencement de la révolution. Iouri est dans une troupe qui, montant au front, croise les déserteurs à qui Pacha (qui est avec Lara) dit de rester ensemble et d'être prêts à se défendre. Un officier essaie de les retourner : « Les Allemands viennent s'emparer de votre patrie ». Il est tué, et un général désarçonné est tué lui aussi. Survient une voiture d'où l'on jette des tracts qui indiquent que la guerre civile a éclaté, que Lénine est à Moscou, qu'il n'y a plus de tsar, plus de maîtres.

Jivago est appelé dans un hôpital où il doit essayer d'appliquer les ordres du gouvernement provisoire, où il opère avec l'assistance de Lara, qui l'admire. Tonia lit une lettre de lui où il parle d'elle qui aurait un don de guérison.

À l'hôpital, tandis que Lara repasse et qu'il la regarde, il se dit lassé des luttes entre rouges et blancs, s'inquiète de l'avenir de Lara. Ils sont attirés l'un par l'autre, mais elle le retient.

Alors que les patients s'en vont, un révolutionnaire conseille à Jivago : « Adaptez-vous et vite ! » Comme Lara part avec eux, il reste ému dans une salle désormais vide. Dans la voiture, le révolutionnaire renchérit : « Les hommes bons, y peuvent crever ! »

Iouri, de retour à Moscou, tombe dans les bras de Tonia. Leur logement est réduit, car la maison est occupée par le délégué local et d'autres « camarades ». En le tutoyant, on lui demande son certificat de libération, et on lui fait savoir que les médecins doivent se présenter aux lieux de travail à cause du typhus, qu'il n'aura de carte d'alimentation que lorsqu'il travaillera. Son fils, Sacha, l'accueille mal. Il annonce avoir écrit des poèmes. Le père de Tonia fume un dernier cigare.

Un député du soviet demande à Iouri de s'occuper discrètement du typhus. Il lui oppose que ce n'est pas le typhus qui sévit, mais la famine. Il est menacé : « Ton attitude sera notée, sérieusement notée ».

Alors qu'il neige, Iouri et sa famille ont froid dans leur appartement. Il arrache du bois à une clôture pour avoir de quoi se chauffer. On entend une voix off : « Il est au-dessous de ma dignité d'arrêter un homme qui vole du bois. C'était mon frère, je l'admirais, mais il n'était pas meilleur que moi. »

De retour chez lui, Iouri trouve une grande agitation : on effectue une redistribution des surfaces habitables, on vole leurs affaires. Le bois est découvert. Arrive un policier qui chasse les autres. C'est le frère d'Iouri, et ils s'embrassent, Iouri lui déclarant : « Tu es ma conscience ». Mais leurs points de vue s'opposent. En voix off, le frère affirme : « Il nous approuvait pour des raisons subtiles. Il se

promenait avec un noeud coulant autour du cou et il ne le savait pas, il ne comprenait pas que ses poèmes étaient mal vus. »

À l'occasion du voyage, on découvre une gare où des gens sont entassés, couchés sur les quais sous portraits de Lénine, de Trotski et de Marx. Quand arrive le train, dont la locomotive porte des drapeaux rouges, c'est la cohue où, en particulier, on tente de hisser une femme à bord du train en marche (la cascadeuse tomba et passa sous le train : elle eut les jambes broyées mais David Lean conserva la scène à la grande horreur de l'équipe du tournage : il se justifia par le fait que recommencer la scène avec une autre cascadeuse ne changerait pas le sort de la malheureuse). Le train est formé de wagons de marchandises où cinquante personnes peuvent monter, un poêle se trouvant au milieu. Parmi les voyageurs du wagon, se pavane un prisonnier anarchiste qui se dit le seul homme libre ; il se moque d'Iouri quand celui-ci observe le paysage traversé. Quand le train arrive dans une zone dévastée, où les maisons sont incendiées, des gens courent vers lui, veulent y monter ; une femme qui est hissée porte un enfant qui est mort.

Quand il est question du commandant Strelnikov, héros de légende, arrive un autre train qui est justement le sien. Quand Jivago lui fait face, il se fait apostropher : « Tu es poète. J'ai admiré tes poèmes aujourd'hui dérisoires. La vie personnelle est morte en U.R.S.S.. Tu as un frère, levgrav, l'homme de la police secrète ; est-ce lui qui t'envoie ici? »

Quand, à Varykino, Jivago et Tonia rapportent des pommes de terre qu'ils ont cultivées, est émis ce jugement : « Grattez un Russe et vous trouvez un paysan. » levgrav leur annonce qu'il n'y a plus de lard, plus de sucre, et apporte cette mauvaise nouvelle : « Ils ont exécuté le tsar et toute sa famille. » À la question d'Iouri : « Pourquoi ont-ils fait ça? », il répond : « Pour prouver qu'il n'y a pas de retour possible. »

Alors qu'Iouri essaie d'écrire, Tonia, qui est en train de repasser (comme Lara l'avait fait précédemment), l'incite : « Pourquoi n'irais-tu pas à Iouriatine? », le poussant ainsi à la recontre qu'il va y faire. Il est séduit par les dessins du givre sur la vitre.

À Iouriatine, Lara est déjà dans la bibliothèque où arrive Iouri. Se voyant, ils sont saisis, se racontent leurs aventures ; il lui apprend que son mari est Strelnikov. Ils marchent au bord de l'eau, dans la rue. Elle l'emmène dans le grand appartement où elle vit depuis un an avec sa fille, Katia, qui est à l'école. Ils s'étreignent.

Le lendemain matin, dans le lit conjugal, Tonia se dit préoccupée de l'avenir de Sacha. Puis, alors qu'elle est endormie, Iouri se lève et reste à la fenêtre, pensif. Elle se réveille, s'étonne qu'il soit levé.

À cheval, il retourne à Iouriatine où, prenant la clé dissimulée, il entre dans l'appartement où arrivent Katia puis Lara. La petite fille, très familière, parle à Iouri de son cours d'instruction civique où on lui enseigne que le tsar est ennemi du peuple.

À Varykino, Iouri observe Tonia, enceinte, qui s'occupe du jardin. Elle lui fait sentir le bébé qui donne des coups. Il lui annonce : « Je vais à Iouriatine chercher de la morphine pour l'accouchement. » Il part à toute vitesse.

À Lara, il déclare : « Je ne reviendrai jamais. Fais pour le mieux. Le comprends-tu. » Mais elle ne le comprend pas.

Assailli sur la route par des cavaliers qui l'emmènent, lui disant : « On a besoin d'un médecin », il allègue : « J'ai une femme et une maîtresse à Iouriatine. » Ils lui rétorquent : « Nous sommes des partisans et nous fusillons les déserteurs. Le front est partout où il y a des ennemis. »

Un jour d'hiver, Iouri et un commissaire politique marchent sur la glace ; celui-ci reconnaît qu'il s'est bien conduit, mais ne veut pas le laisser partir.

Lorsque Iouri, désertant, marche dans l'étendue blanche de la neige, il croit voir venir vers lui Tonia. Mais c'est une hallucination, et il est accueilli par un homme armé d'un couteau. Couvert de givre, il arrive à la gare de Iouriatine. Il y apprend que « les gens de Moscou » sont partis. À Varykino, le pavillon est envahi par les rats. Dans le miroir, il constate combien il est marqué par les épreuves. Il a d'autres hallucinations.

Alors qu'il est dans le lit, Lara est penchée sur lui. Il essaie de marcher sur ses pieds gelés. Lui donnant la lettre de Tonia, elle lui parle d'elle qui a laissé quelque chose : la balalaïka.

Lorsque réapparaît Komarovski, il est toujours aussi dynamique et cynique, assénant encore à Lara : « Tu n'es pas immaculée, je te connais. Tu iras dans la boue. »

Quand elle est effrayée par le cri des loups, Iouri la couche sur le plancher et ils s'embrassent. L'enfant joue avec un cheval de bois quand surviennent des soldats avec Komarovski qui renouvelle son invitation à l'accompagner qu'ils refusent de nouveau. Mais il révèle que Strelnikov est mort, et qu'elle est donc en danger : on la surveillait à Iouriatine parce qu'on espérait qu'il y viendrait ; comme on n'a plus besoin d'elle, on va l'exécuter. Il se traite de Caliban. Quand Lara part, Iouri lui donne sa balalaïka. Se précipitant à l'intérieur, il casse une vitre pour voir le traîneau qui s'éloigne.

Alors que le train va partir, Komarovski attend encore que Iouri arrive. Il déclare à Lara : « Ton amant ne viendra pas. » Et elle lui rétorque : « Vous avez cru vraiment qu'il viendrait avec vous? » Pour Komarovski, « C'est un imbécile, il aurait pu quitter la Russie. » Mais elle affirme : « Jamais il ne la quittera », et révèle : « Je porte l'enfant de Youri. »

On revient à l'interrogatoire du début. On apprend que la femme est née en Mandchourie. Le policier lui raconte sa rencontre avec Iouri à Moscou (« Je l'ai trouvé dans la rue, indifférent à tout »), lui apprend qu'il n'a jamais revu Lara, devant savoir qu'il était très malade, mais gardant ça pour lui, car il gardait beaucoup de choses pour lui.

Une séquence montre Iouri qui, étant dans un tramway, a cru voir Lara marchant dans la rue, est descendu et a suivi cette femme un temps car il est très faible et crache le sang.

Ievgrav Jivago déclare à Lara qui était venue à Moscou pour retrouver sa fille : « Je fus étonné de l'étendue de sa réputation. Ses oeuvres étaient condamnées, mais les Russes aiment la poésie. » Mais, un jour, elle n'est pas revenue. « Disparue, arrêtée dans la rue. Disparue dans un camp de travail, un matricule anonyme, une liste égarée, c'était des choses fréquentes en ces temps-là », dit Ievgrav. Il demande à celle qui est Katia comment elle a été perdue, et elle déclare que Komarovski l'a lâchée. Il lui révèle que Iouri est son vrai père, mais elle a du mal à le croire. Ievgrav regrette : « J'espérais pouvoir te servir à quelque chose ». Il apprend que son fiancé est un opérateur du barrage. Il lui demande encore : « Tu sais jouer de la balalaïka? » En effet, elle est une artiste, elle a un don.

On voit des images du barrage. Et défile le générique final.

Dans le film, si un trait a été tiré sur la subtilité, le déroulement est plus vraisemblable (par exemple, en faisant de Jivago, dès le début, un étudiant en médecine), centrée sur l'intrigue sentimentale (appuyée par la célèbre "*Chanson de Lara*" et la musique d'accompagnement de Maurice Jarre), Jivago paraissant plus en quête d'un équilibre entre deux femmes qu'en quête de vérité et de justice, le raffinement psychologique se combinant avec l'ampleur épique, la splendeur des décors et des costumes. Le cynisme de Komarovski et la sensualité de Lara sont accentués. Le personnage du frère d'Iouri acquiert une plus grande dimension tandis que furent éliminés nombre de personnages secondaires (en particulier, Doudorov, Gordon et, surtout, Marina). Le tableau social est enrichi de détails significatifs. La dénonciation politique est dramatisée, ayant été nourrie d'éléments de la dictature soviétique venus d'autres sources, accentuée par la présence de l'anarchiste dans le train. Quelques scènes sont devenues mythiques : l'errance de Iouri sur le front, l'apparition saisissante de Klaus Kinski le temps d'une scène, le reflorissement du champ de jonquilles alors que Iouri va retrouver Lara, la dernière rencontre tragique entre les deux amants...

Le film, sorti le 22 décembre 1965, obtint cinq Oscars et un immense succès auprès du public. Mais il fut éreinté par la critique, David Lean en étant affecté au point de décider de ne plus jamais faire de film. En 1994 seulement, il fut montré pour la première fois en Russie.

En 1987, à la faveur de la "perestroïka", l'Union des écrivains réhabilita totalement la mémoire de Pasternak en annulant son exclusion, et, en 1988, "*Doktor Zhivago*" put enfin atteindre sans entrave les lecteurs russes, ses principaux destinataires.

En 2002, fut tourné par Giacomo Campiotti un téléfilm en deux parties avec Hans Matheson (Iouri Jivago), Keira Knightley (Lara Antipova), Sam Neill (Victor Komarovski), Alexandra Maria Lara (Tonia Gromiko Jivago).

Premier épisode :

Le père du petit Iouri Jivago est ruiné par Komarovski, un avocat très brillant mais sans scrupules qui ne s'émeut guère de la situation de l'enfant. Les Gromiko élève Iouri avec leur fille, Tonia. Il est

comme un fils pour eux et ils mènent ensemble une vie de famille soudée et heureuse. Des années plus tard, Iouri devenu médecin croise par hasard Lara dans la rue et tombe sous son charme. Mais il ignore qu'elle est la fille d'une des maîtresses de Komarovski, Amalia Guichard. Amalia possède un atelier de couture, et l'aide de Komarovski lui est vitale. Mais ce dernier, fatigué de sa maîtresse vieillissante remarque Lara. Amalia, désespérée de constater à la fois que sa beauté s'en va mais aussi qu'elle risque de perdre la protection de son riche amant pousse sa propre fille à accepter les avances de Komarovski. Lara est tout d'abord choquée par l'attitude de sa mère, puis accepte, autant par défi que par curiosité. Lara découvre un monde de tentations et de plaisirs. Sans protection ni argent, elle n'a aucune possibilité de résister. Si elle succombe, elle supporte mal cette déchéance et la vie de femme que lui fait mener Komarovski, au vu et au su de ses camarades de classe. Lors d'une soirée à laquelle Yuri s'est rendu en compagnie de Tonia, Lara survient pour tenter d'assassiner Komarovski...

Second épisode :

Iouri, qui était sur le front, retourne à Moscou où la révolution a fait des ravages. Sa maison est envahie, les Gromiko perdent tout et doivent tout partager avec une populace vengeresse et dévouée au parti. L'hôpital est rempli de malades ; Iouri y retrouve un emploi sous l'autorité de son ami d'autrefois, Micha. Il se dévoue aux malades mais constate une épidémie que Micha lui demande de taire : il ne faut pas nuire au parti et à sa propagande, au risque de laisser mourir les gens. Iouri se veut avant tout médecin, il se refuse à mentir pour le parti. Il doit s'enfuir avec Tonia, son beau-père et son fils à la campagne, dans l'Oural, près de Iouriatine où ils possèdent une propriété à l'écart de tout. Mais Iouriatine est la ville où habite Lara. Iouri la retrouve et devient son amant.

En 2006, les Russes, qui longtemps ne purent voir le film de David Lean mais entendaient parfois sa musique lors des compétitions internationales de patinage artistique ; qui, depuis la perestroïka, purent se moquer du chromo ponctué d'airs de balalaïka qu'était à leurs yeux la production occidentale, découvrirent la première adaptation nationale du *"Docteur Jivago"*, par Alexandre Prochkine. Il avoua avoir beaucoup remanié le roman tout en gardant son âme russe, tout en présentant une réflexion sur le destin, sur la malédiction pesant sur le pays. Jivago, interprété par Oleg Menchikov, y est un intellectuel qui souffre et réfléchit ; Lara a retrouvé son origine européenne. Mais le fils de l'auteur du roman, Evguéni Pasternak, dénonça « un scénario grotesque et moderniste » et estima qu'il n'existe toujours pas d'adaptation « louable ».

Avant la publication de *"Docteur Jivago"*, essentiellement en 1956-1957, Pasternak écrit :

"Kogda razguljaetsja"

(1959, à Paris)

"L'éclaircie"

Recueil de poèmes

"Je voudrais parvenir au cœur"

*« Je voudrais parvenir au cœur
Des choses, en toutes :
Dans l'œuvre et les remous du cœur
Cherchant ma route.*

*À l'essence des jours passés,
Leur origine ;
Jusqu'à la moelle, jusqu'au pied,*

À la racine.

*Des faits, des êtres sans arrêt
Saisir le fil,
Vivre et penser, sentir, aimer,
Et découvrir.*

*Si seulement je le pouvais,
Fût-ce en fraction,
Je ferais deux quatrains des traits
De la passion.*

*Ses péchés, ses iniquités,
Fugues, poursuites,
Ses imprévus précipités,
Coudes et paumes.*

*Et je déduirais ses raisons
Et sa formule,
Je répéteraï de ses noms
Les majuscules.*

*Traçant mes vers comme un jardin
Vibrant des veines
Des tilleuls fleuris un à un,
En file indienne.*

*Dans mes vers mettraient leurs effluves
Roses et menthes,
Les prés, la fenaison, le fleuve,
L'éclair qui gronde.*

*Tels sont les clos, les bois, les jardins,
Les sépultures,
Vivant prodige dont Chopin
Fit ses études.*

*Le jeu du triomphe accompli
Et son tourment
Sont la corde qui se raidit
Quand l'arc se tend. »*

Commentaire

On peut y voir un art poétique.

Commentaire sur le recueil

Ce dernier recueil lyrique traduisait la paix qu'avait apportée à Pasternak le sentiment d'avoir accompli sa mission.

Il ne put paraître d'abord qu'à l'étranger.

“Ljudi i poloienija”
“Hommes et positions”

Essai

Commentaire

Cette préface à une anthologie projetée de l'œuvre poétique de Pasternak ne put paraître d'abord qu'à l'étranger.

“Slepaja krasavica”
(posthume, 1969)
“La beauté aveugle”

Drame

L'héroïne incarne le destin de la Russie.

Commentaire

Pasternak n'écrivit que le premier acte de ce drame historique et symbolique, car il se situe à l'époque de l'abolition du servage et présente des analogies avec la situation de la Russie post-stalinienne. Sa mort le laissa inachevé.

“Kogda razguljaetsja”
(1957)
“Quand il fera beau”

Recueil de poèmes

Commentaire

Ce dernier recueil est imprégné d'une poésie fondée sur un abandon reconnaissant à la toute-puissance de la vie et à son éternel pouvoir de renouvellement, communiquant une sérénité mélancolique au pressentiment de la fin.

En 1960, Boris Pasternak mourut à Peredelkino, près de Moscou.

Chalamov le décrit ainsi : « Des cheveux gris, un teint mat, de grands yeux brillants, une mâchoire lourde, des mouvements vifs et harmonieux. » Pour Evtouchenko, « Boris Pasternak agissait sur les hommes, non pas comme un être humain, mais comme un parfum, une lumière, un bruissement. » Il fut à la fois grand et faible, admirable et détestable, sublime et médiocre. Il y avait chez lui une forme de lâcheté, de manque de caractère.

Il fut poète avant d'être romancier. Par ces poèmes lyriques, qui sont traversés par l'idée de la « *splendide unité* », centrale dans son œuvre, il s'affirma d'abord comme l'un des grands poètes de la génération post-symboliste. Il utilisa avec virtuosité la métrique traditionnelle. Il créa de nombreuses images, jouant sur la contiguïté, la figure essentielle de son style étant la métonymie, qui est du ressort de la spontanéité dans la mesure où elle résulte directement de l'originalité et de la fraîcheur

de vision qui font le vrai poète : elle est «trouvée» et non « inventée» et «parle» quand l'être humain se tait ; elle a pour fonction de rapprocher réalité et apparences et de créer l'unité, chère au poète. Ossip Mandelstam affirma : « Lire des vers de Pasternak, c'est se nettoyer la gorge, fortifier sa respiration, rafraîchir ses poumons ; des vers comme ceux-là doivent guérir de la tuberculose. Nous n'avons pas à l'heure actuelle de poésie plus sainte. C'est du lait de jument après le lait en poudre. » On peut parler d'un certain réalisme de sa poésie, à condition de le définir comme lui-même définit celui de Tolstoï : par la faculté de voir les choses dans leur fraîcheur première, d'un regard neuf comme pour la première fois. Il déclara en parlant de sa poésie : « *Ma préoccupation constante était que le poème lui-même contînt quelque chose, une pensée nouvelle ou un nouveau tableau* ». Il voulut « *parvenir au cœur des choses* », faisant « *du mot un acte, de l'écriture une façon de participer au mouvement créateur de la vie.* » Mais la musique baigne ses vers et leur donne un charme insolite, et l'ouïe comme le regard perçoivent des images pittoresques. Pour Pasternak, la poésie, autant qu'un moyen d'expression, est un mode de participation à cet élan créateur de la vie, cela grâce au bonheur de la forme, qui résulte chez lui de la rencontre de deux éléments opposés, voire contradictoires : la contrainte d'une structure rythmique et phonique très exigeante et la spontanéité d'un langage très proche, par son vocabulaire concret, par sa syntaxe elliptique, par son intonation familière, de la parole quotidienne.

Bien que son oeuvre poétique soit publiée avec parcimonie et de façon incomplète, elle a influencé de très nombreux poètes de la génération du dégel (notamment André Voznessenski et Guennadi Aïgui) et s'est profondément gravée dans les mémoires de tous les grands poètes russes du XXe siècle, étant sans doute celui dont les vers sont aujourd'hui le plus largement connus et le plus souvent cités.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)